



LA BORDAH DE CHEIKH EL BOUSIRI



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cheikh El Bousiri

La Bordah

Poème en l'honneur de Mohammed
traduit et commenté
par René Basset



http://www.arbredor.com

Introduction

Un des poèmes religieux les plus répandus, — peut-être même celui qui l'est le plus — chez les Musulmans de l'Occident comme chez ceux de l'Orient, est la Qasidah, désignée généralement sous le nom de Bordah (le manteau), et composée par Cheref eddin Mohammed ben Sa'ïd, ben Hammâd, ben Mohsin, ben Sanhâdj, ben Hilâl es Sanhâdji, d'origine berbère comme le montre son surnom ethnique[1]*. Il naquit à Abousir du Saïd, d'après Mohammed ben Abou Bekr ; aux environs de Dilâs, d'après Es Soyouti*[2]*, le 1*[er] *de chaouâl 608 (7 mars 12I2) et reçut les surnoms d'Ed Dilâsi et d'El Bousiri, quelquefois réunis sous le nom d'Ed Dilasiri. On explique aussi ce double surnom par le fait qu'un de ses parents était d'Abousir et l'autre de Dilâs.*

[1] Ibn Châkir, Faouât el Ouefaiât, Boulaq, 2 vol. in-4°, I299 p. I II, p. 205 ; Es Soyouti, Hosn el mohâdharah, le Qaire, I299 p. 2 vol. in-4°, t. I, p. 26I ; Ibn 'Achour, Chifa el Qalb el Djerih, Boulaq, 1292 hég. p. I0.

[2] Dilâs l'ancienne Tilodj, était située dans la province de Behnésâ, aujourd'hui le i-noudirych de Beni Souef (cf. Amélineau, *La géographie de l'Égypte à l'époque copte*. Paris, I893, in-8°, p. I36-137). Il est possible que l'Abousir du Sa'ïd dont parle Es Soyouti, soit le village d'Abousir el Molaq qui fait également partie de la province de Belinésâ et qui est encore aujourd'hui dans le moudiryeh de Beni Souef. Cependant un géographe arabe anonyme, cité par Quatremère *(Mémoires sur l'Égypte*. Paris, I8II, 2 Vol. in-8°, t. I, p. I12), mentionne un Bousir du Sa'ïd situé à quelques parasanges d'Arment.

Son histoire est assez obscure : nous savons qu'il habita Belbéis, qu'il s'appliqua à l'art de la calligraphie et à la grammaire et qu'il gagna sa vie à copier des manuscrits. Il fut le disciple du célèbre soufi Abou'l'Abbàs Ahmed el Marsi[3] *dont la bénédiction lui profita tellement qu'il devint le plus illustre traditionniste de son époque (Ibn Châkir).*
La date de sa mort n'est pas connue d'une manière certaine[4]*. Hadji Khalfa*[5] *la place en 694 hég. (1294-1295) ; Es Soyouti en 695 (1295-1296) ; Maqrizi et Ibn Châkir en 696 (1296-1297) ou 697 (1297-1298). Son tombeau fut placé près de celui de l'imam Ech Chaféi.*
Il composa un certain nombre de pièces de vers dont quelques-unes sont citées par Ibn Châkir ; la plus célèbre est la Hamziah, plusieurs fois commentée et imprimée. Une autre, également en l'honneur du Prophète, lui avait été commandée par Es Salih Zein ed Dih ben Ya'qoub ben Ez Zobaïr (Ibn Châkir). Comme poète, on plaçait El Bousiri au-dessus d'El Djezzâr et d'El Ouarrâq Sirâdj eddin, ses contemporains (Es Soyouti), ce qui pour nous a peu d'importance, vu la profonde obscurité qui couvre ces personnages.
En réalité sa notoriété est due à la Bordah qui fut composée dans des circonstances particulièrement miraculeuses,

[3] Le cheïkh Abou'l'Abbâs Ahmed el Marsi ben'Omar el'Omari, surnommé le pôle de son époque, fut le chef des disciples du cheïkh Abou'l Hasan, Ech Châdzeli. Il mourut à Alexandrie en 684 hég. (I285-I286).

[4] C'est par une confusion de dates qu'Ibn 'Achour *(op. laud.* p. I0), citant le *Commentaire de la Hamziah* par Ibn Hadjar el Haïtami, place la naissance d'El Bousiri en 694 hég. et sa mort en 78I hég.

[5] *Lexicon bibliographicum* éd. Flügel, t. VI, Leipzig, I845, in-4°, p. 23 et suivantes.

s'il faut en croire les traditions. Au dire de ses biographes, lui-même faisait le récit suivant :

« Il arriva que je fus atteint d'une hémiplégie qui me paralysa à moitié. Je songeai alors à composer ce poème de la Bordah. Après l'avoir fait, je demandai à Dieu de vouloir bien me guérir, puis je commençai à le réciter en pleurant et je m'endormis. En songe, je vis le Prophète passer sa main bénie sur ma partie malade et jeter sur moi un manteau[6]. A mon réveil, je me trouvai capable de me lever ; je sortis de chez moi sans avoir raconté rien de tout cela à personne. Je rencontrai un faqir qui me dit :

— Je désire que tu me donnes le poème dans lequel tu loues le Prophète.

— Lequel ?

— Celui que tu as composé pendant ta maladie et il me récita le commencement.

— Par Dieu, ajouta-t-il, je l'ai entendu réciter hier en présence du Prophète que j'ai vu s'incliner à mon grand étonnement et il a jeté son manteau sur celui qui le récitait.

— Je lui remis cette pièce de vers. »

(Ibn Châkir, Hadji Khalfa).

Je n'ai pas l'intention de discuter ici le degré de vérité de cette légende, peut-être contemporaine d'El Bousiri et dont plusieurs points peuvent être vrais ; je me contenterai simplement de rappeler à ce sujet les paroles de M. Renan :

« Pour que la croyance à un miracle s'accrédite, il faut bien que quelqu'un soit responsable de la rumeur qui se répand ; mais d'ordinaire, ce n'est pas l'auteur principal. Le rôle de

---

[6] Un développement postérieur de la légende, cité par le commentateur El Mosannifek, prétend qu'El Bousiri trouva réellement sur ses épaules, en s'éveillant, le manteau du Prophète (HadjiKhalfa).

celui-ci se borne à ne pas réclamer contre la réputation qu'on lui fait. Lors même qu'il réclamerait, du reste ce serait en pure perte, l'opinion populaire serait plus forte que lui… Un miracle, en d'autres termes, suppose trois conditions : 1° la crédulité de tous ; 2° un peu de complaisance de la part de quelques-uns ; 3° l'acquiescement tacite de l'auteur principal[7]. »

C'est ce qui arriva pour El Bousiri. Le bruit de sa guérison miraculeuse parvint jusqu'au vizir Behà eddin ibn Hinna[8] *: il manda le poète et se fit réciter la qasidah. Il l'admira tellement qu'il jura de ne jamais l'entendre que debout, nu-pieds et nu-tête. C'est à cette dévotion qu'on attribue la prospérité dont il jouit pendant longtemps, lui et sa famille.*

---

[7] *Vie de Jésus*, 2I° éd. I892, p. XXVI-XXVII.

[8] Behâ eddin 'Ali ben Sedid eddin Mohammed ibn Hinnâ fut nommé vizir en 659 hég. (I260-I26I) par El Melik ezh Zhâher Beïbars,le quatrième sultân mamlouk. Il l'accompagna lorsqu'il alla à la rencontre du dernier des 'Abbâsides, échappé au sac de Baghdâd par les Moghols de Houlagou et réfugié en Égypte, où il devint, sous le nom d'El Mostanser billah, le premier des Khalifes de la seconde dynastie abbaside. En 66I (I262-I263), Behà eddin leva, pour Beïbars, de fortes contributions à Alexandrie ; en 664 (I265-I266), il était présent à une tentative de meurtre sur l'émir 'Izzeddin, vice-roi d'Égypte, commise par un *hachchâch* (mangeur de hachich). En 674 (I275-I276) il fut chargé d'établir à Dongolah et dans la Nubie les percepteurs qui devaient recueillir le tribut promis au sultan par le nouveau roi Mechker ou Chekendah. L'année suivante, en 675 (I276-I277), il fut désigné comme l'un des deux officiers qui devaient rester constamment auprès d'El Melik es Sa'ïd, en l'absence de son père Beïbars, qui mourut bientôt empoisonné à Dammas en moharrem 676 (juin-juillet I277). On connaît deux de ses fils, Fakhr et Eddin qui eurent part aux honneurs de leur père (Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. I p. 109 ; Maqrizi, *Histoire des sultans mamlouks*, trad. Quatremère, t. I Paris, I837-I840, in-4°, Ire partie p. 45, I47, 2I7-2I8 ; 2e partie, p. 5, 32, 38, 45, I3I, I38).

L'admiration professée par un personnage d'un si haut rang pour les vers d'El Bousiri fut pour beaucoup dans la réputation dont ils jouirent presque immédiatement. Les miracles d'ailleurs s'en mêlèrent□Sa'ad eddin el Fâreqi, qui était chargé de tracer sur les diplômes le chiffre du prince, ayant été atteint d'une chassie qui menaçait de le rendre aveugle, vit en songe quelqu'un lui dire□Prends la Bordah et applique-la sur tes yeux. Le malade croyant qu'il s'agissait d'une relique comme le manteau du Prophète qui porte ce nom[9]*, bordah, se rendit chez Ibn Hinnâ et lui demanda son aide. Le ministre répondit d'abord qu'il ne possédait pas le manteau de Mohammed, puis, en y réfléchissant, il ajouta□Peut-être est-ce le poème d'El Bousiri qui est ainsi appelé. Yaqout, dit-il à un esclave, ouvre la caisse aux reliques, prends-y la Bordah d'El Bousiri, et apporte-la. L'ordre exécuté, Sa'ad eddin la plaça sur ses yeux et fut guéri. C'est de là, suivant quelques-unes, que le nom de Bordah aurait été donné à la qasidah, dont le titre exact est*□El Kaouâkib ed darryah fi medh kheir et barryah (*Les étoiles brillantes, louange de la meilleure des créatures*) (Ibn Châkir, Hadji-Khalfa).

A examiner le poème en lui-même, sa célébrité aurait de quoi nous étonner, si elle ne s'expliquait par les circonstances miraculeuses de son apparition. Il n'a rien qui le distingue des nombreuses pièces de vers en l'honneur du Prophète□son grand mérite —□en dehors de ses propriétés

[9] C'était le manteau, en étoffe du Yémen, dont Mohammed avait fait présent au poète Ka'ab ben Zohaïr pour lui servir de sauve-garde et lui garantir son pardon après sa soumission et sa conversion à l'islâm. Il fut racheté plus tard par le Khalife Mo'aouyah, passa successivement aux Omayades, aux 'Abbasides et aux Fatimites, puis aux Turks, après la conquête de l'Égypte par Selim I[er]. On le conserve encore à Constantinople où il est l'objet d'une véritable adoration.

surnaturelles très estimées des Musulmans – consiste dans l'exposé sommaire des principaux faits de la vie de Mohammed ; c'est aussi un abrégé des croyances musulmanes et, à ce titre, il méritait d'être conservé dans les mémoires. Il a à nos yeux une autre qualité : c'est qu'il est à peu près exempt des traces du soufisme qui commençait dès lors à exercer son influence si néfaste sur la poésie orientale. Mis en parallèle avec certaines pièces de 'Omar ben El Fâredh, par exemple, c'est un chef-d'œuvre de simplicité élégante, bien que le goût européen ne laisse pas d'être choqué fréquemment par les allitérations et les jeux de mots si fréquents dans cette littérature de décadence.

A un autre titre, il mérite d'être étudié comme un résumé sommaire de la légende du Prophète, telle qu'on se la figurait au XIIIe siècle en Orient. A l'origine, Mohammed n'avait guère connu le christianisme que par les sectes hérétiques et les évangiles apocryphes ; le judaïsme par l'aggada plutôt que par la Bible : en se développant, la théologie musulmane, plus au courant du christianisme, tendit à en rapprocher de plus en plus le fondateur de l'islam et à attribuer à celui-ci les miracles qui devaient le rendre au moins l'égal de Jésus. Cette déviation de l'idée réelle qu'on avait du Prophète, commença de bonne heure et ne fit que s'accroître avec le temps. De là, les prodiges calqués sur ceux que rapportaient les Évangiles et qui sont en opposition complète avec les sentiments réels de Mohammed[10]. Aussi, dans le commentaire dont j'ai accompagné ma traduction, j'ai jugé utile de signaler ces rapports, tant avec les évangiles canoniques qu'avec les évangiles

[10] On trouvera le développement de ce fait dans un excellent mémoire de M. I. Goldziher, *Influences chrétiennes dans la littérature religieuse de l'islam (Revue de l'histoire des Religions,* t. XVIII, I888, p. I80-I99).

apocryphes. J'ai indiqué aussi, mais sans insister, les points de ressemblance qui existent entre les légendes du bouddhisme et celles de l'islam qui n'a connu les premières que par l'intermédiaire du christianisme. Celui-ci, même à l'origine, put en subir l'influence.

« Quelques-uns de ces moines bouddhistes vagabonds qui couraient le monde, comme plus tard les premiers franciscains, prêchant de leur extérieur, édifiant et convertissant des gens qui ne savaient pas leur langue, n'avaient-ils pas tourné leurs pas du côté de la Judée, de même que, certainement, ils l'avaient fait du côté de la Syrie et de Babylone ? — C'est ce que l'on ignore. Babylone était devenue depuis quelque temps un vrai foyer de bouddhisme. Boudasp (Bodhisattva) était réputé un sage chaldéen et le fondateur du sabisme[11]. »

Quand on voit le Bouddha Sakya-Mouni canonisé par l'Église sous le nom de saint Joasaf, grâce à l'introduction, dans le monde chrétien, de sa légende prise pour un récit édifiant, on ne saurait s'étonner, par exemple, que l'Évangile de l'Enfance nous présente les principaux traits de la jeunesse du Bouddha, en les attribuant à Jésus-Christ. Comme je l'ai dit, les rapports entre le bouddhisme et l'islam n'étant pas immédiats, je n'ai eu à m'en occuper que d'une façon secondaire, et je me suis servi dans ce but des versions tibétaine et sanscrite représentant une double tradition.

Il me reste à parler des textes et des commentaires dont je me suis servi pour cette nouvelle traduction. On trouvera plus loin la liste des auteurs que j'ai consultés directement pour mon commentaire. Le nombre des gloses, développements et commentaires orientaux, est immense ; j'en ai

---

[11] Renan, *Vie de Jésus*, ch, VI, p. 02.

donné une liste, qui pourra être complétée, dans mon Mémoire sur les Manuscrits arabes des bibliothèques des zaouïas de Aïn Mâdhi et Temacin, de Ouargla et de ‘Adjâdja[12]□ *de même pour les éditions et les versions que je n’ai pas eues sous les yeux.*

Le texte que j’ai suivi de préférence est celui de Ralfs publié après sa mort par Behrnauer□Die Burda, ein Lobgedicht auf Mohammed*, Vienne, I860, in-8°, avec une traduction allemande et une version turque et persane. C’est la seule édition critique qui ait été publiée du poème*□*mais comme elle exclut un certain nombre de vers, je l’ai complétée par la publication du baron de Rosenzweig*□Funkelnde Wandelsterne zum Lobe des besten der Geschœpf*e, Vienne, 1824, in-f°, également accompagnée d’une traduction allemande. Elle se recommande surtout par les notes.*

L’édition princeps de la Bordah, publiée par Uri à Leyde en 1761, in-4°, ne m’a été d’aucune utilité, non plus que celle qui a été donnée récemment avec une version anglaise par Sheikh Faizullah-bhai□A moslem present*, part I. The poem of the Scarf, Bombay I893, in-8°.*

Le commentaire dont je me suis le plus servi est celui d’un auteur moderne, le cheïkh Mohammed ben Mohammed ibn ‘Achour et Tâher, intitulé□Chifâ el qalb el djerih bicherh Bordat el Me dih *(*La guérison du cœur blessé*, commentaire de la Bordah du panégyrique), imprimé à Boulaq, I292 hég. L’auteur a utilisé amplement les commentaires antérieurs et son ouvrage en présente un bon résumé. J’ai consulté aussi celui du cheïkh Ibrahim el Bâdjouri, fils du cheïkh Mohammed el Guizâioui, né en 1198 hég. (1783-1784) à El Bâdjouri*□ *il quitta le Qaire au moment de la conquête française pour s’établir à Guizeh, et ne revint*

---

[12] Alger, I885, in-8°, p.□6-57.

qu'après l'évacuation de l'Égypte; il mourut le 28 de dzou'l qa'dah I276 (17 juin I860). Son ouvrage, terminé en I229 (I8I4), fut imprimé au Qaire en I297 hég. (I880). En marge, on trouve celui du célèbre cheïkh Khâled el Azhari, mort en 905 de l'hégire (I499-I500); il fut terminé en 903 (I497- I498).

Outre les versions allemandes, anglaise et latine citées plus haut, et celle publiée par De Hammer[13] *que je n'ai pas eue sous les yeux, il existe deux traductions françaises: l'une, par de Sacy, qui aurait rendu celle-ci inutile, si ce n'était sa rareté*[14] *et l'absence de commentaire, remplacé par de rares notes. La seconde, par J.-B. Albengo, publiée à Jérusalem en I872, est encore plus rare, et je ne puis l'apprécier, n'ayant pas réussi à me la procurer.*

Alger-Mustapha, I[er] janvier 1894.

---

[13] *Constantinopolis und der Bosporos*, Pest, I822, 2 vol. in-8°, t. I, p. 409.

[14] Elle se trouve à la suite de l'*Exposition de la foi musulmane* de Pir Ali Berkévi, traduite par Garcin de Tassy, Paris, I822, in-8° p. I25-I48. Elle ne contient pas non plus les vers rejetés par Ralfs.

LA BORDAH
DU
CHEIKH EL BOUSIRI

1. — Est-ce le souvenir des voisins de Dzou Salam qui fait couler de tes yeux des larmes mêlées de sang?
2. — Est-ce le vent qui souffle de Kâzhimah, ou l'éclair qui brille dans les ténèbres, du côté d'Idham?
3. — *Qu'ont donc tes yeux à verser des pleurs, quand tu les avertis de cesser, et pourquoi, lorsque tu dis à ton cœur; "Prends le dessus," continue-t-il à être éperdu?*
4. — L'amoureux pense-t-il pouvoir dissimuler sa passion, quand elle se manifeste par des larmes et un cœur brûlant?
5. — Si ce n'était l'amour, tu ne répandrais pas de pleurs sur les traces d'un campement; le souvenir de ce saule musqué et de ce point de repère ne te causerait pas d'insomnie.
6. — Et le souvenir des tentes et de celles qui les habitaient ne t'aurait pas donné un extérieur affligé et misérable.
7. — Comment nierais-tu ton amour, alors que la maladie et tes larmes prêtent contre toi un témoignage sincère?
8. — Et que la passion a écrit le chagrin et l'affliction sur tes joues, pâles comme le buphthalmum *et rouges comme le* 'anem?
9. — Oui, (j'aime, et) l'image de l'objet adoré m'est apparue pendant la nuit et m'a tenu éveillé; l'amour a mêlé les douleurs aux délices.

10. — O toi qui me blâmes pour un amour digne d'un 'Odzrite, sois indulgent — et si tu étais juste, tu ne me ferais pas de reproches.
11. — Puisse ce que j'éprouve retomber sur toi ! mon secret n'est pas caché aux malveillants et ma souffrance n'est pas près de cesser.
12. — Tu m'as donné d'excellents conseils, mais je ne les ai pas écoutés, car l'amoureux est sourd aux critiques.
13. — Je suspectais les avis, mêlés de reproches, de mes cheveux blancs, et cependant, en fait de conseils, la vieillesse est plus qu'autre chose à l'abri du soupçon.
14. — Mon âme, qui me pousse au mal, ne profitait pas, dans son ignorance, des avertissements de mes cheveux blancs et de ma décrépitude,
15. — Et n'avait pas préparé de bonnes actions, un accueil hospitalier à l'étranger qui s'est installé sans éclat sur ma tête.
16. — Si j'avais prévu que je dusse si peu l'honorer, j'aurais dissimulé, à l'aide du katam, *le secret* (de son arrivée) *qu'elle m'a montré.*
17. — Qui donc m'aidera à retirer de ses égarements mon âme opiniâtre, comme on retient par la bride un cheval fougueux ?
18. — Ne cherche pas à briser sa concupiscence par les péchés, car l'aliment ne fait qu'augmenter l'appétit insatiable.
19. — L'âme ressemble à un enfant : si tu le négliges, il grandit suspendu au sein maternel ; mais si tu le sèvres, il se passe de lait.
20. — Écarte de ton âme sa passion et garde-toi qu'elle la domine ; en effet, lorsqu'elle est la maîtresse, elle tue d'un coup, ou du moins elle déshonore.

21. — Veille sur elle, car dans sa conduite elle ressemble à une brebis : si elle trouve un pâturage qui lui plaît, ne l'abandonne pas.
22. — Que de fois elle a trouvé agréables des délices meurtrières pour l'homme, ignorant que la meilleure nourriture peut être empoisonnée !
23. — Crains les pièges de la faim et de la satiété : souvent la misère est plus dangereuse que la réplétion.
24. — Laisse couler les larmes de l'œil saturé de fautes : attache-toi à l'asile du repentir.
25. — Résiste à la passion et à Satan : lutte contre eux, et quand même ils te donneraient des conseils sages (en apparence)*, sois défiant.*
26. — Ne cède à aucun d'eux, soit adversaire, soit arbitre, car tu connais la ruse de l'adversaire et de l'arbitre.
27. — Je demande pardon à Dieu de parler sans agir : c'est comme si je rattachais une généalogie à un homme sans enfants.
28. — Je t'ai recommandé la vertu, et moi-même je n'obéis pas à mes recommandations : je ne suis pas vertueux. A quoi bon te dire : Pratique le bien !
29. — Je n'ai pas préparé avant la mort une provision de bonnes œuvres surérogatoires : je n'ai fait de prières ni pratiqué de jeûnes que ce qui était strictement obligatoire.
30. — J'ai péché en ne suivant pas l'exemple de celui qui passait les nuits à prier, à tel point que ses pieds enflés le faisaient souffrir.
31. — Épuisé par la faim, il serra sa ceinture et replia sur des pierres ses flancs à la peau délicate.
32. — Lorsque les hautes montagnes s'offrirent à lui (changées) *en or pour le tenter, quelle grandeur d'âme il montra !*

33. — La détresse où il était ne faisait qu'affermir son détachement des biens de ce monde□la nécessité ne peut rien contre l'énergie.
34. — Comment pourrait-elle attirer vers ce monde celui sans lequel ce même monde ne serait pas sorti du néant□
35. — Mohammed est le seigneur des deux mondes, des deux races (hommes et génies) *et des deux nations, les Arabes et les étrangers.*
36. — C'est lui, notre Prophète, qui ordonne et qui défend□ nul n'est plus véridique que lui, dans ses négations et ses affirmations.
37. — C'est lui l'ami (de Dieu) *en l'intercession de qui l'on peut espérer contre toutes les terreurs subites.*
38. — Il a appelé les hommes vers Dieu, et ceux qui s'attachent à lui sont attachés par un câble qu'on ne rompt pas.
39. — Il a surpassé les Prophètes par ses qualités physiques et morales, et ils ne l'approchent pas en science ni en magnanimité.
40. — Tous demandent à l'envoyé de Dieu de puiser à l'océan (de sa science) *ou de boire à la pluie continue* (de ses bienfaits).
41. — Ils se tiennent près de lui à leur rang comme les poules (diacritiques du livre) *de la science et les voyelles* (du livre) *de la sagesse.*
42. — C'est lui, dont l'intérieur et l'extérieur ayant été rendus parfaits, fut ensuite choisi pour ami par le Créateur des hommes.
43. — Personne n'a de vertus pareilles aux siennes□il possède sans partage l'essence de la beauté.
44. — A l'exception des prétentions émises par les Chrétiens au sujet de leur prophète, accorde et décerne à Mohammed toutes les louanges que tu voudras.

45. — Accorde à sa personne toute la noblesse possible; reconnais à sa puissance toute la grandeur qu'il te plaira,
46. — Car il n'y a pas de bornes aux mérites du Prophète, et celui qui parle de lui ne peut s'expliquer clairement.
47. — Si ses miracles, par leur grandeur, étaient en rapport avec son haut rang l'invocation de son nom rendrait la vie aux os desséchés.
48. — Par affection pour nous, il nous a épargné les choses auxquelles l'intelligence ne peut atteindre; nous ne sommes ni dans le doute ni dans l'erreur.
49. — Les hommes sont impuissants à comprendre son sens intime: près de lui et loin de lui, on ne voit que des gens incapables de s'exprimer.
50. — C'est comme le soleil qui, de loin, semble petit aux yeux, et aveugle ceux qui sont près de lui.
51. — Comment ici-bas arriverait-il à sa connaissance réelle un peuple endormi, à qui ses rêves suffisent?
52. — La somme de notions se borne à ceci: Mohammed était un homme, la meilleure des créatures de Dieu.
53. — Tous les miracles qu'ont faits les prophètes vénérables viennent uniquement de ce qu'il les éclairait de sa lumière.
54. — C'est le soleil de l'excellence: eux n'en sont que les étoiles, dont la lueur apparaît aux hommes que dans les ténèbres.
55. — Qu'elle est admirable la personne du Prophète, ornée de qualités morales et joignant la gaîté à la beauté!
56. — On eût dit une fleur pour la délicatesse, la pleine lune pour l'éclat, la mer pour a générosité, le temps pour la grandeur des projets.
57. — Seul, il semble, au milieu de sa gloire, lorsqu'on l'approche, entouré d'une armée et d'un cortège.

58. — On croit voir une perle (ses dents) *dans une coquille faite des deux mines de son éloquence et de son sourire* (ses lèvres).
59. — Il n'y a pas de parfum qui vaille la poussière qui couvre ses membres : heureux celui qui en respire l'odeur et l'embrasse !
60. — L'excellence de sa nature est prouvée par les circonstances de sa naissance : Quel magnifique commencement ! Quelle magnifique fin !
61. — Ce jour où les Perses comprirent qu'ils étaient avertis de l'arrivée des malheurs et des châtiments.
62. — Pendant la nuit, le pavillon de Kesra se fendit — c'est ainsi que la famille de Kesra devait être divisée.
63. — De regret, le feu éteignit sa flamme, et de chagrin, le fleuve oublia sa source.
64. — Sâouah s'affligea de la perte de son lac, et l'homme altéré qui descendait s'y abreuver dut revenir avec dépit.
65. — On eût dit que, de chagrin, le feu avait pris *l'humidité de l'eau, et l'eau, l'embrasement du feu.*
66. — Les génies poussèrent des cris ; les lumières brillèrent et la vérité se manifesta par des signes et par des paroles.
67. — Aveugles et sourds, ils n'ont pas entendu la manifestation de la bonne nouvelle, et ils n'ont pas vu la lueur étincelante de l'avertissement,
68. — Après que leurs devins avaient prédit aux populations que leur fausse croyance ne subsisterait pas.
69. — Et ils avaient déjà vu à l'horizon les étoiles tomber à terre, comme leurs idoles.
70. — Jusqu'à ce qu'au matin, les démons s'enfuissent loin de la route de la révélation, précipités sur les traces l'un de l'autre.

71. — Leur fuite ressemblait à celle des guerriers, d'Abraham ou d'une armée devant les pierres qu'il (le Prophète) *lança de ses deux mains*,
72. — D'un mouvement — après qu'elles eurent loué Dieu dans leur prison — pareil à celui de Jonas s'élançant des entrailles qui l'avaient englouti.
73. — A son appel, les arbres vinrent se prosterner en s'avançant vers lui sur un tronc dépourvu de pieds.
74. — Ils semblaient tracer, comme avec une plume, des lignes pour les lettres merveilleuses qu'écrivaient leurs rameaux sur le milieu de la route.
75. — Miracle pareil à celui du nuage qui, partout où il (le Prophète) *allait, le protégeait contre le soleil brûlant de midi.*
76. — J'en jure par la lune fendue, elle ressemble à son cœur sous ce rapport, et un tel serment est véritable.
77. — (*J'en jure*) *par ce que la grotte renfermait d'excellent et de noble, alors que les yeux de tous les infidèles étaient aveuglés,*
78. — Alors que la Vérité et le Véridique étaient ensemble dans l'antre ; et cependant les infidèles disaient : Il n'y a personne dans la caverne.
79. — Et qu'ils ne crurent pas que le pigeon volait autour de la meilleure des créatures ; ils ne crurent pas que l'araignée avait tissé sa toile pour la protéger.
80. — La protection de Dieu lui tint lieu d'une double cotte de mailles ou d'une forteresse élevée.
81. — Jamais je n'ai eu à souffrir du destin et jamais je n'ai eu à chercher un refuge près du Prophète, sans trouver toujours chez lui une protection invincible,
82. — Et jamais je ne lui ai demandé les biens des deux mondes sans obtenir une marque de générosité de la meilleure main qui ait été baisée.

83. — Ne nie pas la révélation qu'il reçut en songe□son cœur était éveillé quand ses yeux dormaient.
84. — Cela arriva lorsqu'il eut atteint l'âge de la prophétie, et l'on ne peut lui refuser aucun des avantages de l'âge parfait.
85. — Dieu soit béni□aucune révélation ne peut s'acquérir (par des moyens humains) et aucun Prophète ne veut être taxé d'imposture.
86. — Que de malades n'a-t-il pas guéris par l'attouchement de sa main et que de malheureux il a tirés des liens de la démence.
87. — Sa prière a rendu la fertilité à l'année stérile, au point que, dans les temps sombres, elle brillait comme l'étoile au front d'un cheval.
88. — Par un nuage chargé de pluie, on eût cru qu'elle avait fait des torrents une mer, ou l'inondation de 'Arim.
89. — Lorsque le lit du torrent se plaignit de cet événement, il lui dit□Assez, coule sur les collines et les hauteurs.
90. — La terre, par la permission de son Créateur, prodigua aux hommes et aux bêtes la nourriture qu'elle a en dépôt.
91. — Elle se revêtit d'étoffes de brocard et enroula des turbans (de verdure) autour des sommets, des collines et des hauteurs.
92. — Les palmiers élevés montrèrent leurs grappes pareilles au behâr et au 'anem sur les joues.
93. — Le fléau de la famine s'éloigna des hommes, et l'âme du lâche et de l'avare fut portée à la générosité.
94. — Si tu veux encore des signes du Prophète, j'ai réuni ensemble les plus glorieux.
95. — Dis à celui qui insiste pour que je devance mes prédécesseurs dans le panégyrique de Mohammed□ce sont là des présents auxquels je ne saurais atteindre.

96. — Ne me demande pas□A quel prix as-tu obtenu cette prérogative□ L'on ne demande pas□Combien□ quand il s'agit de la grâce de Dieu.

97. — Si ce n'était le secours divin, l'entreprise serait audessus du possible et l'homme éloquent ressemblerait au muet.

98. — Laisse-moi poursuivre ma description des miracles du Prophète qui brillèrent comme le feu de l'hospitalité, sur les montagnes.

99. — La beauté des perles augmente quand elles sont enfilées en collier, mais isolées, elles ne perdent rien de leur prix.

100. — Cependant, je n'espère pas arriver dans un panégyrique, jusqu'à l'excellence des dispositions innées et des qualités morales du Prophète.

101. — Ce sont les marques de la vérité, venant du Miséricordieux, créées, et pourtant éternelles en tant que qualités de Celui dont l'éternité est l'attribut□

102. — Des signes non restreints dans les limites du temps et qui nous parlent de la résurrection, de 'Ad, et de Irem.

103. — Ils sont demeurés toujours parmi nous, bien supérieurs à tous les miracles des Prophètes qui avaient apparu, mais sans durer.

104. — Ils sont précis et ne laissent subsister aucun doute dont profite le contradicteur□ils n'ont pas besoin d'arbitre (pour les interpréter).

105. — Ils ne sont jamais combattus sans que les plus acharnés de leurs ennemis ne se retirent du combat, demandant la paix.

106. — Leur éloquence repousse les assertions de leur contradicteur, comme le jaloux la main de celui qui attente à l'honneur de son harem.

107. — L’abondance de leur sens égale celle des vagues de la mer dont ils surpassent les perles en beauté et en prix.
108. — L’on ne peut comparer ni énumérer toutes leurs merveilles□ si fréquemment qu’on les répète, elles n’excitent pas l’ennui.
109. — L’œil du lecteur en est charmé□Tu as saisi, lui dis-je, la corde qui rattache à Dieu tiens-la bien.
110. — Si tu les lis par crainte des flammes de l’enfer, tu refroidis l’ardeur du feu en y introduisant cette fraîcheur.
111. — C’est comme le réservoir où deviennent blancs les visages des pécheurs qui étaient arrivés noirs comme du charbon.
112. — Pour l’équité, c’est comme le Sirât, ou la Balance, car en dehors d’eux il n’existe pas de justice chez les hommes.
113. — Ne t’étonne pas que l’envieux aille les niant, c’est par affectation d’ignorance, car il est intelligent.
114. — L’œil chassieux nie la lumière du soleil, et la bouche malade le goût de l’eau.
115. — O le meilleur de ceux dont les suppliants viennent assiéger la cour en se hâtant (à pied) ou sur le dos des chamelles qui laissent des empreintes sur le sol
116. — Toi qui es le plus grand miracle pour l’homme intelligent□toi qui es le plus grand bienfait pour celui qui sait en profiter.
117. — En une nuit tu as voyagé d’un sanctuaire à l’autre, comme la pleine lune voyage dans l’obscurité des ténèbres.
118. — Tu as passé la nuit à t’élever jusqu’à ce que tu fusses arrivé à la distance de deux arcs, à un degré auquel nul ne pouvait atteindre ni aspirer.
119. — Tous les prophètes et les apôtres de Dieu t’ont fait marcher devant eux comme les serviteurs cèdent le pas à leur maître.

120. — Avec eux tu as traversé la voûte céleste au milieu d’un cortège dont tu aurais été le porte-drapeau.
121. — Jusqu’à ce que, ne laissant approcher personne plus près de toi, ni au-dessus de toi, à aucun degré où l’on pût s’élever,
122. — Tu as rabaissé au-dessous de toi toutes les stations (des prophètes), quand tu as été appelé comme l’unique et le chef de tous.
123. — Pour atteindre à une union (avec Dieu) — et quel mystère ! — et à un secret caché — et quel secret !
124. — Tu as réuni en toi toute gloire sans partage et tu as traversé sans rival tous les endroits.
125. — Qu’il est glorieux, le rang qui t’a été accordé ! Qu’elles sont magnifiques les faveurs dont tu as été comblé !
126. — Quelle fortune pour nous, Musulmans ! puisque nous trouvons en sa protection un pilier indestructible.
127. — Lorsque celui qui nous appelait à l’obéissance fut traité par Dieu de plus noble des Prophètes, nous fûmes, nous, la plus noble des nations.
128. — L’annonce de sa mission fit trembler les cœurs des ennemis, comme le rugissement du lion fait fuir le troupeau imprévoyant.
129. — Sans cesse, il les rencontra sur les champs de bataille jusqu’à ce que les coups de lance les fissent ressembler à de la viande sur un étal.
130. — Ils préférèrent fuir, mais ils ne laissaient pas de porter envie aux membres des leurs emportés dans l’air par les vautours et les oiseaux de proie.
131. — Les nuits se passaient sans qu’ils en connussent le nombre, quand ce n’était pas les nuits des mois sacrés.

132. — La religion semblait un hôte descendu dans leur cour suivi de chefs puissants et avides de la chair de leurs ennemis,
133. — Entraînant une armée montée sur des coursiers rapides, pareille à une mer orageuse qui lancerait des vagues de héros,
134. — De tous ceux qui se dévouent à Dieu, comptant sur lui ; ils se précipitaient avec l'intention de détruire et d'anéantir les infidèles,
135. — Jusqu'à ce que la foi musulmane, d'étrangère qu'elle était parmi eux, fût devenue comme leur parente par les liens du sang,
136. — Protégée désormais par le meilleur des pères et des maris, sans jamais devenir orpheline ni veuve.
137. — Ils étaient fermes comme des montagnes : interroge sur eux leurs adversaires et demande-leur ce qu'ils ont vu à chacune des rencontres.
138. — Demande à Honaïn, demande à Badr, demande à Ohod, périodes de trépas, plus fatales pour eux qu'une épidémie.
139. — Rougissant la blancheur des épées qui s'étaient teintes (de sang) *en s'abaissant sur l'ennemi aux noires touffes de cheveux.*
140. — Ils traçaient des lignes avec leurs lances brunes de Khatt et leurs roseaux (leurs flèches) *ne laissaient pas une partie du corps sans y marquer un point diacritique.*
141. — Armés de pied en cap, ils ont une marque qui les distingue ; c'est ainsi que la rose se distingue de la ronce.
142. — Le vent de la victoire t'apporte leur parfum et tu pourrais croire que chaque héros est une fleur en bouton.
143. — Lorsque leur prédicateur se dresse dans la mosquée du combat (pour défier ses adversaires), *le plus brave* (des ennemis), *fait la sourde oreille.*

144. — On les prendrait, sur le dos de leurs chevaux, pour la végétation d'une colline, inébranlables par leur fermeté d'esprit seule et non grâce à la solidité de leurs sangles.
145. — Leur valeur trouble les cœurs des ennemis, au point qu'ils ne peuvent plus distinguer une troupe d'un troupeau.
146. — Quiconque est sous la protection du Prophète de Dieu, les lions se taisent quand ils le rencontrent dans le fourré.
147. — Tu ne verras pas un ami du Prophète qui ne soit secouru par lui, ni un de ses ennemis qu'il n'ait anéanti.
148. — Il a placé sa nation sous la protection de sa doctrine, comme le lion s'arrête avec ses petits dans les fourrés.
149. — Que de contradicteurs la parole de Dieu a terrassés grâce à lui□ et que de fois ses preuves ont vaincu ses adversaires□
150. — Qu'il te suffise, en fait de miracles, de voir, au temps de l'ignorance, tant de science dans un illettré, tant d'instruction chez un orphelin.
151. — Je l'ai servi par mon panégyrique grâce auquel j'espère être absous des fautes d'une vie passée jusqu'ici dans la poésie et la servitude.
152. — Elles m'ont donné un éclat dont je redoute les conséquences, ressemblant par elles à l'animal qui doit servir de victime.
153. — Je m'abandonnais en elles aux égarements de la jeunesse, et je n'en ai retiré que le péché et le repentir.
154. — Combien mon âme a perdu dans son trafic, elle qui n'a pas su troquer les biens de ce monde pour la religion□
155. — Quiconque vend l'éternité pour ce bas monde, reconnaîtra bientôt son erreur dans la vente et la livraison de la marchandise.

156. — Cependant, si je commets un péché, mon pacte avec le Prophète n'est pas dissous, et le lien (qui m'attache à lui) *n'est pas rompu.*
157. — Car j'ai droit à sa protection, puisque je me nomme Mohammed, et il est le plus fidèle aux règles de la protection.
158. — Si, dans l'autre monde, il ne me prend pas généreusement par la main, dis alors : Quelle chute !
159. — Loin de lui de refuser ses bienfaits à celui qui espère, ou de laisser partir, sans le défendre, le client qui vient à lui !
160. — Depuis que j'applique mes pensées à sa louange, j'ai toujours trouvé en lui l'auxiliaire le plus dévoué à mon salut.
161. — Sa richesse ne néglige pas la main du misérable, de même la pluie fait germer des fleurs sur les collines.
162. — Je ne recherche pas la fleur de ce monde, cueillie par les mains de Zohair, en récompense d'avoir loué Harim.
163. — O le plus excellent des êtres créés, vers qui chercherai-je un refuge, si ce n'est vers toi, lorsqu'arrivera la catastrophe universelle.
164. — O prophète de Dieu, ta gloire ne sera pas diminuée à cause de moi, lorsque le Magnifique apparaîtra sous le nom de Vengeur.
165. — Car ce monde et l'autre subsistent par ta générosité, et la science de la Tablette et de la Plume fait partie de ton savoir.
166. — O mon âme, ne désespère pas à cause de tes fautes énormes : les grands péchés comme les moindres, ont également place dans le pardon divin.
167. — Peut-être la miséricorde de Dieu, lorsqu'il la départira, sera-t-elle proportionnée à la désobéissance.

168. — Mon Dieu, fais que mon espoir ne soit pas trompé et que mon calcul ne soit pas anéanti.

169. — Sois bon dans les deux mondes pour ton serviteur□ il a conçu un espoir qui a disparu lorsque les terreurs l'assaillent.

170. — Fais que les nuages de ta bénédiction arrosent continuellement le Prophète,

171. — Sa famille et les Compagnons, ceux qui les ont suivis, et les gens doués de piété, de pureté et de et de générosité,

172. — Tant que la brise de l'est courbera les rameaux du saule musqué, tant que le chamelier charmera son troupeau par son chant.

LA BORDAH
DU
CHEIKH EL BOUSIRI

COMMENTAIRES

1. *Est-ce le souvenir des voisins de Dzou Salam qui fait couler de tes yeux des larmes mêlées de sang ?*

Comme le fait observer Ibn'Achour, le poète dédouble ici sa personne et s'adresse lui-même la parole. Le même commentateur cite un vers d'El Bera'i, « Le martyr de l'amour ».

« Est-ce au souvenir d'El Bân et d'El Bân ou à cause du changement de voisins que, t'arrêtant sur leur territoire, tu fais couler sans interruption des torrents de larmes sur tes joues ? »

Quant aux *larmes mêlées de sang*, il en est souvent question dans la littérature arabe. Ainsi, dans un vers du seigneur de Haleb, Seïf ed daoulah :

« Son sang a coulé dans ses larmes : combien de temps encore le traiteras-tu durement ? »

(Et Tha'alebi, *Yetimat ed dahr*, t. I, p. 21 ; *Dieterici, Mutanabbi und Seïfud daula*, p. 107.)

El Bâdjouri rappelle à ce propos deux vers d'un poète anonyme :

« Je me suis rappelé les jours et les nuits passées par nous, et mes larmes ont coulé à ce souvenir.
« Un jour du temps écoulé peut-il nous revenir, et puis-je retourner au pays de la bien-aimée ? »
Cette comparaison a été développée par ’Omar ben El Fâredh dans un modèle d’un mauvais goût achevé (*Diwân*, t. I, p. 158).
« On m’a dit : Tes larmes coulent rouges. J’ai répondu : Elles ont apparu ainsi par l’effet de la violence de ma passion qui cependant est faible. »
« J’ai égorgé pour l’hôte de l’apparition une victime dans ma paupière assoupie, et mes larmes ont passé sur le sang qui était sur ma joue. »
Dzou Salam, que le poète mentionne ici au hasard, est une localité située entre La Mekke et Médine ; elle tire son nom d’un arbuste épineux (*salam*) qui y croît en abondance.
Dans son panégyrique de Mâlek ben Taouq, Abou Temân-i a un début semblable (*Diwân* p. 134) :
« Salue le campement printanier de Selma à Dzou Salam, sur lequel les jours et le temps passé ont laissé leurs marques. »
Ce thème était fréquemment employé par les poètes arabes, même d’Occident. Le vizir Fath b. Khaqân cite dans son *Matmah* ce vers du vizir Abou Dja’far ben El Lemâni :
« Pourquoi, mes très chers amis, ne toucherions nous pas (comme on touche la pierre noire) les campements de Selma à Dzou Salam ? »
Le même auteur, décrivant la prospérité de Séville sous El Mo’tamed ‘Ala Allah, dit : « Celui qui s’y plairait ferait apparaître en la décrivant les jours de Dzou Salam » (*Qalâid el ‘Iqiân*, p. 4).

2. *Est-ce le vent qui souffle de Kâzhimah, ou l’éclair qui brille dans les ténèbres, du côté d’Idham ?*

Le vent qui souffle de Kâzhimah semble apporter au poète le parfum de sa maîtresse imaginaire. Ainsi, dans un vers de la *Mo’allaqah* d’Imrou’l Qaïs (éd. Arnold, v. 8, p. 4)
« Quand elles se levaient, elles répandaient l’odeur du musc : c’était comme le souffle de la brise apportant le parfum de la giroflée. »
Le premier hémistiche d’El Bousiri paraît imité d’un vers de Nâbighah Dzobyâni (*Six divans*, éd. Ahlwardt, XXIII, 9, p. 25).
La mention de l’éclair est un lieu commun dans la poésie arabe. J’en citerai seulement deux des plus anciens exemples empruntés à Imrou’l Qaïs :
« Mon ami, vois-tu l’éclair dont je te montre la lueur, pareil à deux mains en mouvement au milieu d’un nuage entouré d’une couronne » (*Mo’allaqah*, v. 70).
« Viens avec moi contempler l’éclair dont je vois briller la lumière, illuminant un nuage au sommet d’une montagne dépouillée. »
« Par instants, sa clarté s’arrête et par instants elle s’élève, inégale comme la marche d’un boiteux à la jambe cassée pour la seconde fois. »
« Il en sort des lueurs rapides, comme les mains de celui qui a gagné un lot, auprès du joueur qui agite les sorts. »
(*Diwân,* éd. de Slane, p. 28.)
Quelques-uns attribuent cette pièce à Abou Daoud el Ayâdi.
C’est ainsi qu’une pièce du *Diwân* de ‘Omar ben El Fâredh commence par une interrogation semblable.
« Est-ce la courte lueur qui brille sur la plaine durcie, ou bien vois-je une lampe sur les hauteurs du Nedjd. »

(*Diwân* t. II, p. 38 ; Grangeret de la Grange, *Anthologie arabe*, p. 4.)
Il existe plusieurs endroits portant le nom d'Idham : c'est celui d'une montagne et d'une rivière appartenant aux Achdjà et aux Djohaina, dans le Tihama, où se réfugièrent, suivant la tradition, El Modad et les Djorhomites qui furent chassés de la Mekke. Cet endroit a souvent été mentionné par les poètes, entre autres Nâbighah Dzobyânr et Omaya ben Abou's Salt. Idham, et c'est celui dont il s'agit ici, est aussi le nom de la vallée où est située Médine : en amont, près du barrage, on l'appelle Ech Chazhah ; près de la ville, El Qanâh ; jusqu'à la mer, Idhâm. Il s'applique aussi à une montagne de Médine (cf. El Hamdâni, I, 171, 179 ; El Bekri, *Mo'djem*, p. 10-111 ; Yaqout, *Mo'djem* I, 305).
C'est celle qui est rappelée par Salâmah ben Djendel :
« O demeure d'Asmâ, sur les hauteurs d'Idham, entre les terrains sablonneux de Qaw et de Ma'soub »
Et par El Toghraï, dans le *Lamiat el 'A djem.*
Je désire aller de nuit vers la tribu établie à Idham, que défendent les archers de la tribu de Tho'al.
(*Lamiat el'Adjem*, éd. Pareau, v. 7 ; Es Safadi, *El Ghaïth el Mosdjem fi cherh Lamiat el 'Adjem*, t. I, p. 30.)
Kâzhimah désigne une station sur la route de Médine à Basra, à trois journées de cette dernière ville : elle est citée par Imrou'l Qaïs et El Ba'ith ; mais ici, il est question d'une autre Kâzhimah, près de La Mekke, où, suivant une tradition attribuée à Sa'd ben lyâs, le Prophète aurait, dans sa jeunesse, fait paître les chameaux (El Bekri, *Mo'djem,* p. 475).

3. *Qu'ont donc tes yeux à verser des pleurs, quand tu les avertis de cesser, et pourquoi, lorsque tu*

dis à ton cœur : “Prends le dessus,” continue-t-il à être éperdu ?

Imitation d’un vers d’Imrou’l Qaïs (*Mo’allaqah*, v. 5) :
« Mes amis, arrêtant près de moi leurs montures me disaient : Ne te laisse pas mourir de chagrin, aie bon courage. »

4. *L’amoureux pense-t-il pouvoir dissimuler sa passion, quand elle se manifeste par des larmes et un cœur brûlant ?*

Ce vers paraît imité d’un passage d’El Tantarâni (v. 10)
« J’ai longtemps caché mon amour dans mon cœur mais l’abondance de mes pleurs a rendu mon secret évident comme une lampe » (De Sacy, *Chrestomathie arabe*, t. I, p. 159 du texte arabe).

5. *Si ce n’était l’amour, tu ne répandrais pas de pleurs sur les traces d’un campement ; le souvenir de ce saule musqué et de ce point de repère ne te causerait pas d’insomnie.*

D’après El Azhari, *El Bân* (le saule musqué) et *El ‘Alam* (le point de repère) seraient une localité et une montagne du Hidjâz où aurait habité la maîtresse imaginaire du poète. L’opinion d’autres commentateurs, qui expliquent ces deux mots par deux métaphores représentant le parfum et la beauté de la femme dont il s’agit, me paraît préférable. Le *bân* ou saule musqué (*Hyperanthera morunga)* est fréquemment employé par les poètes anté- et post-islamiques pour représenter la flexibilité de la taille. Dans son traité intitulé *Anis el’Ochchâq* (*Le compagnon des Amoureux*),

Cheref ed din Râmi cite un vers arabe de Sa'adi, où la flexibilité du saule musqué est opposée à la raideur du cyprès :

« O rameau de saule musqué, quelle est cette contenance si tu veux faire le contraire de ce que fait le cyprès, en te balançant dans ta marche ? »

('*Anis el 'Ochchâq*, trad. Huart, p. 5.)

Es Soyouti a célébré le *bân* dans des vers publiés par Humbert (*Anthologie arabe*, p. 7, note) et par Kosegarten (*Chrestomathia arabica*, p. 73) :

« Ne vois-tu pas le *bân* l'emporter sur tous les arbres par la flexibilité de ses rameaux ? »

« Il annonce fidèlement la joyeuse nouvelle de l'approche du printemps ; il est fier de sa robe cendrée et de sa pelisse grisâtre. »

6. *Et le souvenir des tentes et de celles qui les habitaient ne t'aurait pas donné un extérieur affligé et misérable.*

Ce vers, considéré comme apocryphe, manque dans les éditions de Boulaq et de Bombay.

7. *Comment nierais-tu ton amour, alors que la maladie et tes larmes prêtent contre toi un témoignage sincère ?*

8. *Et que la passion a écrit le chagrin et l'affliction sur tes joues,*
   Pâles comme le buphthalmum *et rouges comme le* 'anem ?

Pâles à cause de la souffrance, rouges à cause de la passion.

Suivant Ibn ‘Achour (p. 12), le *behâr* (buphthalmum) est une plante à fleur jaune qui croît au printemps et qu’on appelle aussi *‘arâr*, (buphthalmum sylvestre). Un autre commentateur dit que c’est la fleur appelée dans le Maghreb *nedjes* (narcisse). Ech Cherichi, dans son commentaire des *Séances* de Hariri, en fait une fleur blanche et jaune que Khosrou Anouchirwân comparaît à une topaze entourée de perles et montée sur une émeraude, ce qui répondrait à notre marguerite. Ces expressions se retrouvent dans les vers suivant d’un poète anonyme :

« Que de topazes, au milieu de perles, montées sur des tiges d’émeraude ! »

Le poète El Qastali décrit ainsi le *behâr* :

« Il répand une fine odeur de musc ; il est merveilleusement coloré ; c’est une merveille de la création. »

Le *‘anem* est un arbre du Hidjâz dont les fruits rouges servent souvent de terme de comparaison pour désigner surtout les doigts des femmes arabes teints de henné à leur extrémité. Ainsi dans un vers de Nâbighah Dzobyâni (VII, v. 18) :

« Avec une main teinte de henné, délicate, dont les doigts ressemblent au *‘anem*, qu’on pourrait presque lier tant ils sont flexibles. »

> 9. *Oui, (j’aime, et) l’image de l’objet adoré m’est apparue pendant la nuit et m’a tenu éveillé ; l’amour a mêlé les douleurs aux délices.*

El Bâdjouri cite ici un vers d’un poète anonyme.

« L’image de celle que j’aime m’est apparue en dépit des précautions des malveillants, mais le crieur du matin a tout à coup élevé la voix ».

On peut en rapprocher ces vers du roi de Séville, El Mo'tamed 'Ala Allah :

« Son image a offert à la mienne sa joue et son sein, j'ai mordu à la pomme (de celui-ci) et cueilli la rose (de celle-là).

« Si elle l'avait pu, elle serait venue me voir pendant la veille (en réalité), mais le rideau de l'éloignement, voilà ce qui nous séparait. »

(Fath ibn Khaqân, *Qalâïd el 'Iqiân* p. 10.)

Daoud el Antâki a consacré un chapitre du *Teziin el Asouâq* (t. II, p. 52-54) à ces apparitions.

'Omar ben El Fâredh a souvent employé cette image, par exemple (*Diwân*, p. 148-149).

« Si son apparition ne me visitait pas pendant mon sommeil, je mourrais, et je ne puis la voir avec ma prunelle.

« C'était une imagination mensongère que l'apparition de son image, à cause de sa ressemblance, pour ce qui n'est vision ni dans le sommeil, ni dans la réalité. »

> 10. *O toi qui me blâmes pour un amour digne d'un 'Odzrite, sois indulgent — et si tu étais juste, tu ne me ferais pas de reproches.*

C'est une formule habituelle chez les poètes arabes de répondre à un prétendu détracteur qui joue le même rôle que le *laidengier* dans la poésie française du moyen âge. Cf. Jeanroy, *Les Origines de la poésie lyrique*, p. 98.

C'est encore la même idée qu'on rencontre dans le poème d'El Tantarâni (v. II).

« Celui qui me blâme de ma passion pour une belle aux yeux noirs est injuste, car tel est l'ordre que m'a imposé le Seigneur qui nous ouvre sa miséricorde. »

(De Sacy, *Chrestomathie arabe*, t. II, p. 159 du texte arabe.)

Dans la pièce de vers citée plus haut, ‘Omar ben El Fâredh a encore traité ce sujet : (I, p. 170-174).

« Ton visage a été pour moi un argument pour rompre avec celui qui te critiquait et ce n’est plus le moment de se quereller à cause de toi.

« Après m’avoir blâmé, il s’est excusé ; bien mieux il est devenu un de mes auxiliaires.

« … Il a vu que mon oreille réfractaire était sourde à la honte et aux conseillers trompeurs, et qu’il était impossible de me blâmer.

« Que de fois il a désiré me faire oublier ton amour et me diriger vers une autre, mais comment changerai-je l’affection que je te porte ?

« … J’ai refusé de rien entendre, sauf de résister au conseiller qui me demandait quelque chose de contraire à ma nature.

« Il se plaisait à me blâmer à cause de toi, comme si ma rupture lui eût paru de la manne, et mon oubli du miel. »

On trouve la même pensée développée ailleurs :

« Ô toi qui blâmes l’amant, pour ignorer complètement ce qu’il peut atteindre, puisses-tu ne réussir nullement.

« Tu te fatigues inutilement à donner des conseils à celui qui est décidé à ne tenir compte ni du bonheur, ni du succès.

« Cesse, ou puisses-tu périr, laisse celui dont de grands yeux ont déchiré les entrailles.

« Avant de donner des conseils, tu étais l’ami par excellence ; mais as-tu jamais vu que la passion s’accommodât des donneurs de conseils ?

« Si ton but est de me réformer, je ne veux pas corriger les penchants de mon cœur pour l'amour.
« Que prétendent mes critiques en blâmant celui qui drapé dans ses désordres a su trouver le repos et en jouit ? »
(*Diwân*, t. II, p. 43-45, Grangeret de la Grange, *Anthologie arabe,* p. 45-46.)
Un chapitre de l'Anthologie érotique de Daoud el Antâki (*Teziin el Asouâq*, t. II, p. 54-55) est consacré aux reproches des détracteurs de l'amour et à leur réfutation par de nombreuses citations de poètes.
Il y a dans le texte un jeu de mots intraduisible en français entre *ma'dziratan* (amour) et *'Odzrii* (Odzrite) qui dérivent de la même racine (*'a dz r*). Les 'Odzrites étaient une tribu yéménite célèbre pour l'ardeur de sa passion : Les hommes n'y arrivaient pas à l'âge de trente ans et mouraient d'amour (cf. Perron, *Femmes arabes avant et après l'islamisme*, p. 413-421). Les *Mille et Une Nuits* (éd. Habicht, t. VIII, p. 195) citent l'anecdote suivante relative à un homme de cette tribu :
« On raconte qu'il existait, chez les Benou 'Odzra un homme charmant qui n'avait pas cessé un seul jour d'être amoureux. Il arriva qu'il aima une belle femme de cette tribu. Pendant plusieurs jours, il lui envoya des messages, mais continuellement elle le dédaignait et se détournait de lui. Ses procédés cruels ne firent que s'accroître, tellement que l'homme tomba gravement malade : il était toujours affaibli et amoureux ; sa passion se révéla et sa situation fut connue, en même temps que son ardeur redoublait. Les femmes des deux familles suppliaient constamment celle qu'il aimait d'aller le voir, mais elle refusa jusqu'à ce qu'il fût à la mort. On le lui annonça : alors elle s'adoucit et le favorisa d'une visite. En la voyant, les yeux du malade versèrent des larmes, et il récita ces vers :

« Je t'en conjure, quand mon cercueil passera près de toi, porté sur les épaules de quatre hommes,
« Ne suivras-tu pas le brancard pour saluer le tombeau d'un mort confié à la fosse ?
« Elle pleura et lui répondit : Je ne croyais pas que tu en étais réduit là : par Dieu, je te viendrai en aide et je t'accorderai mes faveurs. Alors les yeux du mourant se remplirent de larmes et il prononça ces vers :
« Elle s'est approchée, mais l'ombre de la mort était entre elle et moi : elle est venue s'unir à moi quand c'était inutile.
« Puis il poussa un soupir et mourut. La femme se jeta sur son cadavre en pleurant et en l'embrassant puis s'évanouit. Au bout de trois jours elle mourut ; elle fut enterrée dans le même tombeau, comme elle l'avait recommandé par ces vers :
« Nous étions sur la terre dans une vie aisée, faisant l'ornement de la tribu, de la maison et du pays.
« Le sort nous a séparés, la fortune nous a écartés, mais le linceul nous réunira dans le sein de la terre. »
Cette anecdote est rapportée d'une façon plus courte dans l'édition du Qaire (t. II, p. 193). La *Chrestomathie* de Kosegarten donne (p. 141-151) un long extrait tiré du *Kitâb Asouâq el'Achouâq* (Le livre des marches des amours) du cheikh El Biqâ'i, relatif à un poète 'Odzrite, Djemil ben Ma'mer, et à ses amours.

11. *Puisse ce que j'éprouve retomber sur toi ! mon secret n'est pas caché aux malveillants et ma souffrance n'est pas près de cesser.*
12. *Tu m'as donné d'excellents conseils, mais je ne les ai pas écoutés, car l'amoureux est sourd aux critiques.*

Déjà ‘Imrou’l Qaïs avait dit dans ce sens (*Mo’allaqah*, v. 42-43) :

« Les erreurs des hommes sur l’amour se sont dissipées, mais jamais mon cœur ne renoncera à t’aimer aveuglément.

« Que de fois j’ai repoussé un détracteur acharné contre toi, conseiller peu mesuré dans son blâme. »

On peut aussi en rapprocher un passage du *Diwân* de Motanabbi (éd. Dieterici, t. I, p. 38-39).

« J’ai blâmé les amants jusqu’à ce que j’aie goûté à l’amour ; alors je me suis étonné de voir mourir ceux qui n’aiment pas.

« J’ai excusé les amants, j’ai reconnu les fautes que j’avais commises en les blâmant, après avoir éprouvé ce qu’ils ressentent.

« Ô toi qui me blâmes, j’étais d’abord comme toi avant d’avoir souffert et d’être devenu un amoureux absorbé dans la passion.

« A son début, l’amour n’est qu’un battement de cœur ; quand il est bien établi, c’est une préoccupation dominante. »

13. *Je suspectais les avis, mêlés de reproches, de mes cheveux blancs, et cependant, en fait de conseils, la vieillesse est plus qu’autre chose à l’abri du soupçon.*

Les cheveux blancs et les infirmités de la vieillesse qui avertissaient l’auteur de changer de conduite lui étaient suspects comme les amis qui le conseillaient ; c’est cette pensée qu’il va développer, ou plutôt délayer, dans les vers qui suivent :

Peut-être, dans celui-ci, fait-il allusion au hadith cité par Ibn ‘Achour : « Celui dont la tête blanchira dans l’islam, cette blancheur sera pour lui une lumière pour le jour de la résurrection. »

On peut en rapprocher un vers de Nâbighah Dzobyâni (*Diwân*, XVII, 8).

« Alors que je blâmais mes cheveux blancs et que je me disais : Ne serai-je jamais sage ? Pourtant la vieillesse doit avoir de la réserve. »

> 14. *Mon âme, qui me pousse au mal, ne profitait pas, dans son ignorance, des avertissements de mes cheveux blancs et de ma décrépitude*,

Une pensée analogue se trouve dans un vers du poète Salih ben ‘Abd el Qaddous, cité par Zaouzéni dans son commentaire de la *Mo’allâqah* de Zohair (v. 74).

« Le vieillard ne renonce pas à son caractère, tant que la terre de sa tombe ne lui apparaît pas. »

> 15. *Et n’avait pas préparé de bonnes actions, un accueil hospitalier à l’étranger qui s’est installé sans éclat sur ma tête.*

Les cheveux blancs sont l’hôte en question. Peut-être, malgré la banalité de ce début, commun à beaucoup de poètes arabes et qui rappelle celui de la pièce de Racan :

Tircis, il faut songer à faire la retraite,

faut-il voir ici une allusion à la vie d’El Bousiri avant son accident. Cependant ces expressions peuvent se prendre au

figuré et s'entendre de l'abîme des passions d'où il n'est sorti qu'en suivant la voie spirituelle.
Un poète de Bossandj, ville du Khorassân, Abou Ahmed el Yemâmi, a dit dans le même sens :
« Je m'écrie, maintenant que la vieillesse, en pâlissant mes joues, a dénudé mes dents noires et chancelantes :
« Qu'il est triste d'être vieux, quand on sent encore la passion bouillir dans le cœur, comme un vase sur le feu. »
(Barbier de Meynard, *Tableau littéraire du Khorassan* p. 41-42.)
Le second hémistiche a été plagié d'un vers de Motanabbi (éd. Dicterici, t. I, p. 52).
« *Un hôte est descendu sans éclat sur ma tête*, mais le sabre agit mieux qu'elle (la vieillesse) quand il s'abat sur les toupets de cheveux. »
Le commentateur de Motanabbi, El Ouahidi, cite à ce propos un vers d'un poète anonyme :
« Salut et bienvenue à l'hôte (la vieillesse) qui arrive ; — je recommande à Dieu l'ami (la jeunesse) qui s'en va. »
Yahva ben Zeyâd, l'oncle du premier Khalife abbaside, Abou'l 'Abbas es Sâffah, avait dit dans le même sens :
« Quand j'ai vu apparaître au sommet de ma tête la blancheur de ma vieillesse, je lui ai dit : Sois la bienvenue.
« Si j'avais pensé qu'en m'abstenant de la saluer, elle s'éloignerait, j'aurais désiré qu'elle s'éloignât. »
(*Hamasa*, t. I, p. 498-499.)

16. *Si j'avais prévu que je dusse si peu l'honorer, j'aurais dissimulé, à l'aide du* katam, *le secret* (de son arrivée) *qu'elle m'a montré.*

C'est-à-dire qu'en teignant en noir ses cheveux blancs, il eût du moins évité le blâme qui s'attache à une vieillesse

débauchée. Il y a encore ici un jeu de mots intraduisibles entre *Kalamto* (j'ai caché) et *Katam*, nom d'une plante tinctoriale, assimilée par quelques-uns au troène. Les Arabes citaient proverbialement, comme deux étrangetés un vieillard qui se rajeunit, un jeune homme qui se vieillit.

Ces trois vers ont une propriété toute particulière, s'il faut en croire El Bâdjouri qui donne sérieusement la recette suivante :

« Si quelqu'un est dominé par ses passions qui l'empêchent de se repentir et s'il est impuissant à lutter contre elles, il doit écrire ces vers le vendredi, après la fin de la prière, effacer l'encre en trempant le papier dans l'eau de rose et boire cette eau ; après quoi il restera assis, tourné dans la direction de la Mekke, jusqu'à ce qu'il fasse la prière de l'*asr* (quatre heures de l'après-midi) et celle du coucher du soleil, en louant Dieu et en répétant de temps à autre ces vers. »

L'effet sera, paraît-il, infaillible.

17. *Qui donc m'aidera à retirer de ses égarements mon âme opiniâtre, comme on retient par la bride un cheval fougueux ?*

Un commentateur cite à ce sujet un hadith du Prophète : « La guerre sainte la plus méritoire est celle qu'on fait à ses passions. » Lorsque les compagnons de Mohammed revenaient d'une expédition, ils disaient : « Nous venons de la guerre sainte secondaire vers la guerre sainte supérieure. »

18. *Ne cherche pas à briser sa concupiscence par les péchés, car l'aliment ne fait qu'augmenter l'appétit insatiable.*

C'est-à-dire : Ne crois pas qu'en lui accordant des satisfactions partielles, tu pourras te rendre maître de ta passion ; au contraire, elle ne fera que s'accroître.

> 19. *L'âme ressemble à un enfant : si tu le négliges, il grandit suspendu au sein maternel ; mais si tu le sèvres, il se passe de lait.*

C'est la pensée exprimée dans un vers d'Abou Dolaf :
« L'âme est avide, si tu la laisses aller à son avidité ; si tu la réduis à peu de chose, elle s'en contente.
Le mot *nefs* se traduit tantôt par sensualité, tantôt par âme : il signifie en général dans ce poème l'âme en proie aux désirs sensuels.

> 20. *Écarte de ton âme sa passion et garde-toi qu'elle la domine ; en effet, lorsqu'elle est la maîtresse, elle tue d'un coup, ou du moins elle déshonore.*

On trouve la même pensée dans un vers du khalife omayade Hichâm ben 'Abd el Melik, cité par Ibn 'Achour (p. 38) : « Si tu ne résistes pas aux passions, elles te pousseront à des choses où ta réputation aura à souffrir. »

> 21. *Veille sur elle, car dans sa conduite elle ressemble à une brebis : si elle trouve un pâturage qui lui plaît, ne l'abandonne pas.*

Jeu de mots sur *saimah*, brebis, et *tosimi,* abandonne, dérivés tous deux de la même racine (*sou m*). Sur de semblables jeux de mots appelés *tadinis kliatt* jeu d'écriture, cf. une note de M. Barbier de Meynard, *Tableau littéraire du Khorassan*, p. 55, note 9, et les auteurs cités.

22. *Que de fois elle a trouvé agréables des délices meurtrières pour l'homme, ignorant que la meilleure nourriture peut être empoisonnée !*

23. *Crains les pièges de la faim et de la satiété : souvent la misère est plus dangereuse que la réplétion.*

Celui qui vit dans l'abondance, explique le commentaire n'est guère exposé qu'à oublier Dieu ; celui qui manque de tout est tenté de le maudire et de le blasphémer. On trouve l'application de cette maxime dans des vers d'un poète de Bokhâra, Abou'l Hasan Mohammed ben Ahmed El Ifriqi el Motayam :

« Ma femme me reprochait de ne plus prier ; je lui ai dit : Dérobe-toi à ma vue, je te répudie.
« Non certes, je ne prierai pas Dieu tant que je serai pauvre…
« Mais moi, pourquoi prierai-je ? Suis-je puissant ? Ai-je un palais, des chevaux, de riches vêtements et des ceintures d'or ?
« Ai-je des serviteurs beaux comme la pleine lune, des esclaves belles et nobles ?
« Prier, quand je ne possède pas un seul pouce de terre, ce serait pure hypocrisie.
« . Que Dieu me tire de ma misère et je le prierai tant que l'éclair brillera dans la nue.
« Mais, de la part d'un homme pauvre, les prières ne sont que de vaines paroles dépourvues de sincérité. »
(El Tha'alebi : *Yatimat eddahr*, t. IV, p. 81-82 ; Barbier de Meynard, *Tableau littéraire du Khorassan*, p. 109-111.)

Ce vers d'El Bousiri et le suivant, récités à l'aube, ont, paraît-il, la vertu de ramener le calme dans les cœurs troublés.

24. *Laisse couler les larmes de l'œil saturé de fautes ; attache-toi à l'asile du repentir.*

25. *Résiste à la passion et à Satan ; lutte contre eux, et quand même ils te donneraient des conseils sages* (en apparence)*, sois défiant.*

Timeo Danaos et dona ferentes.
(Virgile).

Deux vers cités par Ibn 'Achour développent la pensée renfermée dans le premier hémistiche :
« Si la sensualité t'invite quelque jour au plaisir et que tu aies le moyen de lui résister,
« Résiste à son charme, tant que tu pourras, car il est ton ennemi et la résistance est ton amie. »

26. *Ne cède à aucun d'eux, soit adversaire, soit arbitre, car tu connais la ruse de l'adversaire et de l'arbitre.*

Une tradition attribue au Prophète une maxime dont s'est inspiré El Bousiri : « Ton pire ennemi est ton âme qui vit entre tes flancs. »

27. *Je demande pardon à Dieu de parler sans agir ; c'est comme si je rattachais une généalogie à un homme sans enfants.*

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
(Racine)

Un poète cité par El Bâdjouri disait : « Celui qui a la connaissance de la vérité et qui ne la pratique pas, sera puni avant les adorateurs des idoles. »
D'après quelques commentateurs, ce vers ferait allusion aux Chrétiens et aux Juifs, à qui leurs livres sacrés auraient annoncé la mission de Mohammed, mais qui auraient altéré sciemment les passages où il est question du Prophète.

> 28. *Je t'ai recommandé la vertu, et moi-même je n'obéis pas à mes recommandations ; je ne suis pas vertueux. A quoi bon te dire : Pratique le bien ?*

Abou'l Asouad ed Douali a dit dans le même sens :
« O toi qui instruis les autres, n'y a-il personne pour t'instruire toi-même ?
« Tu prescris le remède convenable au malade et à l'infirme et toi-même tu es malade !
« Commence par ton âme, tire-la de son égarement ; quand tu y seras parvenu, alors tu seras un (bon) médecin. »
C'est la même pensée que nous trouvons exprimée dans un vers d'une satire de Marie-Joseph Chénier :

Donneurs de bons avis, gardez-les donc pour vous !

> 29. *Je n'ai pas préparé avant la mort une provision de bonnes œuvres surérogatoires ; je n'ai fait de prières ni pratiqué de jeûnes que ce qui était strictement obligatoire.*

« Les pratiques religieuses des Musulmans se divisent en deux classes : les devoirs obligatoires (*fardh*) et les actes surérogatoires (*ouâdjib*). Les premiers, comprennent les cinq prières, le jeûne du Ramadhân, les ablutions, l'aumône légale et le pèlerinage à La Mekke. Les seconds sont les prières, les jeûnes et autres bonnes œuvres supplémentaires. Le Qorân dit : « Amassez-vous un viatique (pour l'autre monde), or le meilleur est la crainte de Dieu. » On reconnaît ici l'imitation du verset de saint Luc « Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis » (XII, 33).

Dans une des pièces qui datent de l'époque de sa conversion, Lebid disait :

« Ainsi que les bonnes actions qu'il a préparées pour lui servir de témoins et mériter le pardon de celui qui est clairvoyant » (*Diwân*, III, 7).

Il disait déjà, dans une pièce datée de l'époque païenne :

« L'homme a-t-il autre chose que ce qu'il s'est bâti pendant sa vie, alors qu'on jette des pierres sur sa fosse » (*Diwân* XL, 60).

De même, le poète et théologien espagnol, Abou 'Abdallah Mohammed El Khachni, dans une pièce de vers composée à son retour de l'Iraq :

« Mon frère, le monde est un lieu de séparation, une demeure d'erreur qui nous avertit de nous quitter.

« Mon frère, fais tes provisions avant d'habiter la tombe et de croiser tes jambes pour jusqu'à la résurrection. »

(Edh Dhabbi, *Baghyrat el moltamis*, p. 92.)

Un poète anonyme, cité dans les *Mille et une Nuits* (éd. du Qaire, t. I, p. 187) a exprimé la même idée.

« Si tu n'es pas muni d'une provision de crainte de Dieu et qu'après la mort tu rencontres quelqu'un qui en ait amassé,

« Tu te repentiras de n'avoir pas été comme lui et de n'avoir pas fait comme lui tes préparatifs. »
Cette maxime est d'ailleurs antérieure au christianisme ; elle forme, chez les Bouddhistes, la morale d'une légende dans un livre qui a pour base l'histoire du Bouddha Sakya-Mouni transformé depuis en saint Joasaf chez les Chrétiens.
« On raconte que les habitants d'une ville amenaient un étranger ignorant de leurs usages et le prenaient pour roi, lui confiant l'administration de leurs affaires pour un an, tandis que, dans son ignorance, il s'imaginait que cette autorité durerait toujours. Mais c'était leur coutume de ne laisser leurs rois au pouvoir que pendant une année, puis ils le détrônaient, alors que celui qui régnait sur eux se figurait, dans l'ignorance de leurs usages, que sa royauté se prolongerait infiniment. Au bout d'une année, pendant qu'il menait la plus agréable vie, ils l'expulsaient du milieu d'eux et de leur ville, nu et dépouillé de tout. Il tombait dans le malheur, la détresse et la misère, car il n'avait pas cru qu'on le priverait jamais de la royauté et que celle-ci tournerait à son désavantage et ne lui causerait que de la tristesse et du chagrin. Il arriva que les gens de cette ville en procédant de la sorte, prirent un homme habile, doué d'intelligence et de sagesse, connaissant les choses d'ici bas, et l'établirent roi. Se voyant étranger au milieu d'eux, il n'en prit aucun pour ami, mais il chercha parmi eux un homme au courant de leurs usages pour lui faire connaître les affaires de la ville et de ses habitants. Il continua jusqu'à ce qu'il eut trouvé quelqu'un qu'il interrogea, qui lui révéla le secret de ce peuple, le mit sur ses gardes et lui conseilla d'examiner les trésors qui étaient à sa disposition et d'en mettre en sûreté ce qu'il pourrait, à l'endroit vers lequel on l'expulserait ; alors il se trouverait dans l'abondance, grâce à ses prévisions. Le roi suivit ce conseil

et échappa par là à la pénible situation où il aurait été. »
(*Kitâb Bilauhar oua Boud'asf*, éd. de Bombay, p. 51-52).

La parabole est assez claire pour se passer de commentaires. Une version arabe abrégée a été publiée par Homiriel (*Die aelteste arabische Barlaam — Version*, p. 38) et traduite par Rehatsek (*Book of King's Son*, p. 137-138) ; un autre texte arabe par M. Zotenber (*Notice sur le livre de Barlaam,* p. 90-91) qui a donné également le texte grec correspondant (*ibid*., p. 117). Un remaniement arabe par Ibn 'Arabchah, dans le *Fakihat el Kholafa* a été traduit par Cardonne (*Mélanges de littérature orientale*, t. I, p. 68). Le texte hébreu se trouve dans le *Sefer ben Hammelek,* éd. de Varsovie, p. 58). Il a été traduit par Weisslowitz (*Prinz und Derwisch,* p. 89). Il a été traité de nouveau par un Juif du nom de Bahya ben Joseph, dans un traité de morale écrit en arabe ; ce passage a été publié par M. Zotenberg (op. *laud*., p. 90-91). D. Juan Manuel l'inséra dans son recueil intitulé *Le comte Lucanor* (éd. Gayangos Ex. XLIX, p. 420) et traduit par Puybusque (Ex. XLIX). Ce conte a été modifié au moyen âge dans la compilation *Des Gesta Romanorum* (éd. Oesterley, n° 74, p. 389-391 et notes p. 723-724). On peut en rapprocher la maxime attribuée à 'Ali :

« L'homme, après la mort, n'a d'autre demeure à habiter que celle qu'il s'est construite avant la mort. »

Le rapprochement curieux, fait par M. Cassel, de ce récit avec les paroles d'un roi d'Adiabène, Monobaz, rapportées par le Talmud, est aussi à signaler (*Aus Literatur und Symbolik*, p. 177).

30. *J'ai péché en ne suivant pas l'exemple de celui qui passait les nuits à prier, à tel point que ses pieds enflés le faisaient souffrir.*

On appelle *Sonnah*, dans la langue théologique, les bonnes œuvres qui méritent une récompense à celui qui les pratique, sans que celui qui s'en abstient soit passible d'un châtiment (Cf. Reland, *De religione Mohammedica*, p. 69).
L'auteur fait allusion à la légende suivante : Mohammed récitait chaque nuit le Qorân, debout, pendant six ou sept heures, au point que ses pieds enflés le faisaient souffrir. Dieu lui envoya par Gabriel cette révélation : « Nous ne t'avons pas révélé le Qorân pour être une cause de souffrance pour toi, mais bien un avertissement pour celui qui craint Dieu » (Sourate XX, I-2).
Une tradition, attribuée à Aïchah, rapporte que le Prophète resta une nuit si longtemps a prier debout que ses pieds enflèrent.
— Que fais-tu là ? lui demanda-t-elle ; ne sais-tu pas que tes péchés passés et futurs te sont pardonnés ?
— Ne suis-je pas un serviteur reconnaissant ? répliqua-t-il.
C'est ainsi que, d'après Hégésippe cité par S. Jérôme, Jacques, frère de Jésus-Christ, priait si longtemps que ses genoux étaient durcis comme ceux d'un chameau (*De viris illustribus*, ch. II) ; la même légende existe dans l'histoire apostolique du Pseudo Abdias, I. VI, ch. V (Migne, *Dictionnaire des apocryphes*, t. II, col 479 et note 327).

> 31. *Epuisé par la faim, il serra sa ceinture et replia sur des pierres ses flancs à la peau délicate.*

D'après El Bokhâri (t. III, p. 21), cet événement arriva dans le mois de chaouâl de la quatrième année de l'hégire (mars-avril 626 ap. J.-C.), quelque temps avant la bataille du Fossé, pendant que l'on creusait cette ligne de défense. Depuis trois jours, Mohammed et ses compagnons n'avaient pris aucune nourriture.

A cette aventure se rattache un récit qui n'est qu'une imitation évidente du miracle de la multiplication des pains, tel qu'il est raconté dans Marc (ch. VI, vers. 38-44). Djâber ben Abd Allah, voyant souffrir le Prophète, alla trouver sa femme et lui dit de préparer un peu de pâte d'orge et de faire rôtir une chèvre. Puis il vint chercher Mohammed, lui annonçant qu'il avait de la nourriture pour deux ou trois personnes. Mais le Prophète, au grand effroi de Djâber, invita tous les Ansârs et tous les Mohâdjeriens, et, arrivé à la demeure du traditionniste, il se mit à casser le pain d'orge et à en distribuer à chacun des morceaux trempés dans la sauce, si bien que tous furent rassasiés et que même il en resta. Il y avait là plus de mille personnes (Ibn 'Achour, p. 50-51).

> 32. *Lorsque les hautes montagnes s'offrirent à lui* (changées) *en or pour le tenter, quelle grandeur d'âme il montra !*

Suivant une tradition rapportée par El Tirmidzi, Dieu, pour éprouver son Prophète, lui aurait offert de changer en or la montagne d'El Batha près de La Mekke ; mais il répondit : « Non, ô mon Dieu ! tantôt j'ai faim et tantôt je suis rassasié ; dans ce cas, je remercie mon Seigneur ; quand j'ai faim, je m'adresse à lui. »

D'après une autre légende, citée par El Bâdjouri et Ibn 'Achour Djebraïl (Gabriel) serait venu dire à Mohammed : « Dieu te salue et te propose ceci :

— Veux-tu que ces montagnes deviennent d'or et d'argent et t'accompagnent partout où tu seras ? »

Le Prophète baissa la tête un instant et répondit :

— Djebraïl, le monde est la demeure de celui qui n'en a pas, la forteresse de quiconque n'en a pas ; l'homme sans intelligence amasse seul de pareilles richesses. »
L'ange répliqua :
— Mohammed, que Dieu t'affermisse dans cette ferme parole ! »
On reconnaît ici une imitation de la tentation du Christ : Gabriel remplace Satan.

> 33. *La détresse où il était ne faisait qu'affermir son détachement des biens de ce monde : la nécessité ne peut rien contre l'énergie.*

Le Prophète disait souvent : La nécessité est ma gloire. 'Aïchah rapporte que fréquemment les femmes de Mohammed passaient un mois sans allumer de feu, vivant de dattes et d'eau.

> 34. *Comment pourrait-elle attirer vers ce monde celui sans lequel ce même monde ne serait pas sorti du néant ?*

Une tradition cite cette parole de Dieu à Mohammed : « Sans toi je n'aurais pas créé les sphères célestes. »
El Bâdjouri rapporte, d'après El Baihaqi, qu'Adam pria Dieu de lui pardonner en considération de Mohammed dont il avait vu le nom dans la formule écrite sur les méritants du trône divin : Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est le prophète de Dieu. Le Seigneur lui dit : Je te pardonne : sans lui je ne t'aurais pas créé.
El Bâdjouri continue son raisonnement de cette manière : L'existence d'Adam n'a d'autre motif que celle du Prophète : or Adam est le père du genre humain pour lequel

Dieu a créé la terre, les plantes, les animaux, le soleil, la lune, etc., il s'ensuit que, sans le Prophète, toutes ces choses n'eussent point existé.

> 35. *Mohammed est le seigneur des deux mondes, des deux races* (hommes et génies) *et des deux nations, les Arabes et les étrangers.*

Suivant une tradition, le Prophète aurait dit :
— Je suis le seigneur des fils d'Adam.
D'après une autre, il aurait dit :
— Je suis le premier des Arabes, Sohaïb le premier des Grecs, Selmân le premier des Persans, Belâl le premier des Abyssins.
Ce dernier était un esclave éthiopien qui embrassa de bonne heure l'islamisme ; il fut le premier mueddin. Aujourd'hui encore, c'est le patron des nègres d'Algérie qui célèbrent sa fête. Quant à Selmân, d'après son propre récit, reproduit par Ibn Ishaq *(Sirat er Resoul*, t.□I p.□04 et suiv.), il était le fils d'un Dihqân de la province d'Ispahân qui abjura la religion du feu pour se faire chrétien. Il pratiqua le christianisme jusqu'au moment où il eut connaissance de la mission de Mohammed ; alors il se rendit en Arabie où il fut vendu comme esclave et ne recouvra sa liberté qu'après les batailles de Bedr et d'Ohod. Ayant adopté l'islam, il donna à Mohammed, à la journée d'El Khandaq (le Fossé), le conseil de creuser un fossé pour protéger ses troupes ; c'est alors qu'arriva le miracle des étincelles.

> 36. *C'est lui, notre Prophète, qui ordonne et qui défend ; nul n'est plus véridique que lui, dans ses négations et ses affirmations.*

On attribue à Mohammed, pour qui, d'ailleurs, la poésie fut toujours lettre close, le vers suivant :
« Je suis le Prophète et point un menteur : je suis le (petit) fils de 'Abd el Mottalib. »

37. *C'est lui l'ami* (de Dieu) *en l'intercession de qui l'on peut espérer contre toutes les terreurs subites.*

Le Prophète disait : « Je suis le premier des intercesseurs et le premier de ceux dont l'intercession est agréée, et je n'en tire pas vanité ».
Cette tradition est plus développée dans la *Chifa* du qadhi 'Iyâdh : Des compagnons du Prophète étaient assis à l'attendre : Mohammed sortit, s'approcha d'eux, les entendit causer et écouta leur conversation.
L'un d'eux disait :
— Il est étonnant que Dieu ait choisi parmi son peuple Ibrahim pour ami.
— Ce n'est pas plus étonnant que l'entretien de Dieu avec Mousa pour interlocuteur, dit un autre.
Un troisième reprit :
— Et 'Isa (Jésus), le verbe et le souffle de Dieu ?
— Et Adam, que Dieu a choisi ?
Alors le Prophète vint à eux et leur dit :
— J'ai entendu votre conversation et votre étonnement de ce que Dieu a choisi Ibrahim pour ami, et c'est ainsi ; Moïse est le confident de Dieu, et c'est ainsi ; 'Isa le souffle de Dieu, et c'est ainsi. Quant à moi suis l'ami de Dieu et je n'en tire pas vanité ; c'est moi qui, au jour de la résurrection, porterai l'étendard de la louange divine, et je ne m'en enorgueillis pas C'est moi le premier intercesseur et le premier excusé, et je n'en suis pas plus vain ; c'est moi

qui le premier frapperai à la porte du Paradis : Dieu m'ouvrira et me fera entrer avec les croyants pauvres, et je n'en ai pas d'orgueil. Je suis le plus honoré parmi les anciennes et les dernières générations et je n'en tire pas vanité.

> 38. *Il a appelé les hommes vers Dieu, et ceux qui s'attachent à lui sont attachés par un câble qu'on ne rompt pas.*

La même idée est exprimée dans le *Qorân* (*Sour*. II, v. 257) : « . Celui qui croira en Dieu aura saisi une anse solide et qui ne pourra être brisée. »

> 39. *Il a surpassé les Prophètes par ses qualités physiques et morales, et ils ne l'approchent pas en science ni en magnanimité.*

D'après Abou'l Féda (*Vie de Mohammed*, p. 114) et Ibn Hichâm *(Sirat er Resoul*, I, 198), le Prophète était de taille moyenne, il avait la tête grosse, le visage assez rempli, blanc et rose, les yeux noirs, les cheveux assez lisses et teints d'ordinaire avec du *Katam* et du henné ; ses mains et ses pieds étaient rudes ; sa charpente vigoureuse, sa démarche légère : il avait entre les épaules le sceau de la Prophétie, c'est-à-dire une excroissance de la grosseur d'un œuf.
Un dicton populaire en Algérie témoigne ainsi de la supériorité de Mohammed sur les autres Prophètes qui l'ont précédé :

Notre Seigneur Ibrahim est l'ami de Dieu ;
Notre Seigneur, Mousa est l'interlocuteur de Dieu ;
Notre Seigneur 'Isa est le souffle de Dieu ;
Notre Seigneur Mohammed est l'apôtre de Dieu.

40. *Tous demandent à l'envoyé de Dieu de puiser à l'océan* (de sa science) *ou de boire à la pluie continue* (de ses bienfaits).

41. *Ils se tiennent près de lui à leur rang comme les poules* (diacritiques du livre) *de la science et les voyelles* (du livre) *de la sagesse.*

Comparaison tirée de l'aspect de l'écriture arabe où les points diacritiques servant à distinguer plusieurs lettres et les signes servant de voyelles se placent au-dessus ou au-dessous de la ligne. Le poète veut dire que les autres prophètes jouent, vis-à-vis de Mohammed, un rôle secondaire comme celui des points et des voyelles par rapport au corps de l'écriture.

42. *C'est lui, dont l'intérieur et l'extérieur ayant été rendus parfaits, fut ensuite choisi pour ami par le Créateur des hommes.*

Ce vers est encore à rapprocher du passage de Marc (I, 21) au moment du baptême de Jésus : « Et vox facta est de cœlis : Tu es Filius meus dilectus, in te complacui. »

43. *Personne n'a de vertus pareilles aux siennes ; il possède sans partage l'essence de la beauté.*

44. *A l'exception des prétentions émises par les Chrétiens au sujet de leur prophète, accorde et décerne à Mohammed toutes les louanges que tu voudras.*

On a vu que Mohammed s'est efforcé, dans bien des circonstances, d'imiter le fondateur du christianisme : toutefois, il ne pouvait se dire, comme lui, fils de Dieu ; aussi rejette-t-il la fausseté de cette prétention, non sur Jésus qui fut, d'après lui, un prophète orthodoxe, mais sur ses partisans. Aussi, dit-il dans le Qorân (*Sour*. III, 179). « Convient-il que l'homme à qui Dieu a donné le Livre (L'Évangile) et la sagesse, dise aux hommes : Soyez mes adorateurs en même temps que ceux de Dieu ? »

Et dans un autre passage *(Sour*. V, 116-117) : Dieu dit alors à Jésus : As-tu jamais dit aux hommes :

— Prenez pour Dieux moi et ma mère à côté du Dieu unique ?

— Par ta gloire, non. Comment donc aurais-je pu dire ce qui n'est pas vrai ?... Je ne leur ai dit que ce que tu m'as ordonné de leur dire : Adorez Dieu, mon Seigneur et le vôtre. »

Sur l'idée que les Musulmans se font de Jésus comme Messie, on peut consulter Gerock, *Versuch*, p. 80-89.

45. *Accorde à sa personne toute la noblesse possible ; reconnais à sa puissance toute la grandeur qu'il te plaira*,

46. *Car il n'y a pas de bornes aux mérites du Prophète, et celui qui parle de lui ne peut s'expliquer clairement*.

Tant Mohammed est au-dessus de toute description.

47. *Si ses miracles, par leur grandeur, étaient en rapport avec son haut rang l'invocation de son nom rendrait la vie aux os desséchés*.

Une tradition rapporte qu'un jour un homme alla trouver le Prophète et lui dit :

— Ma fille est tombée dans une rivière.

Mohammed partit avec lui et appela :

— Une telle, réponds-moi avec la permission de Dieu très haut.

— Me voici, dit la jeune fille.

— Tes parents se sont confiés à Dieu, et, si tu veux, tu reviendras avec eux.

— Non, répondit-elle, j'ai trouvé que Dieu vaut mieux.

> 48. *Par affection pour nous, il nous a épargné les choses auxquelles l'intelligence ne peut atteindre ; nous ne sommes ni dans le doute ni dans l'erreur.*

On trouve dans les hadith les paroles suivantes du Prophète : « Parlez aux hommes dans la mesure de leurs intelligences. — Ne dites pas aux hommes des choses que leurs intelligences ne peuvent pas comprendre. — Voulez-vous que Dieu et son envoyé soient traités de menteurs ? » Allusion aux mystères que les Chrétiens doivent accepter sans les comprendre. C'est la réfutation du « Credo quia absurdum » de Tertullien, argument repris d'une façon si singulière par le vieux Copte discutant avec Ahmed ben Touloum. « La preuve de la vérité du christianisme, dit-il, je la trouve dans ses erreurs et ses contradictions qui répugnent à la raison et révoltent l'esprit, tant elles sont inadmissibles et confuses » (Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. II, ch. XXXI, p. 386 et suiv.). On sait que Boccace a fait d'un raisonnement semblable le motif de la conversion du Juif Abraham, dans le second conte de la première journée de son *Décaméron*.

Sur les versions de ce conte, on peut consulter Dunlop-Liebrecht, *Geschichte der Prosa-dichtungen,* p. 20 et note 290 ; Landau, *Die Quellen des Dekameron*, p. 88.

> 49. *Les hommes sont impuissants à comprendre son sens intime : près de lui et loin de lui, on ne voit que des gens incapables de s'exprimer.*

D'après un commentateur, les gens rapprochés du Prophète sont les adeptes des doctrines mystiques opposés aux éloignés, ou profanes et gens du siècle.

> 50. *C'est comme le soleil qui, de loin, semble petit aux yeux, et aveugle ceux qui sont près de lui.*

Cette idée est déjà exprimée dans deux vers du *Diwân* d'Abou'l 'Ala el Ma'arri (*Diwân*, p. 11) :
« Ils t'ont regardé avec les yeux (du corps) et l'opinion les a trompés pour ne t'avoir point regardé avec (les yeux de) la pensée, meilleure source d'information.
« Quand on voit une étoile on la voit petite ; la faute, dans cette appréciation, est à l'œil, non à l'étoile. »
L'édition de Bombay ajoute seule les deux vers suivants :

> 50bis *Les intelligences des hommes sont éblouies devant son essence et l'interprétation qu'ils en donnent ressemble à celle des songes.*

> 50ter *Je n'ai jamais rien vu d'intelligible loin ou près de sa réalité.*

51. *Comment ici-bas arriverait-il à sa connaissance réelle un peuple endormi, à qui ses rêves suffisent□*

Allusion à un hadith□ Les hommes sont endormis, ils ne s'éveillent que quand ils meurent. — On l'explique aussi dans le sens mystique□ Il y a des gens qui n'arriveront pas à la connaissance de la Vérité Éternelle, parce que, dans ce monde, leur âme sensuelle forme entre eux et la Vérité, un voile pareil à celui que le sommeil déploie entre le dormeur et le monde de la réalité.

S'appuyant sur l'autorité d'Ech Chaféi, un commentateur nous avertit à ce propos qu'il y a quatre manières de dormir□ sur le dos, c'est celle des prophètes□ sur le côté droit, celle des théologiens et des gens pieux□ sur le côté gauche, celle des monarques□ sur le visage, celle des démons.

52. *La somme de notions se borne à ceci□ Mohammed était un homme, la meilleure des créatures de Dieu.*

53. *Tous les miracles qu'ont faits les prophètes vénérables viennent uniquement de ce qu'il les éclairait de sa lumière.*

Cette pensée a été développée dans les vers suivants d'un anonyme cité par Ibn Achour (p.□5)□

«□Tous les miracles attribués aux prophètes qui l'ont précédé ont été surpassés par un plus merveilleux.

«□Le bâton changé en serpent (par Moïse) n'est pas plus surprenant que la plainte du chameau ou la marche des arbres.

« Faire jaillir (comme Moïse) une source d'eau d'un rocher, n'est pas plus extraordinaire que l'eau qui coulait de sa main. »

On peut en rapprocher le tableau tracé par le Persan Djâmi, au commencement de son poème sur Yousof et Zouleikha, de la supériorité de Mohammed sur les autres prophètes (cf. Rosenzweig, *Joseph und Suleicha*, p. 2).

Un hadith attribué à Mohammed lui fait dire : « La première chose que Dieu a créée a été ma lumière. »

> 54. *C'est le soleil de l'excellence : eux n'en sont que les étoiles, dont la lueur apparaît aux hommes que dans les ténèbres.*

C'est-à-dire que les autres prophètes s'effacent devant lui comme les étoiles devant le soleil.

Ce vers paraît imité d'un passage de Nâbighah Dzobyâni (III, 9-10) adressé au roi de Hirah, En No'mân :

« Ne vois-tu pas que Dieu t'a donné un degré de puissance tel que tu aperçois, au-dessous de toi, les rois s'agiter vainement ?

« Car tu es le soleil et les rois sont les étoiles ; quand il se lève, aucune étoile ne se montre plus. »

Un prédécesseur d'En No'mân, 'Amr ben Hind, avait été loué dans les mêmes termes :

« C'est le soleil qui assiste au jour du bonheur et qui l'emporte sur toute lumière ; les rois ne sont que les étoiles ».

Quelques copies ajoutent le vers suivant :

> 54bis *Quand il apparut dans l'existence sa direction s'étendit à tous les mondes et il ressuscita toutes les nations.*

55. *Qu'elle est admirable la personne du Prophète, ornée de qualités morales et joignant la gaîté à la beauté !*

Jeu de mots intraduisible entre *Khalq* (personne) et *Kholoq* (qualités morales).
Les qualités du Prophète ont été décrites en détail par El Bokhâri *Sahih*, t. II, p. 173-175.

56. *On eût dit une fleur pour la délicatesse, la pleine lune pour l'éclat, la mer pour a générosité, le temps pour la grandeur des projets.*

57. *Seul, il semble, au milieu de sa gloire, lorsqu'on l'approche, entouré d'une armée et d'un cortège.*

Le qâdhi 'Iyâdh, dans sa *Chifa*, rapporte, d'après Mos'ab ben'Abd Allah, que, lorsque l'imâm Mâlek mentionnait le Prophète, sa couleur changeait et il se courbait tellement que ses auditeurs en étaient péniblement impressionnés. Un jour, on le questionna à ce sujet et il répondit : Si vous voyiez ce que je vois, vous ne me feriez pas un grief de ce que vous voyez en moi.

58. *On croit voir une perle* (ses dents) *dans une coquille faite des deux mines de son éloquence et de son sourire* (ses lèvres).

Suivant une tradition, lorsque le Prophète souriait, il montrait des dents brillantes comme l'éclair.

59. *Il n'y a pas de parfum qui vaille la poussière qui couvre ses membres : heureux celui qui en respire l'odeur et l'embrasse !*

Cette faculté du Prophète d'embaumer tout ce qui approchait son corps a donné lieu au récit suivant. D'après le *Maouâhib el Ladounya*, la femme de 'Otbah ben Farqad es Selmi disait : Nous étions chez 'Otbah quatre femmes, chacune préoccupée d'être plus parfumée que ses compagnes. Notre mari ne se servait pas de parfums, mais frottait simplement sa barbe avec de la graisse et pourtant il répandait une meilleure odeur qu'aucune de nous. Quand il allait trouver les gens, ceux-ci disaient : « Nous n'avons jamais rien senti de plus parfumé que 'Otbah. » — Un jour je lui demandai : « Nous nous donnons beaucoup de mal pour être parfumées, et cependant tu l'es plus que nous ; d'où cela vient-il ? » — Il me répondit : « J'avais été atteint de la gale au temps de Mohammed et je m'en plaignis à lui. Il me fit dépouiller et asseoir devant lui, puis il cracha dans sa main et me frotta le dos et le ventre. Dès lors ce parfum s'attacha à moi (Ibn 'Achour, p. 77).
On peut comparer à cette légende la maxime orientale :
« Peu de chose est le parfum du *sandal* et du *tagara*. Le plus délicieux parfum est celui qu'exhalent les hommes de bien ; il embaume jusqu'aux Dieux » (*Dhammapada,* ch. IV, v. 56).
D'après El Azhari, Dieu a interdit à la terre de détruire les corps des Prophètes. La poussière ne fait que les recouvrir et prend leur parfum de sainteté.
Ce dernier phénomène est expliqué de la manière suivante par El Bâdjouri. S'appuyant sur le hadith suivant : « Le tombeau est la première des stations de l'autre vie, soit (pour le juste) une des portes du Paradis, soit (pour le mé-

chant) une des fosses de l'enfer », il établit que le tombeau d'un Prophète ne peut être que l'un des premiers. Il est naturel, en conséquence, qu'il répande un parfum délicieux.

> 60. *L'excellence de sa nature est prouvée par les circonstances de sa naissance ; Quel magnifique commencement ! Quelle magnifique fin !*

La naissance des fondateurs de religion fut toujours, au dire de leurs sectateurs, accompagnée de prodiges qui devaient les annoncer au monde. Ainsi pour le Bouddha (Bodhisattva) Sakya-Mouni. « Dans le monde, la terre éprouva un grand ébranlement très effrayant et faisant frissonner les pores. Les instruments de musique des hommes et des Dieux, sans être touchés, se firent entendre d'eux-mêmes. Au même instant, dans les trois mille grands milliers de régions du monde, tous les divers arbres de la saison se couvrirent d'une profusion de fleurs et de fruits purs. Du haut des cieux se fit entendre le bruit des nuages. Puis, du ciel dégagé des nuages, se mirent à tomber doucement en pluie légère, avec la couleur du pays des Dieux, des fleurs, des vêtements, des parures et des poudres odorantes mêlées ensemble. Des brises caressantes et parfumées des odeurs les plus suaves se mirent à souffler.... Aussitôt la naissance du Boddhisatva, tous les êtres furent remplis de bien-être et de la plus grande joie. La passion, la haine, l'ignorance, l'orgueil, la tristesse, l'abattement, la crainte, le désir, l'envie, la jalousie furent tous éloignés, et les actes qui ne viennent pas de la vertu furent abandonnés. » *Rgya tch'er rolpa*, trad. Foucaux, ch. VII, p. 90-91.
La version sanscrite donne les mêmes détails que la version tibétaine : *Lalita-Vistara*, trad. Foucaux, Ire partie, p. 51-52.

On les trouve dans la version chinoise : *The Fo-sho-hing tsan-king* trad. Beal, Oxford, 1883, in-8°, str. 21-35, p. 4-6. Une tradition d’Asie-Mineure rapporte qu’au moment où Apollonios de Tyane vint au monde, la foudre tomba sur terre, puis, remontant aussitôt, s’évanouit dans les airs (Philostrate, *Vie d’Apollonios de Tyane*, liv. I, ch. V). De même les anges annoncent la venue du Christ (Luc II, 13-15).
En mentionnant les merveilles qui accompagnèrent la conception du Prophète, Abou No’aim raconte que les animaux parlèrent cette nuit-là. — On sait que chez les chrétiens, une tradition semblable prétend que, pendant la nuit de Noël, à l’heure de minuit, les animaux domestiques possèdent le don de la parole. Chez les païens, au contraire, c’était considéré comme de funeste augure : on se rappelle, en effet, les vers de Virgile citant parmi les présages funestes qui annoncèrent la mort de César :

.... Pecudesque locutæ
Infandum…..

Mohammed naquit le 12 de Rabi’el aouel 573 de J.-C. L’auteur du *Chifa es Sodour* rapporte que lorsque Dieu voulut créer le Prophète, il ordonna à Djebraïl de lui apporter de l’argile qui formait le centre et l’éclat de la terre. L’envoyé descendit au milieu des anges du Paradis et prit la poignée de terre qui devait servir à former Mohammed, sur l’emplacement de son tombeau. Puis il la mélangea avec l’eau du Tesnim, une des sources des fleuves du Paradis, elle devint comme une perle très blanche qui lançait des rayons. Alors les anges la promenèrent autour du Trône et du Siège de Dieu, dans les cieux et sur la terre, sur les montagnes et dans les mers, et tous, ainsi que les autres

créatures, reconnurent notre Seigneur Mohammed, avant même de reconnaître Adam. Mohammed aurait donc existé antérieurement à tous les hommes.

La légende suivante montre un essai d'imitation du mystère de l'Incarnation, réduit aux proportions d'un miracle. D'après le *Maouâhib el Ladounya*, quand Dieu voulut créer Mohammed dans le sein de sa mère Amina, une nuit de vendredi de redjeb, il ordonna à Ridhouân, le gardien de l'Éden, d'ouvrir le Paradis, et une proclamation fut faite dans les cieux et sur la terre : « La lumière secrète et cachée qui doit former le Prophète a été fixée cette nuit dans le sein de sa mère où s'accomplit sa création et d'où il sortira vers les hommes, comme messager et prophète. »

> 61. *Ce jour où les Perses comprirent qu'ils étaient avertis de l'arrivée des malheurs et des châtiments.*

Jeu de mots entre *tafarrasa*, deviner, comprendre, et *El Faraso*, les Perses.

> 62. *Pendant la nuit, le pavillon de Kesra se fendit — c'est ainsi que la famille de Kesra devait être divisée.*

Les Arabes donnent à tous les princes Sassanides le nom général de Kesra (Khosrou, Chosroès). De même, ils appelaient Nedjâchi (Nëgouch), les rois d'Abyssinie ; Qaïsar (César), les empereurs de Constantinople ; Tobba', les rois du Yémen ; Khân et Khaqân, ceux des Turks ; Faghfour, ceux de la Chine ; Qaân, ceux des Moghols ; Raï (radja), ceux de l'Inde ; etc. Le Kesra cité ici est Khosrou Anou-

chirwân (Chosroès le généreux) qui régna de 531 à 578 après J.-C.

Le palais mentionné dans ce vers est appelé Tak-Kesra et s'élevait à Ctésiphon (El Madaïn des Arabes). Il en existe encore des restes considérables, entre autres la façade, comparée par un voyageur à la Porte-Noire de Trêves. Elle a 284 pieds de long et est recouverte de marbre.

Le poète El Bohtori (*Divân*, t. I, p. 109) a ainsi dépeint ce monument :

« On dirait que l'Iouân (nom du pavillon) par sa merveilleuse construction est une masse qui se dresse sur le flanc d'une montagne,

« Où il semble, à cause de la désolation, que soir et matin se tient

« Quelqu'un qui se lamente sur la séparation d'amis bien chers, ou sur l'abandon d'une femme.

« Les nuits (le sort) ont bouleversé sa fortune ; Jupiter (la planète) y a passé la nuit, et c'est un astre défavorable.

« Il a montré de l'hostilité, et le palais a eu à souffrir de l'inimitié de la fortune. »

Une partie de ce palais était un témoignage de la justice de Chosroès. « Un ambassadeur, envoyé par l'empereur grec, visita l'Iouân et en admira la magnificence. Cependant, il remarqua une irrégularité dans la place qui était devant le palais et fit observer que cette place aurait dû avoir une forme carrée. On lui raconta ceci : Une vieille femme avait sa maison là où vous remarquez ce défaut ; le roi n'ayant pu, malgré ses instances et ses promesses, déterminer cette femme à vendre sa maison, n'a pas voulu employer la violence pour l'y contraindre, et telle est la cause de l'irrégularité qui vous a choqué. — Certes, s'écria le Grec, cette irrégularité est plus belle que la symétrie » (Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. II, ch. XXIV, p. 95). Ce récit se retrouve

plus ou moins modifié dans Ech Chirouâni, *Nefhat el Yemen*, p. 18, reproduit par Rosenmüller, *Institutiones*, p. 394-396 ; cf. aussi Ibn Nobata, *Serh el ’Oïoun*, p. 27, reproduit par Ibn ‘Achour, p. 86, et le *Mostat’ref* d’El Ibchihi, cité par Cheïkho, *Medjâni ‘l adab*, t. II, p. 180. Le même trait, avec une conclusion analogue, est attribué à El Mo’tasim, roi d’Alméra, au XI[e] siècle de notre ère. (El Maqqari, *Nefh et tib*, éd. du Qaire, 4 v. in-4°, 1304 hég. t. II p. 226-227 ; Dozy, *Recherches sur l’Espagne*, 3[e] éd. Leyde 1881, 2 v. in-12, t. I, p. 245-246. — Ces textes sont à ajouter à ceux qu’a réunis M. Ristelhuber, *Une fable de Florian*).

Le présage du déchirement de la dynastie sassanide s’accomplit ; Khosrou Parviz petit-fils de Khosrou Anouchirwân, fut assassiné par son fils Chirouyeh (Siroès des Grecs, Qabâd II des Arabes) qui mourut de la peste peu après ; son successeur, Ardchir III (Artaxerxès III) ne régna qu’un an et mourut encore enfant. Deux reines et un prince se succédèrent en trois ans au milieu des guerres civiles ; enfin, le dernier roi sassanide Yezdedgerd III, dont les troupes furent deux fois vaincues par les Arabes à Qadésiah et à Nehavend, fut assassiné dans le Sedjestân au moment où il allait chercher un asile en Chine.

63. *De regret, le feu éteignit sa flamme, et de chagrin, le fleuve oublia sa source.*

Il s’agit du feu sacré des Persans que les Guèbres adorent encore aujourd’hui et qui s’éteignit la nuit de la naissance du Prophète. Quelques commentateurs pensent que le fleuve dont il est question est le Tigre, d’autres que c’est l’Euphrate. Mas’oudi mentionne à la même époque de grandes inondations en Perse.

64. *Sâouah s'affligea de la perte de son lac, et l'homme altéré qui descendait s'y abreuver dut revenir avec dépit.*

Sâouah est une ville de Perse entre Rey (Rhagès) et Hamadân (Ecbatane) à égale distance de l'une et de l'autre. Suivant une tradition persane, elle aurait été bâtie par le roi fabuleux Tahoumourz. En l'an 617 de l'hégire elle fut détruite par les Moghols qui massacrèrent toute sa population et incendièrent sa bibliothèque, la plus vaste du monde. Dans les environs, on montrait le tombeau du Prophète Samuel que les traditions juives placent au contraire à Ramah (Yaqout, *Mo'djem*, t. III, p. 24; Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique de la Perse*, p. 298-299).
Le vers arabe renferme un jeu de mots entre *Sâa*, être affligé, et Sâouah.
Les mêmes prodiges ont été racontés par Abou'l Féda (*Vie de Mohammed*, p. 3). Dans la nuit de la naissance du Prophète, le palais de Kesra trembla; quatorze de ses tours s'écroulèrent, le feu sacré des Persans s'éteignit, ce qui n'était pas arrivé depuis mille ans, le lac de Sâouah se dessécha.

65. *On eût dit que, de chagrin, le feu avait* pris *l'humidité de l'eau, et l'eau, l'embrasement du feu.*

Ce vers amphigourique signifie que le feu semblait s'être éteint en versant des larmes de tristesse et l'eau consumée au feu de ses regrets.

66. *Les génies poussèrent des cris ; les lumières brillèrent et la vérité se manifesta par des signes et par des paroles.*

Le *Sirat er Resoul* (t. I, p. 102) mentionne un autre prodige, évidemment imité de la *Salutation angélique*. Aminah, la mère de Mohammed était enceinte de lui, lorsqu'un esprit lui apparut, lui annonça la destinée de son fils, le nom qu'il porterait et l'exhorta à le placer sous la protection du Dieu unique. Ce sont les mêmes idées et presque les mêmes termes que ceux qu'on rencontre dans l'évangile de Luc, lorsque l'ange dit à Joseph : « Pariet (Maria) autem filium, et vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum ficat populum suum a peccatis corum (I, 21), et dans la *Salutation angélique* (Luc, I, 30-33). Et ait angelus ei (Mariæ) : Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. Ecce concipies in utero, et paries filium et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus ; et regnabit in domo Jacob in aeternum, et regni ejus non erit finis. »
De même la mère d'Apollonios de Tyane vit, pendant sa grossesse, le dieu égyptien Protée lui annonçant qu'il naîtrait d'elle (Philostrate, *Vie d'Apollonios*, liv. I, ch. IV). Mayâ-Dévî, mère du Bouddha Sakyamouni est avertie par un songe de sa miraculeuse conception (*Rgya tch'er rol pa*, ch. VI, p. 61-63 ; *Lalita-Vistara*, ch. VI, p. 56).
'Othmân ben Él'As rapporte les paroles suivantes de sa mère Fâtimah : J'étais auprès d'Amina lorsqu'elle enfanta le Prophète de Dieu. Quand l'hémorragie se déclara, je vis les étoiles s'approcher tellement que je craignis qu'elles ne tombassent sur ma tête. Pendant l'accouchement, il sortit d'elle une lumière qui illumina la maison où nous étions :

je ne voyais que de la lumière. Puis j'entendis une voix qui criait sur la montagne d'El Hadjoun :

« Je l'affirme : aucune femme des hommes n'a eu un fils aussi illustre, aucune femme du genre humain n'a enfanté de fils

« Comme celui que vient de mettre au monde cette femme des Benou Zohrah, éclatant, illustre, à l'abri du blâme des tribus, glorieux. »

D'après le *Sirat er Resoul* (t. I, p. 77) la lumière qu'aperçut Amina était si vive qu'on pouvait distinguer de La Mekke le château de Bostra en Syrie.

Cette lumière merveilleuse et cette annonce faite par des êtres surnaturels sont encore des emprunts au christianisme. « Et pastores eran in regione câdem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum. Et ecce angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfusit illos, et timuerunt timore magno.... Et subito facta est cum angelo multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum..... » (Luc, II, 8-9, 13).

L'Évangile apocryphe de l'Enfance, qui a été très répandu chez les Musulmans et qui ne nous est arrivé que dans la version arabe, rapporte (ch. III) que la caverne où accoucha Marie « était toute resplendissante d'une clarté qui surpassait celle d'une infinité de flambeaux et qui brillait plus que le soleil à midi. » (Sike, *Evangelium Infantiae*, p. 6 ; Thilo, *Codex apocryphus*, p. 66-68 ; trad. par Brunet, *Les Évangiles apocryphes*, p. 62 ; Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. I, col. 984). Le *Protévangile* de Jacques le Mineur mentionne également la lumière qui illumina la caverne (Thilo, *Codex apocryphus*, ch. XIX, p. 246 ; Brunet, *Les Évangiles apocryphes*, p. 128 ; Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. I, Col. 1022).

Le commentateur El Bâdjouri cite ce vers qu'El'Abbâs aurait adressé à sa sœur Amina :
« Lorsque tu accouchas, la terre fut éclairée à l'Orient, et le monde fut illuminé de ton éclat. »
La lumière merveilleuse est aussi, antérieurement au Christ, un des prodiges qui accompagneront la naissance du Bouddha : « Toutes les splendeurs du soleil, de la lune, d'Indra, de Brahma et des gardiens du monde, furent éclipsées. Une lumière de cent mille couleurs, d'un contact extrêmement agréable et produisant le bien être dans le corps et l'esprit des êtres, se répandit de toutes parts du monde supérieur sur toutes les régions des trois mille grands milliers de mondes qu'elle remplit » (*Rgya tch'er rol pa*, ch VII, p. 90-91, *Lalita-Vistara*, ch. VII, p. 80 ; *Fo-sho-hing-tsan-king* I str. 26, p. 5-6.)

67. *Aveugles et sourds, ils n'ont pas entendu la manifestation de la bonne nouvelle, et ils n'ont pas vu la lueur étincelante de l'avertissement,*

68. *Après que leurs devins avaient prédit aux populations que leur fausse croyance ne subsisterait pas.*

Ce vers fait allusion aux prophéties de Chiqq et de Satih. Les écrivains arabes racontent qu'un des Tobba' du Yémen, dont Caussin de Perceval place l'époque vers le milieu du III[e] siècle ap. J.-C. (?) eut un songe qui l'effraya. Le lendemain, il demanda conseil à ses courtisans et se décida à interroger les devins, se promettant de ne croire qu'à celui qui aurait connaissance de ce rêve sans qu'il le lui eût raconté. Deux seuls remplirent cette condition : Chiqq et Satih. Le dernier qui se nommait aussi Rabi'ah ben Rabi'ah

dit au prince qu'il avait vu un feu, sortant des ténèbres, s'étendant sur la côte et dévorant ce qu'il rencontrait : c'était l'empire des Éthiopiens qui devait se substituer à celui des Himyarites, durer soixante-dix ans et être détruit par Seïf ibn Dzou'l Yézen. Celui-ci devait à son tour être remplacé par un Prophète, issu des fils de Ghâleb ben Fihr ben Mâlek. Chiqq, interrogé séparément, fit la même réponse (*Sirat er Resoul*, t. I, p. 9-12 ; Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 96-97).
D'après les traditions, Sitih aurait vécu trois cents ou mille ans et serait mort l'année de la naissance du Prophète. Lors des prodiges annoncés plus haut, le roi de Perse Khosrou interrogea No'mân, fils d'El Mondzir, roi de Hirah, qui lui envoya 'Abd el Mesih (le serviteur du Messie), fils de 'Ama. Celui-ci conseilla au roi de Perse de s'adresser à son oncle qui habitait en Syrie et se nommait Satih. Ce fut 'Abd el Mesih qui fut chargé de ce message. Au premier abord, Satih ne parut pas l'avoir entendu ; son neveu lui récita une prière en vers pour le tirer de son indifférence. Le devin répliqua alors en prose rimée :
« 'Abd el Mesih, monté sur un chameau alerte est venu vers Satih sur le bord de la tombe.
Le roi des fils de Sassân l'a envoyé à cause de la secousse de 1'Iouân et de l'extinction du feu,
et des songes du Mobed (prêtre du feu).
Il a vu des chameaux furieux
qui poussaient des chevaux arabes
traversant le Tigre et se répandant dans le pays.
'Abd el Mesih, quand se sera multipliée la récitation,
quand aura apparu le maître du bâton,
quand le feu des Perses sera éteint,
quand l'étang de Samaouah aura débordé,
la Syrie ne sera plus la Syrie pour Satih.

Il régnera des rois et des reines (sassanides)
un nombre égal à celui des créneaux (écroulés)
et tout ce qui doit arriver arrivera. »

Puis il mourut (Abou'l Féda, *Vie de Mohammed*, p. 4-5 ; El Ibchihi, *Mostatref*, t. II, p. 99-100). Freytag (*Arabum proverbia*, t. I, p. 160, liv. II, p. 38) cite ce proverbe de Satih : « Le mystère a cessé. »

Une autre légende, visiblement imitée de la tradition chrétienne sur Présentation de Jésus au Temple, fait jouer à Satih le rôle du vieillard Siméon. Étonné des prodiges qui annoncèrent la venue de Mohammed, il se serait fait transporter à La Mekke et aurait prédit la destinée de l'enfant. « Le nom qu'il porte dans le Pentateuque et l'Évangile est connu : on l'appellera Ahmed (le Paraclet) dans le ciel, Mohammed sur la terre et Abou'l Qâsem dans le Paradis (El Bokhâri, cité par Desvergers, *Vie de Mohammed*, note 7, p. 102). Le *Sirat el Resoul* lui substitue 'Abd el Mottaleb qui, dès la naissance de son petit-fils, l'aurait porté autour de la Ka'abah et aurait remercié Dieu de sa naissance. Satih ne mourant pas avant d'avoir vu le Prophète, rappelle le vieillard Siméon : « Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Siméon, et homo iste justus, et timoratus, expectans consolationem Israel, et Spiritus Sanctus erat in eo. Et responsum acceperat a Spiritu Sancto non visurum se mortem, nisi prius viderit Christum Domini. Et venit in spiritu in templum. Et cum inducerent puerum Jesum parentes ejus ut facerent secundum consuetudinem legis pro eo ; et ipse accepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et dixit... » (Luc, II, 25-28).

L'Évangile apocryphe de l'enfance raconte aussi la présentation au Temple, et c'est de là que ce récit a passé aux musulmans (Sike, *Evangelium infantiæ*, p. 14-16 ; Thilo, *Codex apocryphus*, ch. VI, p. 71 ; Brunet, *Les Évangiles*

apocryphes, p. 64 ; Migne, *Dictionnaire des apocryphes*, I, col. 986).
De même, dans la légende du Bouddha, l'ermite Asista, averti par des prodiges de la naissance de Sakya-Mouni, vient de l'Himalaya à Kapilavastou pour le voir et l'adorer, et lui prédit ses hautes destinées (*Rgya tch'er rol pa*, ch. VII, p. 103-110, *Lalita-Vistara*, ch. VII, p. 91-102, *Fo-sho-hing-tsan-king*, str. 69-113, p. 12-18).

> 69. *Et ils avaient déjà vu à l'horizon les étoiles tomber à terre, comme leurs idoles.*

D'après le commentaire d'El Bâdjouri, la nuit de la naissance d'un Prophète, les démons cherchent à se rapprocher des cieux qui sont ouverts, pour saisir quelques entretiens des anges et les faire servir à leurs maléfices. Lorsque Jésus vint sur la terre, ils furent expulsés de trois cieux ; à la naissance de Mohammed, on fit encore meilleure garde. Cette croyance s'appuie sur quelques passages du Qorân : les étoiles filantes sont des feux que les anges font pleuvoir sur les démons. « Nous les défendons de l'atteinte de tout démon repoussé à coups de pierres, à moins qu'il ne s'en glisse furtivement pour écouter et alors, il est atteint par un trait de feu visible à tous » (*Qorân*, Sourate XV, 17-18).
« Nous avons orné le ciel le plus proche d'un ornement d'étoiles, qui servent de garde contre tout démon rebelle, afin qu'ils ne viennent pas raconter ce qui se passe dans l'assemblée sublime, car ils seraient repoussés et livrés à un supplice permanent. Celui qui s'approcherait jusqu'à saisir à la dérobée quelques paroles est atteint d'un dard flamboyant » (*Qorân*, Sourate XXXVII, 6-10).

Peut-être faut-il rapprocher ce dernier verset de la tradition qui fait garder le Paradis terrestre par un chérubin armé d'un glaive de flamme (*Genèse*, III, 24).
Il est fait allusion à cette croyance que les étoiles filantes servent à repousser les démons, dans un vers des *Mille et une Nuits* (éd. de Habicht, t. III, p.72) :
« Si un homme essaie de surprendre une œillade comme un Satan qui épie, elle le consume par une étoile. »
L'aventure des démons essayant de s'introduire dans le ciel, la nuit de la naissance de Mohammed, est rapportée par une légende arabe qui met en scène un devin qui aurait aussi annoncé la venue du Prophète : Khater ben Mâlek.
« Lahb ben Mâlek el Lahbi dit un jour à Mohammed, alors qu'il était question de divination : C'est nous qui les premiers avons connu la défense du ciel et la déroute des démons empêchés de surprendre nos secrets par la chute des étoiles. Nous étions réunis chez un de nos devins appelé Khater ben Mâlek ; il était très vieux et avait dépassé cent quatre-vingts ans. C'était le devin le plus savant. Nous lui dîmes :
— Khater, connais-tu ces étoiles qui sont jetées ? Nous en sommes effrayés et nous craignons que quelque mal n'en résulte pour nous.
Il nous répondit :
— Venez à moi au point du jour, et je vous informerai de l'affaire, si elle marque du bien ou du mal, si c'est pour quelqu'un ou pour Khater.
Nous le quittâmes pour ce jour-là, mais le lendemain, dès l'aurore, nous revînmes le trouver. Il était debout sur ses pieds et regardait dans le ciel avec ses yeux. Nous l'appelâmes :
— Khater ! Khater !

Il nous fit signe de nous taire, nous obéîmes. Une immense étoile tomba du ciel et le devin cria en élevant la voix:
—Elle l’a atteint! elle l’a atteint! Le châtiment s’est saisi de lui. La punition l’a vite frappé. Sa flamme l’a brûlé. La riposte l’écarte. Dans quel piteux état il est! Le souci l’agite. Sa perte recommence! Ses liens sont rompus! Sa conduite est corrigée!
Puis il se tut longtemps et dit:
—Tribu des Benou Qahtân, je vais vous apprendre la vérité claire. J’en jure par la Ka’abah et les piliers, par la ville qui protège le voile, les audacieux génies auront été empêchés d’écouter par un feu lancé par la main d’un être puissant, à cause de la mission d’un homme considérable chargé d’apporter la révélation et la distinction, la direction et la démarcation du Qorân. Les idolâtres ne pourront rien contre lui.
—Khater, lui dis-je, tu mentionnes des événements graves: que vois-tu pour ton peuple?
Il reprit:
—Je vois pour mon peuple ce que je vois pour moi-même, il servira le meilleur des Prophètes humains dont la preuve est pareille aux rayons du soleil, envoyé à La Mekke, demeure du bruit avec une révélation claire, sans voiles.
—Khater, lui demandai-je, d’où est-il?
—Par l’existence et la vie, il est de Qoraïch, il n’y a pas de légèreté dans son autorité ni de souillure dans son caractère. Il sera à la tête d’une armée, et quelle armée! Des gens de Qahtân et de nations diverses.
Nous lui dîmes:
—Explique-nous de quel Qoraïchite il viendra.
—Par la maison aux piliers! (la Ka’abah) il appartiendra à la lignée de Hachem, une famille d’hommes magnanimes, il sera envoyé avec la sagesse, il exterminera les méchants.

Il termina ainsi :
— Voilà l'explication que m'a donnée le chef des génies : Dieu est le plus grand ! La Vérité est venue et est apparue, la connaissance s'est retirée des génies.
Puis il se tut et s'évanouit. Il ne revint à lui qu'au bout de trois heures et dit :
— Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est le Prophète de Dieu. Puis il mourut » (Ibn 'Achour, p. 91).
Quant à la chute des idoles, une tradition rapportée par le même commentateur (p. 92) prétend qu'à la naissance du Prophète, les idoles de toutes les nations furent abattues. Déjà, dans *l'Évangile de l'Enfance*, les idoles d'Égypte tombent et se brisent après que l'une d'elles a annoncé la mission du Christ, lorsque celui-ci arrive dans ce pays avec sa famille, fuyant la persécution d'Hérode (Sike, *Evangelium infantiæ*, p. 22-26 ; Thilo, *Codex apocryphus*, p. 74 ; Migne, *Dictionnaire des apocryphes*, t. II, col. 987-988 ; Brunet, *Les Évangiles apocryphes*, p. 66-67, évangile du Pseudo-Mathieu ap. Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, ch. XXIII, p. 86 ; un fragment copte ap. Zoega, *Catalogus codicum copticorum*, p. 223). Un miracle semblable est rapporté dans l'*Histoire de la Nativité de Marie*, à l'occasion de son séjour en Égypte (Thilo, *Codex apocryphus*, p. 399-400 ; Migne, *Dictionnaire des apocryphes*, t. II, col. 1078 ; Brunet, *Les Évangiles apocryphes*, p. 206-207).
Une autre légende du même genre se trouve dans le roman de la *Conquête de l'Égypte* attribué faussement à El Ouâqidi. Le père Moqaouqas, souverain de l'Égypte, Ra'ïl ben Qatmaous, avait construit à 'Aïn Chems (Héliopolis) un temple immense où il avait placé des statues creuses dont le visage était tourné vers les différents pays voisins de l'Égypte. Elles portaient cette inscription en copte :

« Lorsque ces images tourneront leur face vers le Hidjâz, le règne des Arabes sera proche. » Un jour que Moqaouqas était à la chasse — ceci se passait à l'époque de l'hégire — il alla à 'Aïn Chems et entendit un bruit venant des statues : elles tournaient leur face vers le Hidjâz : il fut convaincu de la fin de son pouvoir et de la chute de sa grandeur (Hamaker, *Liber de expugnatione Memphidis*, p. 8).
Le même récit est reproduit plus loin avec quelques variantes : la scène se passe à Deïr Bâlis ; le constructeur des statues est appelé Teriânos (*ibid*., p. 40) : dans Es Sakhâoui (*Tohfat el albâb* p. 15), il est nommé Azhlous.

70. *Jusqu'à ce qu'au matin, les démons s'enfuissent loin de la route de la révélation, précipités sur les traces l'un de l'autre.*

Ce chemin du ciel est appelé *route de la révélation* parce que c'est lui que suivait l'ange Gabriel quand il apportait au Prophète la parole divine.
« Ouahi », révélation, s'entend dans le sens le plus énergique du mot, c'est-à-dire que, non seulement le fonds, mais l'expression elle-même vient de Dieu. Les théologiens reconnaissent deux modes d'inspiration de ce genre : *ouahi zhâdir*, révélation externe et *ouahi bâtin*, révélation interne. Dans le premier cas, c'est Djebraïl (Gabriel) qui sert d'intermédiaire ; dans le second, Dieu communique directement sa volonté à l'inspiré. Ce genre de révélation est opposé à celui appelé *ilhâm* dans lequel l'inspiration, mais non l'expression, vient de Dieu (cf. Noeldeke, *Geschichte des Qorans*, p. 16).

71. *Leur fuite ressemblait à celle des guerriers, d'Abraham ou d'une armée devant les pierres qu'il* (le Prophète) *lança de ses deux mains*,

D'après les récits arabes, Abraham surnommé El Achram (le balafré), s'étant rendu indépendant dans le Yémen avec l'armée éthiopienne qui l'avait conquis, s'occupa d'y rétablir le christianisme persécuté par le dernier roi indigène, Dzou Noouâs. L'église qu'il avait bâtie à Sana'a ayant été souillée par deux Qoraïchites, Abraham marcha avec une armée contre La Mekke pour détruire la Ka'abah. Il était monté sur un éléphant blanc nommé Mahmoud, d'où vint à ses soldats le nom de *Compagnons de l'éléphant*. Cet animal refusa à plusieurs reprises de se diriger vers la ville sainte que ses habitants avaient tous abandonnée, à l'exception de 'Abd el Mottaleb, l'aïeul de Mohammed, qui fut bien traité par le conquérant abyssin. Mais, avant que les troupes de celui-ci eussent pu pénétrer dans La Mekke, il s'éleva, suivant la légende, un orage épouvantable, et Dieu envoya des oiseaux nommés *abâbil*, semblables à des hirondelles, tenant chacun dans le bec et entre les pattes trois pierres de *sidjil* (mélange de gravier et d'argile) qu'ils lassèrent tomber sur les Éthiopiens. Ceux-ci en furent transpercés. Abraham dut battre en retraite□il revint dans le Yémen les doigts mutilés, les articulations coupées et laissa le trône à son fils Yaksoum. On a cru voir dans ce récit l'explication populaire d'une épidémie de petite vérole qui aurait décimé l'armée éthiopienne. Cet événement arriva l'année même de la naissance du Prophète qui en a conservé le souvenir dans la CV^e Sourate du Qorân, intitulée l'*Éléphant*□

«□. As-tu vu comment le Seigneur a traité les Compagnons de l'Éléphant□

— 2. N'a-t-il pas dérouté leurs stratagèmes ?
— 3. N'a-t-il pas envoyé contre eux les oiseaux abâbil
— 4. qui leur lançaient des pierres portant des marques imprimées au ciel ?
— 5. Il les a rendus semblables à de la balle dont le grain a été mangé (cf. les textes arabes, Mas'oudi, Tabari, En Noueïri rassemblés par Schultens, *Historia imperii vetustissimi Ioctanidarum* ; Ibn Hichâm, *Sirat er Resoul*, t. I, p. 13-14 ; Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. II, p. 60 et suiv. ; Th. Wright, *Early Christianity in Arabia*, ch. VI-VII, p. 86-101 ; Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. I ; Noeldeke, *Geschichte der Perser*, p. 178-180, et les dissertations de Georg, *De Aethiopum imperio in Arabia felici* et d'Erdmann, *Mohammed's Geburt*, etc.).
La seconde partie du vers rappelle un épisode de l'histoire du Prophète. A la bataille de Bedr, il ramassa une poignée de sable et de cailloux qu'il lança contre les Qoraïchites païens : ceux-ci furent mis en déroute. Le verset II de la troisième Sourate fait allusion à cet événement. « Dans ces deux troupes qui en vinrent aux mains, l'une combattant dans la voie de Dieu, l'autre infidèle, il y avait un signe pour vous. Les infidèles semblaient voir de leurs yeux deux fois autant d'ennemis, mais c'est Dieu qui appuyait de son secours celui qu'il voulait » (cf. aussi Sourate VIII, v. 9 ; Ibn Hichâm, *Sirat er Resoul*, t. I, p. 332 ; Bokhâri, *Sahih* t. III, p. 2-10. Abou'l Féda, *Vie de Mohammed*, p. 49). Le même fait se renouvela au combat de Honaïn.

72. *D'un mouvement — après qu'elles eurent loué Dieu dans leur prison — pareil à celui de Jonas s'élançant des entrailles qui l'avaient englouti.*

Le poète compare ici au prophète Jonas louant Dieu dans le ventre du poisson avant d'en sortir, les cailloux enfermés dans les deux mains du Prophète comme dans une prison, avant d'être jetés contre les païens. Il y a aussi un jeu de mots entre *tesbih* « louange » et le surnom par lequel les Musulmans désignent le prophète Jonas : Younes *el Mosabbih* (le nageur). La légende de ce personnage a été empruntée sans altération par le Qorân à la Bible, cf. Sourate XXXVII, v. 139-144 : « Et Jonas fut aussi un de nos envoyés. — Il se retira sur un vaisseau chargé. — On jeta le sort, et il fut condamné. — Le poisson l'avala ; or il avait encouru notre blâme. — Et s'il n'avait point célébré nos louanges, — il serait resté dans le ventre du poisson jusqu'au jour où les hommes seraient ressuscités. »
Quant au fait bizarre de cailloux proclamant la louange de Dieu, non seulement dans les mains du Prophète, mais aussi dans celles d'Abou Bekr, de 'Omar et de 'Othmân, il est sérieusement affirmé par les commentateurs comme Ibn Marzouq, Ibn'Achour, etc. d'après l'autorité, incontestée, sinon incontestable, de témoins auriculaires, tels qu'Anas, par exemple, qui aurait entendu de ses propres oreilles cette prière miraculeuse.

> 73. *A son appel, les arbres vinrent se prosterner en s'avançant vers lui sur un tronc dépourvu de pieds.*

Le Sirat er Resoul (t. I, p. 13) rapporte qu'un jour le Prophète s'étant éloigné de La Mekke avant sa mission, il entendit les arbres le saluer en disant : « Salut, Prophète de Dieu. » Ibn 'Achour et El Bâdjouri racontent différemment l'aventure. Un Arabe demanda un jour à Mohammed une preuve de sa mission. Sur un ordre divin, le Prophète dit à un arbre : « L'envoyé de Dieu t'appelle. » Aussitôt il

s'ébranla à droite et à gauche, en avant et en arrière, jusqu'à ce qu'il arrachât de terre ses racines. Il arriva jusqu'à Mohammed et lui dit : Salut, envoyé de Dieu. L'Arabe reprit : « Ordonne-lui de revenir à sa place », ce qui fut fait à l'instant.
Ce récit est imité d'une légende chrétienne rapportée par Sozomène *(Histoire ecclésiastique*, liv. V, ch. XXI), d'après laquelle Joseph, fuyant en Égypte, avec Marie et Jésus, la persécution d'Hérode, rencontra, près d'entrer à Hermopolis, un perséa qui se prosterna jusqu'à terre devant le Christ et l'adora. L'*Évangile de l'Enfance* contient aussi cette tradition, mais avec des variantes qui la rapprochent d'un autre trait relatif à Mohammed, dont il sera question plus loin. L'*Histoire de la Nativité de Marie* remplace le perséa par un palmier. A la voix de Jésus fuyant en Égypte, il aurait incliné vers marie ses rameaux chargés de fruits. En récompense, une des branches de l'arbre obéissant fut transportée et plantée dans le Paradis (Thilo, *Codex apocryphus*, p. 395-397 ; Migne, *Dictionnaire des apocryphes*, t. I, col. 1076 ; Brunet, *Les Évangiles apocryphes,* p. 204-205).
Le vers renferme un jeu de mots sur le double sens de *sâq* qui signifie tronc d'arbre et jambe. Un vers cité dans les *Mille et Une Nuits* (éd. de Beyrout, t. I, p. 410) présente un jeu de mots semblable.
« Autour des tiges (m. à m. des jambes) des rameaux, l'eau ressemblait à des anneaux de chevilles et les fleurs paraissaient des couronnes. »

74. *Ils semblaient tracer, comme avec une plume, des lignes pour les lettres merveilleuses qu'écrivaient leurs rameaux sur le milieu de la route.*

Quelques commentateurs ont pris ce vers à la lettre et prétendent que les mots tracés par les branches étaient la profession de foi musulmane : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est l'envoyé de Dieu. » D'autres, parmi lesquels Ibn 'Achour, y voient simplement une image comme dans ce vers de la *Mo'allaqah* de Lebid (v. 8).
Les torrents ont mis à découvert les débris des habitations, pareils à des lignes d'écriture que la plume vient de retoucher.

> 75. *Miracle pareil à celui du nuage qui, partout où il* (le Prophète) *allait, le protégeait contre le soleil brûlant de midi.*

La première trace d'une tradition analogue se rencontre dans la Bible *(Exode,* XIII, 2). Dieu, pour cacher son peuple et le guider, à sa sortie d'Égypte, envoie le jour une colonne de nuée, et la nuit, une colonne de feu. Les traditions arabes rapportent que lorsque Salomon fit le pèlerinage de La Mekke, il fut transporté, lui et tout son peuple, sur un tapis magique tissé par les djinns, pendant que les oiseaux, volant par-dessus, garantissaient les pèlerins de l'ardeur du soleil (Cf. Weil, *Biblische Legenden*, p. 243-246). Suivant l'historien grec Evagre (l. II, I), un prodige semblable annonça à Genséric l'élévation au trône d'Orient de Marcien, fait prisonnier après l'expédition malheureuse d'Aspar contre les Vandales (431). Un aigle vint abriter de ses ailes le futur empereur endormi au soleil. Le même miracle eut lieu pour un des plus célèbres généraux ouahabites, 'Abd Allah, devenu plus tard souverain du Djebel Chomer, après avoir été attaqué dans le Ouadi Sinhân par des Bédouins 'Anazah qui l'avaient laissé pour mort sur le

champ de bataille (cf. Palrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, Paris, 1866, 2 v. in-8°, p. 112-113).

Une tradition semblable existait au Pérou : dès que le premier Inca, Manco-Capac, eut atteint l'âge de six ou sept ans et commença de parcourir les champs, un aigle royal s'approcha de lui et ne le quitta plus : il planait au-dessus de sa tête comme pour le garantir du soleil (Oliva, *Histoire du Pérou*, ch. IV, p. 34-35).

Suivant le *Sirat er Resoul* (t. I, p. 115) et Mas'oudi (*Prairies d'or*, t. I, p. 146-147), Abou Tâleb, l'oncle du prophète, l'ayant amené avec lui, à l'âge de douze ans, dans un de ses voyages en Syrie, arriva près de la cellule d'un moine appelé Bahirah ou Bohaïrah (assimilé au Sergios des Grecs). Celui-ci étant sorti pour faire préparer un repas à la caravane, s'aperçut qu'un nuage abritait Mohammed au milieu des siens et que les rameaux de l'arbre sous lequel il s'était arrêté, s'inclinaient devant lui pour mieux le protéger ; il examina l'enfant avec attention et reconnut en lui les signes de sa mission. Il l'interrogea et, les réponses qu'il reçut confirmant ses prévisions, il recommanda à Abou Tâleb de veiller sur son neveu et de se méfier des tentatives des Juifs contre lui.

Ibn Hichâm (t. I, p. 119-120) rapporte aussi ce miracle d'une manière un peu différente pour la forme, mais constante quant au fond. Mohammed, âgé de vingt-cinq ans et au service de Khadidjah, faisait un voyage en Syrie, en compagnie d'un autre serviteur nommé Maïsarah. Il s'assit sous un arbre, ce qui donna l'occasion à un prêtre d'annoncer qu'il deviendrait Prophète. Lors de leur retour, Maïsarah aperçut deux anges qui abritaient de leurs ailes Mohammed monté sur son chameau. Ces deux circonstances rapportées à Khadidjah la déterminèrent à le prendre pour mari. Abou'l Féda (*Vie de Mohammed*, p. 11) cite aussi

ce miracle (Cf. également Erdman et Wustenfeld, *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. VIII, p. 357 ; t. IX, p. 744).
De même, dans la légende du Bouddha, celui-ci, méditant à l'ombre d'un djambou (pommier rose), continue d'être abrité par cet arbre, bien que, le soleil ayant avancé dans le ciel, l'ombre de tous les autres se soit déplacée *(Rgya tch'er rol pa*, ch. XI, p. 128-120 ; *Lalita Vistara*, ch. XI, p. 121-123).

76. *J'en jure par la lune fendue, elle ressemble à son cœur sous ce rapport, et un tel serment est véritable.*

Le poète fait allusion à deux événements de la vie du Prophète. Les Qoraïchites demandaient à Mohammed une preuve de sa mission : la lune se fendit en leur présence, mais ils restèrent insensibles à ce prodige au sujet duquel dieu envoya la révélation suivante (Sourate LIV, v. 1-3) :
« L'heure approcha et la lune se fendit. — Mais les infidèles, voyant ce miracle, se détournent en disant : c'est une magie perpétuelle. Et ils ont traité cet avertissement de mensonge. »
Il s'agit, comme on le voit dans le Qorân, des signes de l'approche du jugement dernier ; les commentateurs, prenant le premier verset au pied de la lettre, ont inventé l'histoire de la lune fendue, racontée avec de grands détails (il s'agit du roi Habib, au lieu des Qoraïchites) dans une légende arabe d'Espagne : *Leyenda del milagro de la Luna* (Robles, *Leyendas moriscas*, II, 257-265). C'est cette lune fendue qui est devenue plus tard le croissant, symbole de l'islam.

De même que la lune, la poitrine de Mohammed fut fendue pendant son enfance, mais par des anges. Voici, d'après Ibn 'Asakir, Abou No'aïm et Abou Ya'la, cités par Ibn 'Achour (p.□00), le récit qu'il en fait lui-même□
«□'étais chez les Benou Sa'ad ben Bekr. Un jour que je me trouvais avec des compagnons dans l'intérieur d'un oued, je rencontrai trois étrangers portant une écuelle d'or pleine de neige. Ils m'emmenèrent à l'écart des enfants qui se sauvèrent en toute hâte vers le campement□puis l'un d'eux me renversa, me coucha doucement à terre et me fendit la poitrine jusqu'au bas du ventre, tandis que je le regardais faire sans souffrir□il enleva mes entrailles, les lava avec soin dans la neige et les remit à leur place. Le second étranger se leva et dit à son compagnon□Écarte-toi, puis il plongea sa main dans ma poitrine, en retira mon cœur, toujours sous mes yeux, l'ouvrit, en tira un morceau noir qu'il jeta□puis, avec ses mains, il fit des signes, à droite et à gauche comme pour prendre quelque chose et aussitôt un sceau lumineux apparut. Il me scella mon cœur qui fut rempli des lumières de la prophétie, le remit à sa place□depuis, j'ai toujours senti le froid de ce sceau. Le troisième dit alors□Retire-toi, et passant sa main sur ma poitrine ouverte, il la ferma complètement.□
Le *Sirat er Resoul* (t.□, p.□05) et Abou'l Féda racontent la même légende avec quelques variantes. Un autre récit, fondé sur l'autorité d'Abou Horaïrah, parle seulement de deux anges dont l'un aurait enlevé du cœur de Mohammed cette partie noire qui est comme la tache originelle de tous les hommes. Les traditionnistes ne sont pas d'accord sur l'époque de ce miracle. Mas'oudi *(Prairies d'or*, t.□V, p.□30) le place dans la quatrième année de Mohammed. Même, d'après les deux vers suivants cités par El Bâdjouri,

cette opération, vraiment merveilleuse, aurait eu lieu quatre fois.

« La poitrine de l’Élu fut fendue, alors qu’il était chez les Benou Sa’d,

De même, lorsqu’il eut dix ans, puis la nuit du *mi’râdj* (l’ascension) et lors de sa mission. »

Peut-être n’est-ce que l’application d’une interprétation littérale d’un passage des Psaumes (vulg. L, 4) : « Amplius lava me ab iniquitate mea et a peccato meo munda me. »

S. Timothée l’anachorète, dont l’église éthiopienne célèbre la commémoration le 23 de tahsâs, aurait été l’objet d’un miracle semblable. Pendant sa pénitence, un ange vint le voir lorsqu’il était malade : il lui passa la main sur le ventre, lui ouvrit le côté, puis, après l’avoir remis à sa place, il ferma le corps et dit à Timothée : Te voilà guéri, garde-toi de pécher de nouveau. (Cf. Wüstenfeld, *Synaxarium*, p. 194 ; Zotenberg, *Catalogue des manuscrits éthiopiens*, p. 169).

Toutefois les traditions populaires renferment de nombreux exemples de contes de ce genre, et même dès l’antiquité, elle attribuait des exploits analogues aux sorcières de Thessalie : ainsi dans Apulée (*L’âne d’or*, liv. I, t. I, p. 14) l’aventure de Socrate et d’Aristomène.

77. *(J’en jure) par ce que la grotte renfermait d’excellent et de noble, alors que les yeux de tous les infidèles étaient aveuglés,*

78. *Alors que la Vérité et le Véridique étaient ensemble dans l’antre ; et cependant les infidèles disaient : Il n’y a personne dans la caverne.*

La Vérité est Mohammed; le Véridique (Es Siddiq) est Abou Bekr qui l'accompagnait et devint plus tard son beau-père. Il reçut ce surnom pour avoir affirmé aux Musulmans hésitants la réalité de l'ascension du Prophète *(Mi'râdj)* qui visita les sept cieux en si peu de temps que l'eau d'un vase qui bouillonnait, lors de son départ sur Boraq, n'était pas encore répandue à son retour. Le nom d'Es Siddi fut aussi porté par Yousof et Ayoub (Joseph et Job).

> 79. *Et qu'ils ne crurent pas que le pigeon volait autour de la meilleure des créatures: ils ne crurent pas que l'araignée avait tissé sa toile pour la protéger.*

Le fait dont parle le poète arriva, dit-on lors de l'hégire (la fuite) du Prophète. Resté sans appui à La Mekke après la mort de son oncle Abou Tâleb, Mohammed, dont quelques partisans s'étaient déjà réfugiés, qui en Abyssinie, qui à Médine, résolut de gagner à son tour cette dernière ville où un parti considérable s'était déclaré en sa faveur. Pour échapper aux Qoraïchites qui pouvaient vouloir le garder comme otage, il dissimula son projet et, une nuit, il s'enfuit furtivement avec Abou Bekr, laissant 'Ali couché à sa place dans son lit, pour tromper les espions. Tous deux suivirent d'abord la route du Sud, et, à une lieue de La Mekke, se cachèrent dans une grotte creusée dans la montagne d'Eth Thaour. Ils y restèrent trois jours, nourris par un berger du nom de 'Amir ben Fohaïrah, affranchi d'Abou Bekr. Leurs ennemis ayant perdu leurs traces, les fugitifs partirent sur deux chameaux et arrivèrent en sûreté à Médine (*Sirat er Resoul*, I, 328-329). Tel est le fait réel auquel les traditionnistes ajoutèrent des détails fabuleux, sans doute sous l'influence d'un récit analogue, indiqué sommairement

dans *l'Évangile de l'Enfance* (ch. XXIV), mais développé dans des traditions populaires comme celles qu'a recueillies Thévenot (*Voyage au Levant*, t. I, liv. II, ch. VIII).

« Dans un grand jardin près du Caire, il y a un gros sycomore fort vieux, qui porte toutefois des fruits tous les ans : on dit que la Vierge, passant par là avec son fils Jésus et voyant que des gens la poursuivoient, ce figuier s'entr'ouvrit, et la Vierge étant entrée dedans, il se referma : puis ces gens étant passés, il se rouvrit et resta ainsi toujours vert jusqu'à l'année 1656 que le morceau qui s'étoit séparé du tronc fut rompu. »

Un miracle semblable est raconté par l'higoumène russe Daniel qui visita la Palestine en 1106-1107. Sainte Élisabeth, fuyant avec son fils S. Jean-Baptiste la persécution d'Hérode, se déroba aux soldats qui les poursuivaient, en entrant dans une montagne qui s'ouvrit pour leur donner asile (*Itinéraires russes en Orient*, t. I, p. 51). En 1400, le pèlerin russe Grethénios vit aussi la montagne où eut lieu le miracle.

Des détails, comme celui de l'araignée, se trouvent dans une légende juive rapportée par Ishaq Khalo, d'Aragon, qui vivait à la fin du XIII[e] siècle, dans l'ouvrage intitulé *Les chemins de Jérusalem* : « Rabbi Nakhoum, craignant la persécution des Romains, se serait enfui de Guinzo où il habitait. Il aperçut tout à coup plusieurs soldats qui avaient ordre de se saisir de lui. Il se cacha promptement dans une caverne qui se trouvait là. Aussitôt, Dieu ordonna qu'une araignée vînt faire sa toile qui cacha l'entrée de la caverne. Les soldats étant venus auprès virent cette toile d'araignée et s'éloignèrent en se disant : Il ne peut pas être entré ici, car cette toile serait rompue : cherchons-le ailleurs. Et ils s'en allèrent » (Carmoly, *Itinéraires de la Terre-Sainte*, p. 246).

La même légende est appliquée à David par des écrivains rabbiniques antérieurement au XIIe siècle, et fait partie d'un apologue destiné à prouver l'utilité de la guêpe, de l'araignée et du fou. David, poursuivi par Saül, se cache dans une caverne à l'entrée de laquelle une araignée file sa toile, et il échappe comme Nakhoum et Mohammed.

La légende musulmane ne le cède en rien aux précédentes pour le merveilleux. D'après El Bâdjouri, le Prophète plaça sa tête sur le giron d'Abou Bekr ; auprès se trouvait un trou rempli de vipères et de serpents. Craignant pour Mohammed, son disciple plaça son pied sur l'ouverture ; mordu par ces reptiles, il ne fit pas un mouvement, mais la douleur lui arracha des larmes qui tombèrent sur le visage de son compagnon. Celui-ci s'éveilla et lui demanda :

— Abou Bekr, pourquoi pleures-tu ?

— C'est que je suis mordu par des serpents.

Mohammed cracha aussitôt sur lui et la douleur s'évanouit. Mais le poison resté dans le corps du premier Khalife devait hâter sa mort.

Des commentateurs racontent aussi qu'un individu expert dans l'art du *Qiâfah* (art de reconnaître les traces) découvrit la piste du fugitif. « Avec lui était une troupe de Qoraïchites qui n'avaient pu distinguer ce que lui avait dû voir sur la roche et remarquer sur la pierre dure et unie, quoique leurs yeux fussent bons, qu'ils eussent été préservés de toute influence maligne et qu'aucun obstacle ne dût s'opposer à leur clairvoyance » (Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. III, p. 343-344). Mais, arrivés à l'entrée, ils trouvèrent qu'elle était masquée par une toile d'araignée et un nid de colombes rempli d'œufs. Jugeant, à cette vue, que personne n'avait pu y pénétrer, les Qoraïchites se retirèrent et abandonnèrent leur poursuite.

On trouve dans l'hagiographie musulmane diverses applications de ce miracle. Ainsi à propos de Châh-Zendeh, dont on montre le tombeau entre Merakend et Samarqand, dans le Turkistân. Ce personnage, descendant de 'Abbâs, aurait eu au VIIIe siècle la tête coupée, mais il l'aurait saisie au vol et se serait caché avec elle dans un puits une araignée en recouvrit l'ouverture avec sa toile et les infidèles furent détournés d'y regarder (Khorochkine, *Itinéraire de l'Asie centrale*, ch. VIII, 209, dans *le Recueil d'Itinéraires*).
Un auteur chrétien du moyen âge, Hayton d'Arménie, fait de Djenguiz Khân le héros d'une aventure semblable. Serré de près par ses ennemis, « Il se mist en un buissonnet qui estoit là près. Les ennemis qui orent eu la victoire, commencèrent à cerchier fuites. Si comme ilz vouloient cerchier y cellui buisson ou Canguis Kaan estoit atapis, si vint un oisel qui a nom duc qui s'assist sur cellui buisson. Et quand eulx qui queroient Canguis Kaan l'empereur virent cellui oiseau seoir sur cellui buisson, ouquel estoit mussiez Canguis Kaan, ils pensérent que nul homme n'estoit là, et s'en partirent, disans s'aucuns fust cy, cestui oisil ne se feust point assis cy. Cuidans que nulz ne fust en cellui buisson, si s'en partirent sans le aucunement cerchier en cellui buissonnet (*Relation*, ap. L. de Backer, *L'extrême Orient au moyen âge*, p. 166).

80. *La protection de Dieu lui tint lieu d'une double cotte de mailles ou d'une forteresse élevée.*

81. *Jamais je n'ai eu à souffrir du destin et jamais je n'ai eu à chercher un refuge près du Prophète, sans trouver toujours chez lui une protection invincible*,

82. *Et jamais je ne lui ai demandé les biens des deux mondes sans obtenir une marque de générosité de la meilleure main qui ait été baisée.*

83. *Ne nie pas la révélation qu'il reçut en songe : son cœur était éveillé quand ses yeux dormaient.*

Le Prophète disait, d'après une tradition : « Mes yeux dormaient, mais mon cœur ne dormait pas. »
Le *Maouâhib el Ladounya* classe ainsi les modes de révélation divine du Prophète :
1° par les songes ;
2° par une inspiration de Gabriel dans le cœur de Mohammed ;
3° par Gabriel, sous l'apparence de Dihyah ben Khalifah el Kelbi ;
4° par le son d'une cloche ;
5° par Gabriel sous sa vraie forme (ce qui n'arriva que deux fois) ;
6° par une révélation dans le ciel ;
7° par Dieu lui-même mais derrière le voile ; 8° par Dieu immédiatement, (cf. Nœldeke, *Geschichte des Qorans*, p. 15-17). De Sacy (p. 138) croit qu'il s'agit dans ce vers du mi'râdj : mais il en sera question plus loin.
Ce vers et les cinq suivants sont placés après le v. 72 dans l'édition de Faizullah-bhai.

84. *Cela arriva lorsqu'il eut atteint l'âge de la prophétie, et l'on ne peut lui refuser aucun des avantages de l'âge parfait.*

D'après les commentateurs, l'âge de la prophétie est fixé à quarante ans.

> 85. *Dieu soit béni□ aucune révélation ne peut s'acquérir (par des moyens humains) et aucun Prophète ne veut être taxé d'imposture.*

Ce vers manque dans la traduction de S. de Sacy.

> 86. *Que de malades n'a-t-il pas guéris par l'attouchement de sa main et que de malheureux il a tirés des liens de la démence.*

A l'imitation de Jésus-Christ qui, suivant les évangiles canoniques guérit par son contact un lépreux (Matthieu, VIII, 2-4□ Marc, I, 40-42□ Luc, V, 12-14), la belle-mère de l'apôtre Pierre (Matthieu, VII, 14-15□Marc, I, 30-31□Luc, IV, 38-39), des muets, des boiteux, des aveugles et des malades (Matthieu, XV, 30□Luc, IV, 41), un sourd et muet (Marc, VII, 32 33), la femme hémorrhoïdesse (Luc, VIII, 45)□une hydropique (Luc, XIV, 4), et ressuscita la fille de Jaïre (Luc, VIII, 54) etc., Mohammed accomplit des miracles de ce genre□au combat d'Ohod, il remit en place l'œil de Qatâdah, qui avait été arraché de son orbite, et ce fut depuis le meilleur et le plus beau de ses yeux (El Bâdjouri, p.□4□El Azhari, p.□4□Ibn 'Achour, p.□08)□Mohammed ben Habib s'étant brûlé la main alla trouver le Prophète qui la frotta et aussitôt elle fut guérie (El Bâdjouri, ibid). Un homme étant tombé d'un toit s'était brisé le pied□ Mohammed n'eut qu'à toucher le membre fracturé qui fut guéri sur le champ (El Azhari, ibid). Une autre fois, une femme lui amena un enfant malade□il lui passa la main sur la tête, et aussitôt, il fut rétabli (El Azhari, ibid.). A la journée de Bedr, Mo'aouid' ben Afra, ayant eu la main coupée par Abou Djahl le chef des Qoraïchites, la présenta au Prophète qui cracha sur elle et la recolla (Ibn 'Achour, p.□08). Il

guérit de la même façon en soufflant dessus, l'épaule de Khabib ben Yasar qui avait été fendue en cette rencontre (El Bâdjouri, p. 54 ; Ibn 'Achour, p. 108).
Pareillement, Apollonios de Tyane ressuscita à Rome une jeune fille morte (Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, l. IV, ch. 45).
D'après les Soubbas ou Mandaïtes du Bas Euphrate, Yahyâ (S. Jean-Baptiste) rendit la vue aux aveugles, fit marcher les paralytiques et guérit d'autres malades en jetant sur eux quelques gouttes d'eau (Siouffi, *Études sur la religion des Soubbas ou Sabéens*, ch. II, p. 8-9).
Quant au miracle rapporté dans le second hémistiche, il a son point de départ dans cette croyance que certaines maladies proviennent d'une possession du démon. Au rapport d'Ibn'Abbâs, une femme amena un jour son fils démoniaque au Prophète : celui-ci lui frotta la poitrine ; il en sortit comme un serpent noir et l'enfant guérit. Cette tradition est visiblement imitée de l'un des passages où Jésus-Christ accomplit des miracles semblables : « Vespere autem facto, obtulerunt ei multos dæmonia habentes, et ejiciebat spiritus verbo, et omnes male habentes curavit » (Matthieu, VIII, 16) ; cf. les démons chassés du corps de deux hommes dans un troupeau de porcs (Matthieu VIII, 28-33 ; Luc, VIII, 27-34 où il n'est question que d'un seul possédé) ; un muet possédé recouvrant la Parole (Matthieu, IX, 13), un autre et de plus aveugle, également guéri (Matthieu, XII, 22) ; un enfant délivré, alors que les disciples de Jésus-Christ avaient échoué (Matthieu, XVII, 14-19 ; Luc, IX, 38-44) ; le démoniaque guéri dans la Synagogue de Capharnaüm (Luc, IV, 33-35) ; plusieurs femmes, entre autres Marie-Magdeleine qui fut débarrassée de sept démons (Luc, VIII, 2). *L'Évangile apocryphe de l'enfance* cite des miracles pareils : un enfant est guéri en plaçant sur sa tête un des linges

de Jésus et les démons sortent de sa bouche sous la forme de corbeaux et de serpents ; une femme démoniaque est également délivrée ; l'esprit malin qui, sous la forme d'un serpent, s'était emparé d'une autre femme est chassé par l'attouchement de Jésus enfant ; l'eau dans laquelle il a été lavé guérit une jeune fille démoniaque ; Judas Iscariote est débarrassé par le contact de Jésus, de Satan qui sort de lui sous la forme d'un chien noir (Sike, *Evangelium infantiæ*, p. 22-26, 32-34, 38-40, 96-110, Thilo, *Codex apocryphus*, ch. X-XI, p. 74-76 ; ch. XIV, p. 78 ; ch. XVI, p. 80 ; ch. XXXIII-XXXIV, p. 104-108 ; ch. XXXV, p. 108 ; Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. I, col. 987, 989-991, 999-1001 ; Brunet, les *Évangiles apocryphes*, p. 66-67, 69-7I, 83-86).

> 87. *Sa prière a rendu la fertilité à l'année stérile, au point que, dans les temps sombres, elle brillait comme l'étoile au front d'un cheval.*

D'après El Bokhâri et d'autres traditionnistes, une année stérile désolait l'Arabie du vivant de Mohammed. Un vendredi, comme celui-ci prononçait en chaire la Khotbah, un Arabe se leva et lui dit : « Prophète de Dieu, nos troupeaux ont péri et nos familles sont affamées. Implore Dieu pour nous et demande-lui de l'eau ». Mohammed leva les bras au ciel : Les nuages fondirent et il n'était pas descendu de chaire que l'eau dégouttait le long de sa barbe. La pluie tomba ce jour-là, le lendemain, le surlendemain jusqu'au vendredi suivant. Alors ce même Arabe, ou un autre, dit au Prophète : « Les constructions s'écroulent et nos troupeaux sont noyés ». Mohammed leva encore les bras au ciel en disant : « Seigneur, réunis les eaux vers nous, mais non

contre nous. » Il n'avait pas baissé les mains que le beau temps reparaissait (Ibn 'Achour, p. 109)
El Bousiri a d'ailleurs traité ce sujet avec plus de développement dans son autre poème intitulé la *Hamziat*.
« Il pria pour les créatures lorsqu'elles furent surprises par une année stérile.
« Alors, pendant sept jours, des nuages épais leur versèrent de la pluie.
« Les gens vinrent se plaindre à lui de leurs maux et d'une abondance d'eau qui leur faisait souffrir la cherté des vivres. »

> 88. *Par un nuage chargé de pluie, on eût cru qu'elle avait fait des torrents une mer, ou l'inondation de 'Arim.*

La rupture de la digue de Mareb qui retenait les eaux du royaume de Saba et les employait à fertiliser le pays, est connue sous le nom de *Seïl el Arim* par les Arabes qui racontent à son sujet des légendes dont voici le résumé. La digue avait cessé d'être entretenue et se dégradait peu à peu, sous le règne de 'Amr ben 'Amir. Une devineresse, Zharifat el Kheir, eut diverses visions qui annoncèrent le désastre ; sur son conseil, le roi alla examiner la digue et vit un rat, gros comme un sanglier, en arracher des blocs énormes. Sûr du malheur, 'Amîr le dissimula jusqu'à ce qu'il eût vendu ses biens grâce à un subterfuge, puis se mit en route vers le Nord, exemple suivi par un grand nombre de tribus yéménites. Le Qorân rapporte cet événement dans la XXXIVe Sourate (Sourate de Saba, v. 14 et suiv.) : Les gens de Saba avaient un signe dans leur résidence ; deux jardins à droite et à gauche. Mangez (leur dîmes-nous) de la nourriture que vous donne votre Seigneur, et remerciez-le.

Vous avez un pays excellent et un maître miséricordieux. Mais ils se détournèrent (de la voie droite). Nous envoyâmes contre eux l'inondation des digues et nous changeâmes leurs deux jardins en deux autres où il n'y avait que des fruits sauvages, ceux de l'arak et du tamarin et quelques misérables fruits du lotus sauvage. Cf. les textes rassemblés par Reiske, *De Arabum epochâ*, *Primæ linaæ* p. 166-173, Schultens, *Imperium Ioctanidarum*, De Sacy, *Mémoires sur les antiquités de la Perse et l'histoire des Arabes*, p. 628-647, Rühle von Lilienstern, *Zur Geschichte der Araber*, p. 197-217, Desvergers, *Arabie*, p. 60-64, Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 84-86.

89. *Lorsque le lit du torrent se plaignit de cet événement, il lui dit : Assez, coule sur les collines et les hauteurs.*

Ce vers, ainsi que les suivants, jusqu'au 98e, manque dans l'édition de Ralfs et la traduction de Sacy. El Azhari et El Bâdjouri ne les ont pas non plus admis dans leur texte, de même l'éditeur de Bombay (jusqu'au 97e). Ils ont été ajoutés par un poète de Fas, s'il faut en croire Abou 'Ali El Gharnati, le commentateur de la *Maqsourah* d'Ibn Hazm.

90. *La terre, par la permission de son Créateur, prodigua aux hommes et aux bêtes la nourriture qu'elle a en dépôt.*

91. *Elle se revêtit d'étoffes de brocard et enroula des turbans (de verdure) autour des sommets, des collines et des hauteurs.*

92. *Les palmiers élevés montrèrent leurs grappes pareilles au* behâr *et au* 'anem *sur les joues.*

93. *Le fléau de la famine s'éloigna des hommes, et l'âme du lâche et de l'avare fut portée à la générosité.*

94. *Si tu veux encore des signes du Prophète, j'ai réuni ensemble les plus glorieux.*

95. *Dis à celui qui insiste pour que je devance mes prédécesseurs dans le panégyrique de Mohammed□ ce sont là des présents auxquels je ne saurais atteindre.*

96. *Ne me demande pas□ A quel prix as-tu obtenu cette prérogative□ L'on ne demande pas□ Combien□ quand il s'agit de la grâce de Dieu.*

97. *Si ce n'était le secours divin, l'entreprise serait au-dessus du possible et l'homme éloquent ressemblerait au muet.*

98. *Laisse-moi poursuivre ma description des miracles du Prophète qui brillèrent comme le feu de l'hospitalité, sur les montagnes.*

Le mot *aiât* signifie à la fois signes, miracles et versets du Qorân. Le poète joue sur ces diverses acceptions.
C'était la coutume, chez les anciens Arabes, pour qui l'hospitalité était une des principales vertus, d'allumer, sur les montagnes et sur les points élevés, des feux qui servaient à guider vers leurs campements les voyageurs égarés. Il est fait souvent allusion à cette coutume dans les vers des poètes, cf. ma *Poésie arabe anté-islamique*, p.□2-24.

99. *La beauté des perles augmente quand elles sont enfilées en collier, mais isolées, elles ne perdent rien de leur prix.*

100. *Cependant, je n'espère pas arriver dans un panégyrique, jusqu'à l'excellence des dispositions innées et des qualités morales du Prophète.*

101. *Ce sont les marques de la vérité, venant du Miséricordieux, créées, et pourtant éternelles en tant que qualités de Celui dont l'éternité est l'attribut ;*

Ces vers sont inspirés par divers passages du Qorân (Sourate XIII, v. 1). « Voici les *Signes* du livre, et ce qui a été envoyé d'en haut est la vérité même : cependant le plus grand nombre ne croit pas. »
Le poète paraît faire ici une distinction dans les versets du Qorân, créés en tant que versets ou sourates dans leur forme extérieure, mais non pour leur sens qui, étant une émanation de la Vérité absolue, lui est coéternel. Cette doctrine qui semble établir l'existence d'attributs de Dieu en dehors de Dieu lui-même a été combattue énergiquement par les mo'tazélites dont la défaite a amené la décadence de l'islam (cf. Dugat, *Histoire des philosophes et des théologiens musulmans*, p. 48-56-82-120). On pourrait résumer l'opinion d'El Bousiri en disant qu'au point de vue de l'expression, les versets du Qorân sont contingents, et pour le fond, absolus.

102. *Des signes non restreints dans les limites du temps et qui nous parlent de la résurrection, de ‘Ad, et de Irem.*

Jeu de mots entre *Ma’ad* (résurrection) et *‘Ad*.
La résurrection des morts est un dogme emprunté aux chrétiens par Mohammed et il en est fréquemment question dans le Qorân. Ainsi, par exemple, Sourate III, v. 102 :
« Au jour de la résurrection, il y aura des visages blancs et des visages noirs. Dieu dira à ces derniers : N’est-ce pas vous qui, après avoir cru, devîntes infidèles ? — 103. Ceux dont les visages seront blancs éprouveront la miséricorde de Dieu et en jouiront éternellement. »
Sour. XVII, 52. « Ils disent : Est-ce que lorsque nous serons devenus os et cendres, nous serons relevés sous une forme nouvelle ? — 53. Dis-leur : Oui, quand même vous seriez devenus pierre ou fer, ou telle autre chose de celles qui paraissent impossibles à votre esprit. Ils répondront : Et qui nous fera revenir à la vie ? Dis : Celui qui vous a créés la première fois. — Alors, ils secoueront la tête et te demanderont : Quand cela aura-t-il lieu ? Dis : Il se peut que cela ne soit pas prochainement. — 54. Le jour où Dieu vous appellera (de vos tombeaux), vous lui répondrez en le louant : il vous semblera n’avoir demeuré que très peu de temps. »
La légende de ‘Ad, à laquelle se rattache celle du palais d’Irem est une des plus célèbres en Arabie. Elle a d’ailleurs trouvé place dans le Qorân, adaptée par Mohammed à son système d’enseignement. Les écrivains orientaux comptent d’ordinaire deux royaumes Adites, tous deux détruits par une catastrophe. Sur les premiers Adites, qui étaient établis dans le sud de l’Arabie, régna Cheddâd ben’Ad qui se montra infidèle ainsi que son peuple.

Voici comment El Ibchihi, dans le *Mostatref* résume son histoire□

«□Dieu leur avait donné une taille démesurée et une telle force qu'ils disaient□Qui est plus fort que nous□ — Dieu très haut a dit□N'ont-ils pas vu que Dieu en créa de plus forts qu'eux□ Il leur envoya Houd le prophète qui leur prêcha le repentir. Cheddâd lui dit□Si je crois en Dieu, que trouverai-je près de lui□ — Le prophète répondit□Il te donnera dans l'autre vie un paradis construit en or, en rubis, en perles et en toute espèce de pierres précieuses. Cheddâd reprit□J'en bâtirai un pareil, je n'ai pas besoin d'invoquer le Dieu que tu prêches. Il ordonna à mille chefs d'entre les Djebbâr (*les puissants*), peuple de 'Ad, de partir à la recherche d'une terre étendue, abondante en eau, d'un air excellent, éloignée des montagnes pour y construire une ville d'or. Ces chefs partirent, chacun emmenant mille hommes avec lui□ils parcoururent la terre jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la montagne de 'Aden où ils virent un pays étendu et d'un climat excellent. Cette contrée leur plut□ils ordonnèrent aux géomètres et aux architectes de tracer une ville carrée□chaque côté ayant dix parasanges. Ils creusèrent les fondements jusqu'à l'eau et bâtirent les fondations en pierre d'onyx du Yémen, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la surface de la terre. Puis ils construisirent autour un mur haut de 500 coudées□ils le revêtirent de plaques d'argent doré, dont l'œil ne pouvait supporter l'éclat au soleil levant. Cheddâd fit extraire de l'or de toutes les mines du monde, le prit pour sa construction, ne laissa quoi que ce soit entre les mains de personne sans l'enlever et s'empara des trésors cachés□puis, il bâtit à l'intérieur de la ville son palais, suivant le nombre de chefs de son empire□chaque palais reposait sur des colonnes de toute sorte d'émeraudes et de rubis unis par l'or. La longueur de chaque colonne était de

100 coudées. Il fit couler dans cette ville des fleuves et des ruisseaux pour arroser le palais et les habitations. Le sol était de pierreries et d'hyacinthes. Il fit revêtir le palais de plaques d'or et d'argent et plaça sur les bords des rivières des arbres dont les troncs étaient d'or, les feuilles et les fruits de toute sorte d'émeraudes, de rubis et de perles. Les murailles furent, par son ordre, ointes de musc et d'ambre et il établit pour lui un jardin magnifique où il mit des arbres d'émeraudes, de rubis et de métaux de tout genre□il y fit venir toutes les espèces d'oiseaux harmonieux, aux accents mélodieux et d'autres animaux. En matière de défense, il établit autour de la ville cent mille tours qui devaient la protéger. Quand la construction fut terminée, il fit enlever en Orient et en Occident les tentures et les draperies de toutes sortes de soieries pour orner son palais et ses galeries□ il ordonna de prendre tous les vases d'or et d'argent. Quand tout fut terminé, Cheddâd sortit du Hadhramaout avec tous les gens de son royaume et se dirigea vers la ville d'Irem aux colonnes. En l'apercevant, il dit□Je suis arrivé à ce que Houd m'annonçait après la mort et je le possède. Mais quand il voulut y entrer, Dieu très haut ordonna à un ange de pousser contre les Adites un cri de colère. En un clin d'œil, l'ange de la mort se saisit de leurs vies et ils tombèrent gisants la face contre terre. Puis Dieu fit disparaître cette ville des regards des hommes□ toutefois, dans le pays où elle a été bâtie, on aperçoit pendant la nuit des masses d'or, d'argent et de pierres précieuses qui brillent comme des lampes□ lorsqu'on y arrive, on ne trouve plus rien (t.□I, p.□69).□

Les contes arabes, en effet, sont remplis d'aventures d'individus qui, entrés par hasard dans la ville d'Irem, sont incapables de la retrouver quand ils cherchent à y pénétrer de nouveau.

Cette légende, antérieure à Mohammed, est sans doute une variante du récit babylonien sur la tour de Babel ; on la retrouve d'ailleurs dans les traditions mandaïtes qui y font pénétrer Salomon, grâce à l'oiseau *tizkholo* et qui attribuent à Cheddâd le trait de la flèche lancée contre le ciel et retombant ensanglantée sur la terre (cf. Siouffi, *Études sur la religion des Soubbas,* ch. XXIX, p. 153-156, et le même trait rapporté à Pharaon, dans l'*Égypte de Murtadi, fils du Gaphiphe*, trad. par P. Vattier p. 257-260). Le Qorân a insisté sur le caractère religieux de cette légende en introduisant Houd, un des trois cent soixante prophètes imaginaires qui auraient précédé la venue de Mohammed (Sourate VII, v. 63-70) :

« — Nous avons envoyé auprès des Adites l'un d'entre eux, Houd. Celui-ci leur disait de même : O mon peuple, adore Dieu et n'adore point d'autres divinités que lui. Ne craignez-vous pas le Seigneur ? — Ceux des grands qui étaient incrédules lui disaient : Nous voyons que tu es dans une aberration d'esprit et en vérité nous croyons que tu n'es qu'un imposteur. — O mon peuple, leur dit Houd, ce n'est point de l'aberration d'esprit ; loin de là, je suis l'envoyé de Dieu, maître de l'univers. — Je vous annonce les commandements de Dieu, je suis votre conseiller sincère et fidèle. — Vous étonnez-vous de ce que la parole de votre Seigneur vous arrive par l'un d'eux chargé de vous exhorter ? Rappelez-vous qu'il vous a fait succéder au peuple de Noé, qu'il vous a donné une taille gigantesque. Souvenez-vous des bienfaits de Dieu afin que vous Soyez heureux. — Es-tu venu, lui dirent-ils, pour nous faire adorer un seul Dieu et abandonner les divinités de nos pères ? Fais donc que tes menaces s'accomplissent si tu es sincère. — Bientôt, reprit-il, la vengeance et la colère de Dieu vont fondre sur vous. Disputerez-vous avec moi sur les noms que vous et vos pè-

res avez donnés aux divinités au sujet desquelles Dieu ne vous a accordé aucun pouvoir ? Attendez seulement, et moi j'attendrai avec vous. — Par l'effet de notre miséricorde, nous sauvâmes Houd et ceux qui l'ont suivi et nous exterminâmes jusqu'au dernier ceux qui avaient traité nos signes de mensonges et qui ne croyaient pas. »

La légende d'Irem a été souvent traitée par les écrivains arabes : une de ces recensions a été publiée par M[elle] Groff (*Les sept dormants*, p. 50-64 et préface p. 5-6).

Ces premiers ʻAdites furent exterminés, toujours d'après la tradition, par une catastrophe dont j'ai donné les détails légendaires dans mon étude sur la légende de Loqmân (*Loqmân berbère*, p. XIII-XIX, et les auteurs cités en note). Loqmân et ses successeurs auraient régné sur les seconds ʻAdites qui furent pareillement anéantis par une tempête, ou, suivant d'autres, par les Sabéens ou Himyarites. Comme le nom de pélasgique chez les Grecs, le nom de ʻAdite fut plus tard, chez les Arabes, employé comme synonyme d'antique et de gigantesque ; il ne faut pas oublier cependant qu'au temps du géographe Ptolémée, il existait encore une tribu des *Oaditæ* (correction de Sprenger) représentant les Adites soi-disant détruits.

103. *Ils sont demeurés toujours parmi nous, bien supérieurs à tous les miracles des Prophètes qui avaient apparu, mais sans durer.*

Les adversaires de Mohammed lui demandaient constamment de prouver, comme ses prédécesseurs, sa mission par des miracles. — Le même fait eut lieu pour le christianisme naissant (cf. Renan, *Vie de Jésus*, ch. XVI). Mohammed, dont la légende n'était pas encore formée sur le modèle de celle du Christ, répondait en citant comme des prodiges les

versets du Qorân qu'il était impossible d'imiter (cf. sur cette prétention justifiée, Nœldeke, *Geschichte des Qorans*, p. 43-44) et qui devaient plus durer qu'une guérison surnaturelle.

104. *Ils sont précis et ne laissent subsister aucun doute dont profite le contradicteur : ils n'ont pas besoin d'arbitre* (pour les interpréter).

Cf. ce que dit le Qorân (III, 5) : « Ceux dont le cœur dévie de la vraie route courent les métaphores, par envie du désordre et par envie de l'interprétation ; mais n'y a que Dieu qui connaisse l'interprétation. »
Dans l'édition de Bombay, ce vers est reporté après le v. 108.

105. *Ils ne sont jamais combattus sans que les plus acharnés de leurs ennemis ne se retirent du combat, demandant la paix.*

106. *Leur éloquence repousse les assertions de leur contradicteur, comme le jaloux la main de celui qui attente à l'honneur de son harem.*

107. *L'abondance de leur sens égale celle des vagues de la mer dont ils surpassent les perles en beauté et en prix.*

Un hadith du Prophète dit que chaque verset du Qorân a un sens intérieur (ésotérique) et un sens extérieur (exotérique). Chaque sens intérieur en renferme lui-même plusieurs, allant de sept à soixante-dix.

108. *L’on ne peut comparer ni énumérer toutes leurs merveilles ; si fréquemment qu’on les répète, elles n’excitent pas l’ennui.*

109. *L’œil du lecteur en est charmé : Tu as saisi, lui dis-je, la corde qui rattache à Dieu tiens-la bien.*

La corde qui rattache à Dieu, la corde solide est le Qorân, si l’on s’en rapporte à la tradition de ‘Ali ben Abou Taleb. Un jour El Harith el ‘Aouar passa près d’une mosquée où des gens se lançaient à tout hasard dans le domaine de la tradition. Il alla trouver ‘Ali et lui rapporta le fait. S’y sont-ils déjà aventurés ? demanda le Khalife — Oui — J’ai entendu dire au Prophète : Ce sera un sujet de discussion. — Comment y échapper ? Par le livre de Dieu (*le Qorân*) où est rapporté le passé, où est révélé l’avenir, où il est statué sur vos rapports : c’est le meilleur guide, c’est la corde solide qui rattache à Dieu (Ibn ‘Achour, p. 121-123).

110. *Si tu les lis par crainte des flammes de l’enfer, tu refroidis l’ardeur du feu en y introduisant cette fraîcheur.*

L’enfer est ici désigné par une de ses divisions « *Lazha* », c’est le second étage de l’enfer qui en compte sept dans l’ordre suivant :

1° *Djehennem* (la géhenne, de l’hébreu *gé-hinnom*) où vont les Musulmans morts en état de péché ;
2° *Lazha*, pour les chrétiens ;
3° *Hotamah* pour les Juifs ;
4° *Sa’ir*, pour les Sabéens adorateurs des astres ;
5° *Saqar* pour les adorateurs du feu et les démons ;

6° *Djahim* pour les païens comme les ‘Adites ;
7° *Haouyâh* pour les athées et les impies, comme Pharaon (cf. Sell, *The faith of islam*, p. 72).
D’après une tradition, la Sourate de la Vache (2e Sourate) et celle de la famille de ‘Imrân (3e Sourate) seront au jour du jugement deux nuages qui éteindront les feux de l’enfer pour tous ceux qui les auront récitées.

> 111. *C’est comme le réservoir où deviennent blancs les visages des pécheurs qui étaient arrivés noirs comme du charbon.*

Allusion à la croyance d’après laquelle chaque prophète a un réservoir où il doit se désaltérer, avec sa nation, avant d’entrer en paradis. Celui de Mohammed est le plus grand de tous ; d’un côté à l’autre il y a un mois de marche. Cf. Pir Ali Berkevi, *Exposition de la foi musulmane* p. 9.

> 112. *Pour l’équité, c’est comme le Sirât, ou la Balance, car en dehors d’eux il n’existe pas de justice chez les hommes.*

Le Sirât est mentionné plusieurs fois dans le Qorân avec le sens de droit chemin (Sour. I, v. 5-6). Dirige-nous dans la voie droite (*Sirât*), la voie de ceux que tu as comblés de bienfaits — (Sour. XXXVI 67) : Si nous voulions, nous leur ôterions la vue, ils s’élanceraient alors précipitamment vers le chemin (*Sirât*) mais comment le verront-ils ?
Ailleurs, il a le sens de route de l’enfer (Sour. XXVII, 23). Dirigez-les vers la route de l’enfer (*Sirât*). Plus tard, sous l’influence d’idées persanes, cette voie est devenue le pont que les âmes franchissent après la mort. Suivant l’Avesta et le Minokhired, les âmes passent le pont redoutable de

Tchinvat ou Tchandor, les justes seuls peuvent le traverser pour aller en paradis (cf. Hovelacque, Le Pont des Morts en Perse*, Revue des traditions populaires*, t. VI, 1891, p. 488-489).

L'existence de ce pont est devenue un article de foi. « On doit reconnaître... que le pont Sirât est plus affilé qu'une épée, qu'il est dressé au-dessus de l'enfer, que tous les hommes doivent passer sur ce pont ; que les uns (les Prophètes) le franchiront comme l'éclair ; les autres (les gens très pieux) comme un cheval qui court ; ceux-ci (les gens vertueux) comme un cheval qui marche ; ceux-là se traînent le dos chargé de leurs péchés ; d'autres enfin tomberont et iront immanquablement en enfer » (Pir Ali Berkevi, *Exposition de la foi musulmane* p. 18-19). Les mo'tazélites niaient l'existence de ce pont (Cf. Sell, *The faith of islam* p. 167).

La balance est celle dans laquelle, au jugement dernier, Dieu pèsera les actions des hommes (Qorân, Sour. XXIII, 104,109) :

« Ceux dont la balance penchera, jouiront de la félicité. Ceux pour qui la balance sera légère, seront les hommes qui se seront perdus eux-mêmes, condamnés à rester éternellement dans la géhenne. — (Sour. CII, 5-6) ; Celui dont les œuvres pèseront lourdement dans la balance aura une vie agréable. — Celui dont les œuvres seront légères, aura pour demeure la Fosse (l'enfer) ».

Il faut croire qu'« Il sera dressé une balance où les hommes et les mauvaises actions des hommes seront pesées ; que ceux dont les bonnes actions seront moins pesantes que les mauvaises iront en enfer, à moins que Dieu ne leur fasse miséricorde, ou que des prophètes, des saints et des docteurs n'intercèdent pour eux, ce qui ne peut avoir lieu qu'à l'égard de ceux qui sont morts avec la foi. Les autres ne

peuvent participer à aucune intercession ni sortir de l’enfer ». (Pir Ali Berkevi, *Exposition de la foi musulmane*, p. 18).

113. *Ne t’étonne pas que l’envieux aille les niant, c’est par affectation d’ignorance, car il est intelligent.*

114. *L’œil chassieux nie la lumière du soleil, et la bouche malade le goût de l’eau.*

115. *O le meilleur de ceux dont les suppliants viennent assiéger la cour en se hâtant (à pied) ou sur le dos des chamelles qui laissent des empreintes sur le sol ;*

Il s’agit ici de ceux qui font le pèlerinage de La Mekke à Médine.

116. *Toi qui es le plus grand miracle pour l’homme intelligent ; toi qui es le plus grand bienfait pour celui qui sait en profiter.*

Le premier hémistiche est sans doute imité de ce vers où El Motenebbi, s’adressant au nègre Kâfour, gouverneur de l’Égypte, après avoir été esclave, lui prodigue les plus basses flatteries :
« A Dieu appartiennent les miracles et il n’en est pas comme celui-ci : Je crois, ô Kâfour, que tu es son plus grand miracle (*Diwan*, t. II, p. 878). »

117. *En une nuit tu as voyagé d’un sanctuaire à l’autre, comme la pleine lune voyage dans l’obscurité des ténèbres.*

Il est fait allusion ici au *mi’râdj* ou ascension nocturne du Prophète dont il est question dans le Qorân (Sour. XVII, 1). « Gloire à celui qui a transporté dans la nuit son serviteur, du temple sacré (*La Mekke*) au temple éloigné (*Jérusalem*). »
Les Musulmans ont longtemps discuté si ce voyage fut réel ou l’effet d’une vision. ‘Aïchah, la femme préférée de Mohammed, et Mo’aouyah, plus tard Khalife, défendaient cette dernière opinion ; néanmoins l’autre prévalut (Abou’l éda, *Vie de Mohammed*, p. 31).
C’était, au moyen âge, l’occasion de fréquentes attaques des chrétiens contre l’islam et l’objet de leurs sarcasmes ; cf. en particulier Barthélemy d’Édesse, *Confutatio Agareni* (Migne, *Patrologia græca*, t. CIV, Paris 1860, gr. in-8°, col. 1391). Il existe de nombreux récits de cette ascension : je résumerai celui qui a été publié en turc oriental et traduit par M. Pavet de Courteille : il s’appuie sur l’autorité d’Omm Hâni, sœur de ‘Ali. Le Prophète, qui raconte lui-même son aventure, fut réveillé une nuit par Gabriel et Michel, accompagnés de 70,000 anges et lui amenant Boraq, animal plus petit que le mulet, plus grand que l’âne, à figure humaine, à croupe de cheval, à queue de vache ou de chameau, muni de deux ailes qui lui couvraient les pieds ; en un mot, un monstre semblable à celui que décrit Horace au commencement de l’art poétique :

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas
Undique collatis membris.

Les légendes musulmanes n’ont certainement pas connu le poème latin, mais peut-être trouverait-on dans le type figuré de Boraq un souvenir du Sphinx (ou plus exactement de la Sphynge) et de Pégase. Il y a lieu aussi de remarquer le rapport qui existe entre le nom de Boraq et la racine sémitique qui a fourni le nom de l’éclair *(barq)*. Cette monture attendait depuis quarante mille ans l’honneur de porter Mohammed sur une selle d’émeraudes vertes. Elle le transporta à Jérusalem où il salua tous les prophètes conduits par Abraham, Moïse et Jésus. Il remplit ensuite les fonctions d’Imâm dans la prière prononcée par eux et monta au ciel par un escalier de lumière. Après avoir traversé la mer du Kaoucer, suspendue dans l’espace par l’effet de la toute puissance divine, le Prophète et Gabriel arrivèrent au premier ciel, fait d’émail couleur de turquoises et long de 500 ans : il y salua Adam, et y vit le coq qui compte les heures et fait l’appel auquel répondent tous les coqs de la terre ; il y avait aussi un ange, moitié feu, moitié neige, dont la prière est prise par les hommes pour le roulement du tonnerre, ensuite la mer blanche de la vie. Le second ciel était de perles blanches, aussi étendu que le premier : le Prophète trouva l’ange qui règle les parts de toutes les créatures, un autre ayant soixante-dix têtes garnies chacune de 70 langues occupées à louer Dieu, puis les deux prophètes Zakarya et Yahya. Dans le troisième ciel, qui était d’hyacinthe rouge, Mohammed rencontra Jacob, Joseph, David et Salomon. Le quatrième ciel n’offrit rien de remarquable. Le cinquième, qui était en or, était habité par les prophètes Ismaël, Isaac, Aaron et Loth ; non loin de là s’étendait une mer de feu réservée pour l’enfer, Mohammed et Gabriel pénétrèrent ensuite dans le sixième ciel qui était de perles et où ils trouvèrent Moïse, Edris (Hénoch) et Noé. Dans le septième ciel, rempli par soixante-dix divisions d’anges,

habitait Abraham. Le prophète y vit les âmes de ceux qui suivent sa doctrine et des anges gigantesques : l'un ayant soixante-dix têtes, un autre avec dix mille ailes, etc. Il arriva au *Sidrah* (lotus) de la limite, arbre dont les branches sont de perles et d'émeraudes et du pied duquel sortent quatre fleuves : le Nil, l'Euphrate, le Salsabil qui coule dans le Paradis, et le Kaoucer qui se jette dans la mer du même nom. A cet endroit, Gabriel le quitta, Mohammed s'approcha seul du trône de Dieu et s'entretint avec lui ; c'est là qu'il reçut l'institution des cinq prières. De là, il redescendit sur terre après avoir, suivant quelques traditions, visité aussi l'enfer. Une légende à peu près semblable pour les détails avait cours chez les Musulmans d'Espagne ; elle a été traduite d'après un manuscrit en *aljamiado* par G. Robles (*Leyendas moriscas*, t. II, p. 269-301. *Leyendas de la ascension de Mahommed en los cielos*). Une version arabe a été traduite par le Dr Perron. Cf. aussi Reinaud, *Descriptions des monuments,* t. II, p. 83 87).

118. *Tu as passé la nuit à t'élever jusqu'à ce que tu fusses arrivé à la distance de deux arcs, à un degré auquel nul ne pouvait atteindre ni aspirer.*

C'est l'expression même du Qorân (Sour, LIII v. 9). « Il était à la distance de deux arcs ou plus près encore. »

119. *Tous les prophètes et les apôtres de Dieu t'ont fait marcher devant eux comme les serviteurs cèdent le pas à leur maître.*

120. *Avec eux tu as traversé la voûte céleste au milieu d'un cortège dont tu aurais été le porte-drapeau.*

Allusion à un hadith du prophète :
« Au jour de la résurrection, Adam et sa race, seront sous mon drapeau et je n’en serai pas plus fier. »

121. *Jusqu’à ce que, ne laissant approcher personne plus près de toi, ni au-dessus de toi, à aucun degré où l’on pût s’élever,*

122. *Tu as rabaissé au-dessous de toi toutes les stations (des prophètes), quand tu as été appelé comme l’unique et le chef de tous.*

Il y a dans le texte un jeu de mots grammatical comme les affectionnent El Bousiri et les poètes de la décadence : *Khafadha* signifie à la fois abaisser et mettre au génitif — idhafah, action d’attirer et rapport d’annexion — raf’ élévation et action de mettre au nominatif — mofrad, isolé et singulier ; — *‘alam*, chef et nom propre ; de sorte que le vers peut aussi se traduire
« Tu as mis au génitif par rapport d’annexion toutes les stations, pendant que tu étais interpellé au nominatif comme nom propre singulier. »
Cf. un jeu de mots semblable dans un vers de Sa’adi (*Gulistan*, trad. Defrémery, p. 42, note).

123. *Pour atteindre à une union (avec Dieu) — et quel mystère ! — et à un secret caché — et quel secret !*

124. *Tu as réuni en toi toute gloire sans partage et tu as traversé sans rival tous les endroits.*

Jeu de mots entre *hozta* (tu as réuni) et *djozta* (tu as traversé) qui, dans l'écriture arabe, ne diffèrent que par un point.

125. *Qu'il est glorieux, le rang qui t'a été accordé ! Qu'elles sont magnifiques les faveurs dont tu as été comblé !*

Une tradition attribuée à Abou Horaïrah rapporte que Dieu dit à Mohammed : Adresse-moi une demande ? — Le Prophète répondit : Seigneur, tu as choisi Ibrahim pour ami, et tu lui as donné une grande puissance, — tu as conversé avec Moïse, — tu as donné à David une royauté considérable et tu lui as soumis les montagnes, — tu as donné à Salomon un royaume immense, tu lui as accordé l'autorité sur les génies et tu lui as fait don d'un pouvoir comme personne n'en possédera après lui, — tu as donné à Jésus la connaissance de la Torah et de l'Évangile ; tu lui as fait guérir les aveugles et les lépreux, tu l'as délivré, lui et sa mère, de Satan le lapidé qui n'a plus eu d'accès auprès d'eux. Dieu lui répondit : Je t'ai choisi pour ami, et il écrit dans la Torah : Mohammed est l'ami du Miséricordieux : je t'ai envoyé vers toutes les nations et la tienne aura été la première et la dernière... Tu es mon serviteur et mon apôtre ; j'ai fait de toi le premier des Prophètes par le rang et le dernier par la date de la mission. Je t'ai accordé sept dons qui ont manqué à ceux qui t'ont précédés » (Ibn 'Achour p. 129).

126. *Quelle fortune pour nous, Musulmans ! puisque nous trouvons en sa protection un pilier indestructible.*

127. *Lorsque celui qui nous appelait à l'obéissance fut traité par Dieu de plus noble des Prophètes, nous fûmes, nous, la plus noble des nations.*

128. *L'annonce de sa mission fit trembler les cœurs des ennemis, comme le rugissement du lion fait fuir le troupeau imprévoyant.*

129. *Sans cesse, il les rencontra sur les champs de bataille jusqu'à ce que les coups de lance les fissent ressembler à de la viande sur un étal.*

130. *Ils préférèrent fuir, mais ils ne laissaient pas de porter envie aux membres des leurs emportés dans l'air par les vautours et les oiseaux de proie.*

Jeu de mots entre *achlâ*, membres (d'un corps égorgé) et *châlet*, être enlevé, emporté.

131. *Les nuits se passaient sans qu'ils en connussent le nombre, quand ce n'était pas les nuits des mois sacrés.*

C'est-à-dire que les attaques multipliées des Musulmans jetaient les païens dans un tel émoi que c'était seulement dans les mois sacrés, où toute guerre était interdite, qu'ils pouvaient se retrouver et se rendre compte des circonstances. Les mois sacrés étaient dzou'lqa'dah, dzou'l-hidjah, moharrem qui se suivaient, et redjeb qu'on nommait pour cette raison redjeb l'isolé (Cf. Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. II, ch. IX). Cette sorte de trêve de Dieu remontait, suivant la légende, à Ibrahim et Isma'il, à la suite d'une prière

faite par le premier. C'était pendant les trois mois consécutifs qu'on se rendait en pèlerinage à La Mekke, ce qui explique cette trêve.

> 132. *La religion semblait un hôte descendu dans leur cour suivi de chefs puissants et avides de la chair de leurs ennemis,*

Jeu de mots entre *qarm* chef et *qarim*, avide.

> 133. *Entraînant une armée montée sur des coursiers rapides, pareille à une mer orageuse qui lancerait des vagues de héros,*

> 134. *De tous ceux qui se dévouent à Dieu, comptant sur lui ; ils se précipitaient avec l'intention de détruire et d'anéantir les infidèles,*

> 135. *Jusqu'à ce que la foi musulmane, d'étrangère qu'elle était parmi eux, fût devenue comme leur parente par les liens du sang,*

> 136. *Protégée désormais par le meilleur des pères et des maris, sans jamais devenir orpheline ni veuve.*

> 137. *Ils étaient fermes comme des montagnes : interroge sur eux leurs adversaires et demande-leur ce qu'ils ont vu à chacune des rencontres.*

Imitation d'un vers de 'Antarah (*Mo'allaqah,* v. 43).
Fille de Mâlek, interroge les cavaliers si tu ignores (qui je suis).

Il y a aussi un jeu de mots entre *mosâdim*, adversaire, et *mostadam*, rencontre.

> 138. *Demande à Honaïn, demande à Badr, demande à Ohod, périodes de trépas, plus fatales pour eux qu'une épidémie.*

La bataille de Badr fut livrée le vendredi 17 de ramadhân de l'an 2 de l'hégire (13 mars 624). Mohammed, informé qu'une caravane de Qoraïchites revenait de Syrie, résolut de s'en emparer. Abou Sofyân qui l'escortait avec trente cavaliers, prévint les Mekkois qui partirent au-devant d'elle avec neuf cents cinquante hommes dont cent cavaliers. Le Prophète n'avait que trois cents treize hommes, dont deux montés sur des chevaux et dix sur des chameaux. La bataille fut précédée d'un combat singulier entre Hamzah, l'oncle du Prophète, ʻAli ben Abou Tâleb et ʻObaïdah, du côté des Musulmans, 'Otbah ben Rebi'ah, Chaïbah, son frère et Ouâlid son fils, au côté des Qoraïchites. Ceux-ci furent vaincus et tués ainsi que ʻObaïdah. Les musulmans fléchissaient malgré ce présage, lorsque Mohammed, lançant une poignée de cailloux (Cf. vers 71), jeta la terreur chez ses ennemis. Un de ceux qui s'étaient montrés les plus acharnés contre la nouvelle doctrine, Abou Djahl, fut tué et sa tête portée au Prophète : 69 autres Qoraïchites succombèrent parmi lesquels le fils d'Abou Sofyân et le neveu de Khadidjah, première femme du Prophète. L'oncle de celui-ci, ʻAbbas, fut fait prisonnier ainsi que deux de ses neveux dont un frère de ʻAli. Quatorze musulmans périrent. Cette victoire, peu importante par elle-même, eut cependant un retentissement considérable, car c'était le premier succès militaire remporté par la foi nouvelle qu'un échec aurait sans doute étouffée (cf. *Sirat er Resoul*, t. I, p. 427-460 ; El

Bokhâri, t.□II, p.□3-10□ Abou'l Féda, *Vie de Mohammed* p.□47-50, *Kitâb el Aghâni,* t.□IV, p.□7-37).
Le combat d'Ohod eut lieu le samedi 7 de chaouâl de l'an 3 de l'hégire (23 mars 627). Pour venger la défaite de Badr, Abou Sofyân se mit à la tête de neuf cent Qoraïchites dont deux cent cavaliers, et partit, escorté de quinze femmes dont Hind, fille de 'Otbah, qui exhortaient par leurs vers les païens à venger les morts de Badr□
En avant, fils de 'Abd cd Dâr□
En avant, guerriers, nos protecteurs□
Frappez, frappez du tranchant de l'épée□
Mohammed, contre l'avis de ses partisans, sortit à sa rencontre et vint camper au défilé d'Ohod. La bataille commença par une série d'engagements dans l'un desquels, Hamzah, l'oncle du Prophète, fut tué par l'Éthiopien Ouahchi ainsi que Mos'ab qui portait l'enseigne des Musulmans. Le vainqueur de ce dernier crut avoir tué Mohammed lui-même, ce qui jeta du trouble parmi les fidèles□ en même temps, Khâled qui commandait la cavalerie de l'armée païenne, profita de la débandade de la réserve des Musulmans qui avait quitté son poste pour piller, et prit les ennemis à revers. La confusion fut extrême□ Mohammed reçut un coup de pierre qui lui brisa les dents□ les Musulmans s'enfuirent. Les femmes des Qoraïchites mutilèrent les cadavres des ennemis tués, surtout Hind, femme d'Abou Sofyân qui avait à venger son père et son frère tués à Badr. Elle alla, disent les Musulmans, jusqu'à déchirer avec ses dents le foie de Hamzah, l'oncle du Prophète, se fit un collier avec le nez et les oreilles des morts de l'autre parti, au nombre de soixante-douze et célébra la victoire des siens par des vers qui nous sont restés□
«□Elle est payée la rançon du sang de Badr□
Le combat appelle le combat□

'Otbah transperçait mon âme, et mon frère, et son oncle et mon fils.

J'ai guéri mon âme, j'ai tenu mon serment ; tu as étanché, ô Ouahchi, la soif de ma poitrine !

A Ouahchi, ma reconnaissance pour la vie ! Oui, jusqu'à ce que la tombe ait carié mes os. »

Plus tard le fils de « La mangeuse de foie », Mo'aouyah devrait khalife et fonda la dynastie des Omayades (*Sirat er Resoul*, p. 555-638 ; El Bokhâri, t. III, p. 13-18 ; Coppier, *Le Diwân d'Al Hansâ,* p. LXIII-LXXII ; Abou'l Féda, *Vie de Mohammed*, p. 54-60).

Après la prise de La Mekke par les Musulmans, les Haouàzin s'étaient réfugiés dans la vallée de Honain, à trois milles de là, et se joignirent aux Benou-Djocham commandés par Doraïd ibn Simmah, le même qui, à plus de quatre-vingts ans, fut assassiné plus tard de sang-froid par des Musulmans appartenant à une autre tribu dont il avait maintes fois protégé les femmes. Réunis aux B. Thâqif, ils méditaient d'attaquer le Prophète. Celui-ci les prévint. Le 6 de chaouâl de l'an 8 de l'hégire (27 janvier 630), il vint à la tête de 12,000 hommes leur livrer bataille. D'abord les Musulmans prirent honteusement la fuite, ce qui excita les risées du contingent mekkois et de leur chef Abou Sofyân, qui avaient été contraints de se joindre à Mohammed. Celui-ci renouvela le miracle de Badr ; il fit agenouiller sa mule Doldol, jeta contre les ennemis une poignée de poussière qui les mit en déroute, mais il échoua au siège de Taïf où ils s'étaient retirés et dut regagner La Mekke sans résultats (*Sirat er Resoul*, p. 840-876 ; El Bokhâri, t. III, p. 43-44 ; Abou'l Féda, *Vie de Mahommed*, p. 95-98).

139. *Rougissant la blancheur des épées qui s'étaient teintes* (de sang) *en s'abaissant sur l'ennemi aux noires touffes de cheveux.*

Imitation d'un passage de la *Mo'allaqah* de 'Amr ben Kolthoum (v. 24).
(Sache que) nous apportons au combat nos étendards blancs et nous les remportons rouges et humides de sang.

140. *Ils traçaient des lignes avec leurs lances brunes de Khatt et leurs roseaux* (leurs flèches) *ne laissaient pas une partie du corps sans y marquer un point diacritique.*

Il y a ici plusieurs jeux de mots□ sur *Khatt* qui signifie *trait, écriture* et qui désigne aussi un endroit où l'on fabriquait des lances renommées — sur *aqlâm* qui veut dire à la fois roseaux et plumes à écrire (cf. le latin *calamus*)□ sur *harf*, lettre et partie du corps.
Comme il a été dit plus haut, ces comparaisons de mauvais goût sont fréquentes chez les poètes arabes de la décadence. Ainsi un vers d'Abou'l Athaïr, cité par Ibn 'Achour (p.□47).
Tu verrais ce qu'écrit la main de la guerre□ les signes diacritiques que mettent les glaives, et les points posés par les lances.
On lit encore dans un passage des *Mille et Une Nuits* des vers analogues (Ed. du Qaire, t.□, p.□04)□
Il a fait des lances ses plumes, des cœurs de ses ennemis ses feuillets sur lesquels il écrit avec leur sang pour encre (Ed. de Beyrout, t.□, p.□29)
Quand il fond sur ses ennemis, il trace sur leur poitrine des lignes d'écriture avec les javelines et les lances.

141. *Armés de pied en cap, ils ont une marque qui les distingue ; c'est ainsi que la rose se distingue de la ronce.*

C'est-à-dire que, semblables à leurs ennemis par leurs armes, ils s'en distinguent par leur piété.

142. *Le vent de la victoire t'apporte leur parfum et tu pourrais croire que chaque héros est une fleur en bouton.*

Jeu de mots entre *kami*, héros, et *akmâm* boutons.

143. *Lorsque leur prédicateur se dresse dans la mosquée du combat* (pour défier ses adversaires), *le plus brave* (des ennemis), *fait la sourde oreille.*

Ce vers manque dans l'édition de Ralfs, dans celle de Bombay et dans la traduction de S. de Sacy.

144. *On les prendrait, sur le dos de leurs chevaux, pour la végétation d'une colline, inébranlables par leur fermeté d'esprit seule et non grâce à la solidité de leurs sangles.*

Jeu de mots sur *hazm*, esprit et *hozom* sangles.

145. *Leur valeur trouble les cœurs des ennemis, au point qu'ils ne peuvent plus distinguer une troupe d'un troupeau.*

Jeu de mots entre *bahim*, troupeau de bétail, et *boham*, troupe de cavaliers.

146. *Quiconque est sous la protection du Prophète de Dieu, les lions se taisent quand ils le rencontrent dans le fourré.*

Les écrivains arabes rapportent de nombreuses anecdotes dans lesquelles le Prophète sauve ses fidèles des lions qu'ils rencontrent. Suivant El Bokhâri, Safînah, un de ses affranchis, échappé d'un naufrage, non seulement ne fut pas dévoré, mais même fut remis dans son chemin par un lion qui, en le quittant, lui rugit un salut.
La même aventure est racontée avec des variantes par El Baïhâqi dans le *Daldïl en Noboouât* (cf. Ed Démiri, *Haiat el Haiouân*, t. I, p. 4). Ce vers de la *Bordah* est employé comme amulette (cf. Reinaud, *Monumens*, t. II, p. 102

147. *Tu ne verras pas un ami du Prophète qui ne soit secouru par lui, ni un de ses ennemis qu'il n'ait anéanti.*

148. *Il a placé sa nation sous la protection de sa doctrine, comme le lion s'arrête avec ses petits dans les fourrés.*

149. *Que de contradicteurs la parole de Dieu a terrassés grâce à lui ! et que de fois ses preuves ont vaincu ses adversaires !*

150. *Qu'il te suffise, en fait de miracles, de voir, au temps de l'ignorance, tant de science dans un illettré, tant d'instruction chez un orphelin.*

Dans le Qorân, Mohammed s'est désigné (Sourate VII, 156) sous le nom de « *nabî ommiy* » Prophète illettré,

qu'on a expliqué aussi par « Prophète mekkois » du surnom de La Mekke, *Omm el bilâd*, la mère des villes. Ce passage est un de ceux dont se sont servis ceux qui prétendent que Mohammed ne savait ni lire ni écrire. Mais M. Nœldeke (*Geschichte des Qorâns,* p. 8-12) a fait observer que, partout où *omniy* est employé, il est opposé à *Ahl el Kitâb* (les gens du Livre, Chrétiens et Juifs), c'est-à-dire que le Prophète recevait la vérité par inspiration et qu'il n'allait pas la chercher dans les livres sacrés des autres religions avec lesquels il était peu familier. La question paraît devoir rester à jamais insoluble l'usage de l'écriture était peu répandu à cette époque cependant, il n'est pas probable que des marchands, comme l'étaient les Qoraïchites, comme l'avait été Mohammed, n'eussent pas fait usage de signes quelconques pour les besoins de leur commerce, sans parler bien entendu de ceux qui, inclinant vers le christianisme ou le judaïsme, avaient les Écritures en syriaque ou la Bible en hébreu.

Mohammed resta orphelin de bonne heure il avait deux mois quand mourut son père 'Abd Allah il perdit sa mère Aminah à l'âge de six ans et son aïeul 'Abd el Mottaleb à huit ans.

151. *Je l'ai servi par mon panégyrique grâce auquel j'espère être absous des fautes d'une vie passée jusqu'ici dans la poésie et la servitude.*

152. *Elles m'ont donné un éclat dont je redoute les conséquences, ressemblant par elles à l'animal qui doit servir de victime.*

153. *Je m'abandonnais en elles aux égarements de la jeunesse, et je n'en ai retiré que le péché et le repentir.*

154. *Combien mon âme a perdu dans son trafic, elle qui n'a pas su troquer les biens de ce monde pour la religion ?*

155. *Quiconque vend l'éternité pour ce bas monde, reconnaîtra bientôt son erreur dans la vente et la livraison de la marchandise.*

Allusion à ce passage du Qorân (Sour. II. v. 15) : « Ce sont ceux qui ont acheté l'erreur au prix de la vérité ; mais leur marché ne leur a point profité ; ils manquent de direction. »

156. *Cependant, si je commets un péché, mon pacte avec le Prophète n'est pas dissous, et le lien* (qui m'attache à lui) *n'est pas rompu.*

157. *Car j'ai droit à sa protection, puisque je me nomme Mohammed, et il est le plus fidèle aux règles de la protection.*

Le qâdhi 'Iyâdh dans son *Ikmal*, prétend qu'au jour de la résurrection un crieur fera cette proclamation : « Que celui qui s'appelle Mohammed se lève et qu'il entre au Paradis grâce au mérite du nom du Prophète. »

158. *Si, dans l'autre monde, il ne me prend pas généreusement par la main, dis alors : Quelle chute !*

159. *Loin de lui de refuser ses bienfaits à celui qui espère, ou de laisser partir, sans le défendre, le client qui vient à lui.*

160. *Depuis que j'applique mes pensées à sa louange, j'ai toujours trouvé en lui l'auxiliaire le plus dévoué à mon salut.*

161. *Sa richesse ne néglige pas la main du misérable, de même la pluie fait germer des fleurs sur les collines.*

162. *Je ne recherche pas la fleur de ce monde, cueillie par les mains de Zohair, en récompense d'avoir loué Harim.*

Il s'agit ici d'un des plus célèbres poètes anté-islamiques, Zohair ben Abou Selma, auteur d'une des *mo'allaqât*. Harim ben Sinân, dont il est question, avait juré d'accorder à Zohaïr toutes les demandes que celui-ci lui adresserait et de lui faire un présent, cheval ou esclave, chaque fois que le poète le saluerait. Aussi Zohaïr, confus de tant de libéralité, avait coutume de dire dans les réunions où se trouvait son bienfaiteur : « Je vous salue tous, excepté Harim, qui est cependant le meilleur d'entre vous. »
Le *Kitâb el Aghâni* rapporte que le petit-fils de Harim, récitant un jour devant le khalife 'Omar une pièce de vers en l'honneur de son père, le prince s'écria : « Il a dit de vous de bien belles choses ! » — « Mais, dit le fils de Harim, nous lui faisions aussi de beaux présents ! — Ce que vous lui donniez, répartit 'Omar, a été détruit par le temps, tandis que ce qu'il vous a donné est impérissable. » Aussi Harim bon Sinân est-il nommé souvent avec Hârith ben 'Aouf

dans le *Diwân* de Zohaïr qui a été publié deux fois : dans les *Six Diwans* de M. Ahlwardt et avec le commentaire d'El 'Alam dans les *Primeurs arabes* de M. de Landberg. La biographie du poète est donnée dans le *Kitâb el Aghâni* d'Abou'l Faradj el Isbahâni (t. IX, p. 140-158) qui a servi de base à l'étude de Wolf, *Der Dichter Zohair*. Cf. aussi le P. Salhani, *Les poètes arabes chrétiens,* Beyrout, 1890, in-8°, p. 510-595.

163. *O le plus excellent des êtres créés, vers qui chercherai-je un refuge, si ce n'est vers toi, lorsqu'arrivera la catastrophe universelle.*

164. *O prophète de Dieu, ta gloire ne sera pas diminuée à cause de moi, lorsque le Magnifique apparaîtra sous le nom de Vengeur.*

El Montaqim, le Vengeur, est le quatre-vingt-deuxième des surnoms de dieu, auxquels correspond chacun des grains du chapelet musulman qui en compte quatre-vingt-dix-neuf. Cf. ces noms dans Reinaud, *Monumens musulmans*, t. I, p. 16-24.

165. *Car ce monde et l'autre subsistent par ta générosité, et la science de la Tablette et de la Plume fait partie de ton savoir.*

Le poète désigne la plume avec laquelle un ange inscrit les actions des hommes dans un livre qui sera produit au jugement dernier. Il en est fréquemment question dans le Qorân. La LXVIII[e] sourate commence ainsi : « J'en jure par la plume et par ce qu'ils écrivent ». La Table est au septième ciel ; elle est aussi longue que le ciel et la terre et aussi

large que l'Orient et l'Occident : elle porte le nom de Table sacrée et de Trône primitif ; un ange est chargé d'y écrire en caractères ineffaçables nos actions de chaque jour. La plume dont l'ange se sert est si longue qu'un cavalier courant à toute bride pourrait à peine en parcourir la distance en cinq cents ans ; elle a la vertu d'écrire elle-même le passé, le présent et l'avenir ». (Reinaud, *Monumens musulmans*, t. II, p. 29.)

166. *O mon âme, ne désespère pas à cause de tes fautes énormes : les grands péchés comme les moindres, ont également place dans le pardon divin.*

D'après un hadith, Mohammed aurait dit « Si vous n'aviez pas péché, Dieu aurait envoyé à votre place un autre peuple qui aurait péché, à qui il aurait pardonné et qu'il aurait fait entrer dans le Paradis ».
Les grands péchés sont au nombre de sept, comme les péchés capitaux des Chrétiens.
Ce sont :

1° Associer quelqu'un à Dieu ;
2° Fuir de l'armée ;
3° Désobéir à ses parents ;
4° Tuer quelqu'un injustement ;
5° Piller les biens d'un vrai croyant ;
6° Commettre un adultère ;
7° Boire du vin.

167. *Peut-être la miséricorde de Dieu, lorsqu'il la départira, sera-t-elle proportionnée à la désobéissance.*

168. *Mon Dieu, fais que mon espoir ne soit pas trompé et que mon calcul ne soit pas anéanti.*

169. *Sois bon dans les deux mondes pour ton serviteur : il a conçu un espoir qui a disparu lorsque les terreurs l'assaillent.*

170. *Fais que les nuages de ta bénédiction arrosent continuellement le Prophète,*

La bénédiction appelée sur Prophète est de rigueur chez les Musulmans. Une tradition attribuée à 'Ali disait : « Il y a entre Dieu et celui qui lui demande une grâce, un voile qui ne disparaît que quand l'homme a béni le Prophète. »
Le dernier chapitre du *Mostatrel* contient quarante traditions sur les mérites de la bénédiction et de la prière en faveur du prophète (t. II, p. 357-359).

171. *Sa famille et les Compagnons, ceux qui les ont suivis, et les gens doués de piété, de pureté et de et de générosité,*

Ce vers est rejeté après le suivant dans la traduction de S. de Sacy.

172. *Tant que la brise de l'est courbera les rameaux du saule musqué, tant que le chamelier charmera son troupeau par son chant.*

Le premier hémistiche est à rapprocher d'un vers arabe de Sa'adi (*Gulistân*, t. II, hist. XXVII, p. 21) :
Lorsque les vents soufflent dans les champs, ils courbent les rameaux du saule musqué, non les roches dures.

L'influence du chant sur les chameaux a été signalée fréquemment. Un Arabe fit endurer la soif à ses chameaux pendant dix jours. Ce temps écoulé, il leur permit de se diriger vers l'eau. A peine furent-ils arrivés que leur conducteur fit entendre son chant du côté opposé. Au même instant, les chameaux oubliant de boire se tournèrent vers lui. Comme il continuait son chant, ils le rejoignirent et abandonnèrent l'eau dont ils étaient privés depuis dix jours (Hasan el Bourini, *Commentaire du Diwân de 'Omar ben El Fâredh*, t. II, p. 81 ; Grangeret de la Grange, *Anthologie arabe*, p. 123-124).

Un contemporain de Mohammed, Abou Mihdjân, disait déjà dans son *Diwân* (éd. Abel, Leidon, 1887, in-8°, VIII, v. 2) :

Et si ce n'eut été la fille du docteur juif, il aurait stimulé par son chant nos chameaux sur la route de Djosmân.

De même l'Espagnol Ibn Labbânah, décrivant la tristesse de l'embarquement à Séville de la famille d'El Mo'tamed, déportée au Maroc (Fath ibn Khaqân, *Qalâïd el 'Iqiân*, p. 23)

Les vaisseaux partirent, accompagnés de lamentations : on eut dit le chant par lequel le conducteur fait marcher ses chameaux.

Cf. aussi Defrémery, *Le Gulistân de Saadi*, p. 10, note 2 ; p. 128, note 3, Reinaud et de Slane, *Les séances de Hariri*, Paris, 1847-1853, 2 v. in-4°, t. II, introduction p. 36 et note I.

L'édition de Faizullah-bhai ajoute, après le v. 73, le vers suivant qui manque dans les autres éditions :

* Dans leur marche, ils effaçaient la trace de leurs prosternations, mais par là apparaissaient (d'autant mieux) leurs vestiges au milieu de la route.

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES CITES DANS LE COMMENTAIRE

Abou'I'Ala el Ma'aarri, *Diwân*. Beyrout, 1884, in-8°.
Abou Temâm Habib el Tayi, *Diwân*. Le Qaire, 1292 hég.
Ahlwardt, *The Divans of the six ancient arabic poets*. Londres, 1870, in-8°.
Ahmed ben Mohammed ech Chirouâni, *Nefâat el Yemen*. Le Qaire, 1305 hég., pet. in-8°.
Alf laïla oua laïla (Mille et une Nuits). Le Qaire, 1302 hég., 4 vol. in-8°.
Apulée, *Œuvres complètes*, éd. et trad. Bétolaud. Paris, 1862, 2 vol. in-18 jés.
Arnold, *Septem Moallakât, carmina antiquissima Arabum.* Leipzig, 1850, in-4°.
L. de Backer, *L'extrême Orient au moyen âge*, Paris, 1877, in-8°.
Barbier du Meynard, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*. Paris, 1861.
Tableau littéraire du Khorassan et de la Transoxiane au IVe siècle de l'hégire. Paris, 1853, in-8°.
R. Basset, *La poésie arabe anté-islamique*. Paris, 1880.

Loqmân berbère. *Paris, 1890, in-12*.
El Bohtori, *Diwân*. Constantinople, 1300 hég., 2 vol.
El Bokhâri, *Recueil de traditions*. Le Qaire, 1306 hég., 4 vol. in-4°.
Brockelmann, *Die Gedichte des Lebid*. Leiden, 1802.
Brunet, *Les Évangiles apocryphes traduits et annotés*. Paris, 1863, in-12.
Cardonne, *Mélanges de littérature orientale*. Paris, 1770, 2 vol. in-12.
Carmoly, *Itinéraires de la Terre-Sainte des XIIIe, XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles*. Bruxelles, 1847, in-8°.
Cassel, *Aus Literatur und Symbolik*. Leipzig, 1884, in-8°.
Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*. Paris, 3 vol. in-8°, 1847.
Cheïkho, *Medjâni 'l Adab*. Beyrout, 10 vol. in-12, 1886-1889.
Cheref eddin Râmi, *Anis el 'Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté*, tr. par CI. Huart. Paris, 1879, in-8°.
De Coppier, *Le Diwan d'Al Hansa*. Beyrout, 1889 in-12.
Dâoud el Antâki, *Teziin el Asouâq*. Boulaq, 1291 hég. 2 vol. in-4°.
Ed. Demiri, *Haïat el Haïouân*. Boulaq, 1292 hég., 2 vol.
Desvergers, *Arabie*. Paris, 1847, in-8°.
Vie de Mohammed, texte arabe d'Abou'I Féda. Paris, 1837, in-8°.
Edh Dhabbi, *Baghiat el Moltamis*, éd. Codera et Ribera, t.□I de la Bibliotheca arabico-hispana, Madrid, 1885.
Dieterici, *Mutanabbi und Saïfuddaula, aus der Edelperle des Tsa'alibi*. Leipzig, in-8°.
Mutanabbi carmina cum commentario Wahidii. Berlin, 1858-61, 2 vol. in-4°.

Dugat, *Histoire des philosophes et théologiens musulmans*. Paris, 1878, in-8°.
Dunlop-Liebrecht, *Geschichte der Prosadichtungen*. Berlin, 1851, in-4°.
Erdmann, *Muhammed's Geburt und Abrahah's Untergang*. Kasan, 1843, in-8°.
Fath ibn Khaqân, *Qalâïd el 'Iqiân*. Boulaq, 1283 hég.
Matmah el Anfos.Constantinople, 1302 hég.
Fluegel, *Corani textus arabicus*. Leipzig, 1834, in-4°.
Foucaux, *Histoire du Bouddha Sakya-Mouni*, trad, du tibétain (Rgya tch'er rol pa). Paris, 1860, in-4°.
P. de Gayangos. *Escritores en prosa anteriores al siglo XV*. Madrid, 1859, gr. in-8°.
Georg, *De Aethiopum imperio in Arabia felici*. Berlin., 1833, in-8°.
Gerock, *Versuch einer Darstellting der Christologie des Koran*. Hambourg, 1839, in-8°.
Grangeret de la Grange, *Anthologie arabe*. Paris, 1828.
Freytag, *Hamasoe carmina cum Tebrisii scholiis*. Bonn, 1838-1847, 2 vol. in-4°.
FI. Groff, *Les Sept Dormants, La ville d'Iram*. Alger, 1891, in-8°.
Habicht, *Tausend und eine Nacht, arabisch*. Breslau, 12 vol. in-12, 1825-1843.
Hamaker, *Incerti auctoris liber de expugnatione Memphidis et Alexandriæ*. Leiden, 1825, in-4°.
Hommel, *Die oelteste arabische Barlaam - Version*. Vienne, 1887, in-8°.
F. Hû, *Le Dhammapada, trad. en français*. Paris, 1878.
Humbert, *Anthologie arabe*. Paris, 1819, in-8°.
El Ibchihi, *Kitâb el Mostatref*. Boulaq, 2 vol. in-4°, 1292 hég.

Ibn Nobata, *Serh el ‘oioun* (Commentaire de l’épître d’Ibn Zeïdoun). Boulaq, 1278 hég., in-4°.

Jeanroy, *Les Origines de la poésie lyrique en France*, Paris, 1889, in-8°.

S. Jérôme, *Vie des hommes illustres*, éd. et trad. par Z.,Collombet. Lyon, 1840, in-4°.

Khalil ben Eïbek es Safadi, *Kitâb el Ghaïth el Mosdjem fi cherh’ Lamiat el ‘Adjem*. Boulaq, 2 vol., 1290 hég.

Mme B. de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*. Genève, 1889, in-8°.

Kitâb Bilauhar oua Boudzasf. Bombay, 1306 hég., in-8°.

Kosegarten, *Chrestomathia arabica*. Leipzig, 1828.

Lalita - Vistara, trad. Foucaux. Paris, 1884, in-4°.

Landau, *Die Quellen des Dekameron*. Stuttgardt, 1884.

C. de Landberg, *Primeurs arabes*, fasc. II. Leiden 1889.

Mas’oudi, *Les Prairies d’or*, texte et trad. par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Paris, 1861-1877, 9 vol.

Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*. Paris, 1856, 2 vol. in-4° (t. XXIII et XXIV de la *Troisième Encyclopédie théologique*).

Mohammed ben Pir Ali el Berkevi, *Exposition de la foi musulmane*, trad. par Garcin de Tissy. Paris, 1822, in-8°.

Müller, *Al Hamdâni’s Geographie der arabischen Halbinsel*. Leiden, 1884-1891, 2 vol. in-8°.

Nœldeke, *Geschichte des Qorâns*. Gœttingen, 1860.

Geschichte der Perser und der Araber. Leiden, 1879.

Oliva, *Histoire du Pérou*. Paris, 1857, in-12.

‘Omar ben El Fâredh, *Diwân*, avec les commentaires d’El Bourini et d’En Nabolsi. Boulaq, 1289 hég., 2 vol. in-4°.

L.-G. Pareau, *Specimen academicum continens commentationem de Tograji Carmine*. Trajecti ad Rhenum, 1824, in-4°.

Pavet de Courteille, *Le Mirâdj-Nâmeh*, pub. trad. et annoté. Paris, 1882, in-8°.
Perron, *Le Miradj ou ascension de Mahomet*. Paris, 1854.
Femmes arabes avant et depuis l'islamisme, Paris et Alger, 1858, in-8°.
Pihan, *Étude critique et philologique sur le voyage nocturne de Mahomet*. Paris, 1857, in-8°.
A. de Puibusque, *Le comte Lucanor, apologues et fabliaux de D. Juan Manuel*. Paris, 1854, in-8°.
Recueil d'itinéraires et voyages dans l'Asie centrale et l'extrême Orient (t. VII de la Ire série des Publications de l'École des Langues Orientales). Paris, 1878, gr. in-8°.
Rehatsek, *Book of the King's Son and the Ascetic. The-Journal of the Royal Asiatic Society*, janvier 1890, p. 119-155).
Reinaud, *Description des monuments musulmans du cabinet du duc de Blacas*. Paris, 1828, 2 Vol. in-8°.
Reiske, *De Arabum epochâ vetustissimâ*. Leipzig, 1748.
Reiske-Wüstenfeld, *Primæ lineæ historiæ Arabum*, Leipzig, 1847, in-8°.
Reland, *De Religione Mohammedica libri duo*. Trajecti ad Rhenum, 1727, in-12.
Renan, *Vie de Jésus*. Paris, 1892, in-8°.
Revue des Traditions populaires, t. VI. Paris, 1891, in-8°.
Ristelhuber, *Une fable de Florian*. Paris, 1880, in-8°.
Robles, *Leyendas moricas sacadas de varios manuscritos.* Madrid, 3 vol. in-12, 1885-1886.
Rosenmüller, *Institutiones ad fundamenta linguæ arabicæ*. Leipzig, 1818, in-8°.
Rosenzweig, *Joseph und Suleïcha, historisch-romantisches Gedicht*. Vienne, 1824, in-8°.
Rühle von Lilienstern, *Zur Geschichte der Araber vor Mahommed*. Berlin, 1836, in-8°.

Saadi, *Gulistan ou le parterre de roses*, trad. Par Defrémery. Paris, 1859, in-12.
Saadi, *The Gulistan* (texte persan), éd. Johnson. Hertford, 1863, in-4°.
De Sacy, *Mémoires sur les antiquités de la Perse et l'histoire des Arabes avant Mahommed.* Paris, s.d.
Chrestomathie arabe. Paris 1827, 3 v. in-8°.
Es Sakhâoui, *Tohfat el Albâb* (en marge du t. IV du Nafh el Tib d'El Maqqari). Le Qaire, 1304 hég., in-4°.
Schultens, *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum in Arabia felici*. Harderovici Gelrorum, 1786, in-4°.
Sefer ben ham Melek ve han Nazir. Varsovie, 1884, in-8°.
Sike, *Evangelium Infantiæ, sive Liber apocryphus de Infantia Servatoris*. Trajecti ad Rhenum, 1697, in-12.
Siouffi, *Etudes sur la religion des Soubbas ou Sabéens*. Paris, 1880, in-8°.
De Slane, *Le Divan d'Amrol Kaïs*. Paris, 1827, in-4°.
Eth Tha'alebi, *Yetimat ed dahr*. Damas, 4 vol. in-8°, 1302-1303 hég.
Thévenot, *Récit d'un voyage fait au Levant*. Rouen, 1665, in-4°.
Thilo, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, Leipzig, 1832.
Tischendorf, *Evangelia apocrypha*. Leipzig, 1853, in-8°.
P. Vattier, *L'Égypte de Murtadi, fils du Gaphiphe*. Paris, 1666, in-12.
Weil, *Biblische Legenden der Muselmænner*. Francfort sur le Main, 1845, in-12.
Weisslovits, *Prinz und Derwisch. Munich*, 1890, in-8°.
Westermann, *Philostratorum et Callistrah opera*. Paris, 1849, gr. in-8°.
Wolff, *Der Dichter Zohair nach Abulfaradsch von Ispahan*, in-8°, s. l. n. d.
Wright, *Early Christianily in Arabia*. Londres, 1855.

Wüstenfeld, *Das Leben Muhammed* (Sirat er Resoul) nach Muhammed ibn Ishâk. Gœttingen, 1858-59, 2 vol.
Jacut's Geographisches Wœrterbuch. Leipzig, 6 vol. in-8°, 1866-70.
Das geogravhische Wœrterbuch des Abu 'Obeïd Allah b. 'Abd el 'Aziz el Bekri. Gœttingen, 1876, 2 vol. in-8°.
Synaxarium das ist Heiligen-Kalender der Coptischen Christen. Gotha 1879, in-8°.
Ez Zaouzeni *Cherh el Mo'allaqât*, Alexandrie, 1292, hég., in-8°.
Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft, t. VIII et t. IX, 1854-1855. Leipzig, in-8°.
Zoega, *Catalogus codicum manuscriptorum qui in Museo Borgiano Velitris asservantur*. Rome, 1810.
Zotenberg, *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph*. Paris, 1886, in-8°.
Catalogue des Manuscrits éthiopiens, de la Bibliothèque Nationale. Paris. 1877, in-4°.

Table des matières



http://www.arbredor.com
Illustration de couverture : Alchimiste arabe, d'après l'*Aurora consurgens*.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / ChD